

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Habiter le monde

Stéphanie Bodet

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Stéphanie Bodet

Habiter le monde

Roman



L'ARPENTEUR

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Stéphanie Bodet

HABITER LE MONDE

roman

GALLIMARD | L'ARPENTEUR

Nous sommes tous des visiteurs de ce temps, de ce lieu. Nous ne faisons que les traverser. Notre but, ici, est d'observer, d'apprendre, de grandir, d'aimer...

Proverbe aborigène

PREMIÈRE PARTIE

Elle attendait cet appel depuis si longtemps...

Comme si son esprit avait anticipé chacune des paroles du gendarme du PGHM, lui délivrant un message qu'elle connaissait depuis toujours. Elle s'apprêtait à donner la réplique d'une tragédie qu'elle avait répétée durant des nuits. Impression d'entrer en scène, lorsqu'elle avait répondu au pauvre homme chargé de lui apprendre la *terrible nouvelle* :

— J'attendais ce coup de téléphone depuis des années.

Avant de raccrocher. Effondrée.

Et lucide.

Car elle savait. Elle avait toujours su. Et pourtant... Souffle coupé, cœur emmuré, elle s'était assise par terre, hébétée. Les mains vides, ouvertes sur ses genoux. Rien ne lui restait plus.

Rien, songea-t-elle.

Son mental anesthésié repassait le message en boucle. Tom avait disparu. Tom était tombé. Son funambule qui se riait du vertige, et courait sur les arêtes comme un chamois, avait fait un faux pas...

Une cordée l'avait vu dévaler la face de 800 mètres avant de disparaître au fond de la rimaye. Les secouristes l'avaient localisé mais ils n'avaient pas eu de « chance », comme l'avait expliqué le capitaine. À l'instant où l'un d'eux avait aperçu son corps au fond de la crevasse, en équilibre sur la petite vire qui avait arrêté sa chute, le pont de neige s'était brusquement effondré, et Tom avait plongé dans les entrailles du glacier, profondeurs insondables.

Son corps allait dériver dans la glace vive, porté par d'obscurs courants, pendant des décennies, et peut-être refaire un jour surface, des kilomètres plus bas...

La montagne le lui avait pris. C'était écrit. Elle lui avait tout enlevé, même sa mort. C'est à elle seule qu'il appartenait, qu'il avait toujours appartenu.

*

Ce matin-là, lorsque la sonnerie du téléphone retentit une nouvelle fois dans le mazot, elle sentit qu'elle devait fuir. Échapper aux interviews des journalistes friands de couvrir la disparition du « héros », « l'extraterrestre des Alpes », « l'alpiniste invincible ».

L'idée de jouer les veuves glorieuses lui fichait la nausée. C'était une question de survie. Hormis le vieux Jean, elle n'avait personne ici pour la protéger. Elle

réalisa soudain à quel point elle avait été seule. À quel point elle *était* seule.

Sa vie avec Thomas l'avait éloignée du monde, de sa famille et de ses amis d'autrefois. Ils avaient dérivé l'un et l'autre sur des îlots séparés par un océan de malentendus, croyant vivre pourtant sur une même terre.

Ce matin, son minuscule îlot de paix et de sécurité achevait de sombrer. Il fallait partir, prendre la route. Et vite !

Avec des gestes d'automate, elle jeta pêle-mêle quelques vêtements et son matériel de montagne dans son sac à dos. Prit son réchaud, son duvet et le matelas gonflable qu'elle utilisait pour camper.

Elle se demandait, sans bien comprendre, d'où lui venait cette force, cet élan en dépit de la douleur.

Après la cérémonie, elle était restée prostrée trois jours durant sur le tapis, sans bouger, sans presque manger. Lorsque l'épuisement la saisissait, elle s'endormait, priant pour que le sommeil l'ensevelisse, lui épargne l'horreur du réveil. Ouvrir les yeux, c'était faire face à l'absence.

Un ami, amputé des orteils à cause de gelures, avait tenté, un jour, de lui expliquer l'élancement lancinant du membre fantôme. Cette partie du corps qui a cessé d'exister sur le plan physique et qui continue pourtant à vivre d'une vie invisible, à faire souffrir malgré l'absence. C'était ce qu'elle ressentait à chaque heure du jour, une douleur d'âme fantôme.

Réfugiée la nuit dans le vieux pull de Tom, elle revoyait son regard étrange, couleur de glace, traversé de rares éclats de tendresse, qui n'en avaient été que plus précieux à ses yeux. Elle pleurait son amour de jeunesse, regrettant ce qu'il était devenu. Mais pouvait-il en être autrement ?

Elle revit leurs escapades en fourgon, leurs nuits de bivouac sous les étoiles en chaussettes trouées, cette époque bénie où leur jeunesse insouciante savait vivre de peu. Riches de tout ce qu'ils ne possédaient pas : les agendas, les sponsors et les réseaux sociaux... Cette époque où la seule joie d'être les guidait.

Pourtant, ce matin-là, en se rappelant l'homme ardent et passionné, elle sécha soudain ses larmes.

Il l'avait aimée mais la montagne l'avait bientôt remplacée. C'était son véritable amour. Elle ne pouvait pas lutter. Elle avait toujours su qu'il en serait ainsi.

Sa vallée était devenue un cimetière. Le massif fanait à vue d'œil comme une grande orchidée morbide. D'immenses pans de granit s'effondraient chaque jour dans un fracas d'apocalypse. Les glaciers flétris reculaient depuis des décennies. Il

n'en restait qu'un filet de séracs grisâtres vomissant des moraines couleur de plomb. Les fameux pèlerins des Bossons, qui avaient envoûté des générations d'artistes, avaient fondu les uns après les autres. Le pays du peintre Gabriel Loppé n'était plus.

La rumeur des longues files nauséabondes de camions remontant vers l'Italie achevait de l'étouffer. Régnait sur ce paysage une atmosphère de lente agonie qui lui était devenue intolérable.

Septembre s'achevait. Impitoyable.

À chaque pas, elle butait sur l'absence. Le soleil la révoltait. Il n'avait pas cessé de briller depuis sa mort.

Il fallait fuir.

Au moment de fermer la porte du mazot, elle se ravisa et laissa la clef sur la table, avec un mot pour leur vieil ami Jean.

Un amour

Elle chante le vent qui passe, la rose qui brûle, l'amour qui meurt.

CHRISTIAN BOBIN

L'autoroute défilait sous ses lunettes embuées. Elle avait mis cap au sud, roulant durant des heures dans un état second, aveuglée par la lumière. Des incendies terribles avaient ravagé le sud de la France, et sans réfléchir davantage, elle roulait vers la sécheresse et la stérilité. Cette fin du monde qu'est le rivage.

Sa douleur s'attisait au feu du ciel. À la tristesse succédait la colère, le sentiment d'un effroyable gâchis.

Elle revoyait Tom, avec ses rêves de sommets et son éternel pull irlandais aux coudes élimés.

Lorsqu'elle l'avait vu débarquer à Nemours, dans sa classe de terminale, elle s'était sentie attirée par ce garçon taiseux et discret au regard inflexible. Le seul qui ne s'intéressât pas aux filles. Et toute l'année, en dépit de sa timidité, elle avait essayé de l'aborder. Sans succès.

À la sortie des cours, elle guettait un regard, mais à peine avait-elle le temps de rassembler ses affaires qu'il s'évaporait déjà. Ce garçon était un courant d'air. Le dernier arrivé sur sa chaise et le premier levé lorsque la cloche retentissait.

Elle se souviendrait toute sa vie de ce jour de juillet. C'était les résultats du bac, il faisait une chaleur étouffante. Elle déchiffrait fébrilement la liste et avait poussé un soupir de soulagement en lisant son nom, *Emily Chandeleur, mention bien*. Voilà qui était fait. Et tout de suite, elle avait cherché le sien. Il était inscrit au rattrapage.

Prise d'une folle envie de lui parler, elle avait parcouru du regard la foule des élèves agglutinés. Il s'éloignait déjà. Comme toujours. Inquiète de le perdre, elle avait couru pour le rattraper dans la rue. S'était haussée pour toucher son épaule. Et bafouiller, hors d'haleine, un « ça va ? » maladroit, suivi d'un « où vas-tu ? ».

Surpris, il s'était arrêté et avait plongé ses yeux pâles dans les siens, avant de reprendre sa route. Et elle avait tenté d'accorder sa foulée à ses longues enjambées, peinant à le suivre.

Il n'avait pas répondu à sa question mais, après quelques secondes qui lui avaient semblé une éternité, il avait ralenti et rompu le silence.

— Bravo pour ton bac.

— Merci !

Elle avait senti monter à ses joues une rougeur soudaine. Ainsi, il avait regardé ses résultats...

— Moi, je n'irai pas, avait-il dit d'un air dégagé, un léger sourire aux lèvres. J'ai mieux à faire.

— Et où vas-tu ?

Elle avait timidement réitéré sa question.

Éludant, il avait répondu :

— Tu veux m'accompagner ?

— Oh oui !

C'était sorti comme un cri. Rouge de confusion, elle l'avait suivi sans parler, aimantée par la force qu'il dégageait. Sa fermeté l'étonnait, elle qui tâtonnait d'un désir à l'autre et, comme tous les adolescents, ne savait pas vraiment quoi faire de sa vie.

Lui, impassible, semblait déjà connaître son destin.

Ils avaient marché plus d'une heure pour sortir de la ville et rejoindre un coin de la forêt de Fontainebleau qu'elle ne connaissait pas. Le sable était doux sous leurs pieds. Ils avaient atteint un gros rocher solitaire, posé là, sur une aire un peu dégagée.

Elle ne le quittait pas des yeux, suivait chacun de ses gestes.

Il s'était assis, adossé à la pierre, avait quitté son tee-shirt, ses sandales, et sorti de son sac à dos une petite pochette retenue par une sangle. Malgré la chaleur, Emily avait légèrement frissonné à la vue du torse nu et bronzé aux muscles effilés.

Il avait plongé ses mains dans le sac à magnésie et soufflé sur ses doigts, pour enlever l'excédent de poudre blanche. Il avait ensuite frotté le dessous de ses orteils avant de s'élancer sur le rocher.

Dès qu'il avait quitté le sol, Emily avait été subjuguée. Elle avait déjà vu des grimpeurs s'exercer sur les blocs de la Dame Jouanne, près de Larchant où elle vivait, mais l'escalade lui était apparue comme une pratique laborieuse. On sentait que les grimpeurs luttait contre la gravité. Lui, semblait jouer avec elle.

Il dégageait une impression de puissance et de légèreté. Dansant sur le rocher, il enchaînait les mouvements les plus improbables avec une grâce féline, comme si ses doigts faisaient naître des prises à l'instant où ils touchaient la pierre.

Au sommet du bloc, il s'était assis, un sourire illuminant son visage, comme libéré d'un poids. Puis il avait désescaladé une petite dalle au-dessus d'un surplomb. S'était accroupi sur l'aplat de roche incliné et avait bondi pour se retrouver au sol à ses côtés.

Une vraie panthère, avait-elle pensé, émerveillée, en contemplant le corps hâlé du jeune homme.

— Tu veux essayer ?

— Pourquoi pas ?

Ils avaient contourné le gros rocher à la recherche d'un passage plus facile. Tom lui avait montré du doigt les prises qui allaient lui permettre de grimper. Hormis la large coupelle ronde taillée par l'érosion à mi-parcours, elle ne voyait pas la moitié de ce qu'il lui indiquait.

Elle avait enlevé ses sandales et posé à son tour un pied indécis sur le grès. Il l'avait aidée à décoller du sol. La chaleur de ses mains sur sa taille lui avait donné la chair de poule. Elle s'en voulait du trouble qu'il faisait naître, elle se sentait stupide, maladroite face au sérieux jeune homme, focalisé sur les techniques d'escalade qu'il s'évertuait à lui transmettre. Mais petit à petit, elle avait pris de la hauteur. Il ne la tenait plus. Concentrée sur les prises au bout de ses doigts, et sur ses appuis de pieds, elle s'était élevée, goûtant cette sensation d'équilibre nouvelle pour elle. Il l'encourageait et, portée tant par ses mots que par sa propre volonté, elle avait atteint le sommet, toute à la surprise et à la joie de ce qu'elle venait de réaliser.

Il l'avait guidée pour la descente et l'avait chaleureusement félicitée lorsqu'elle avait rejoint le sol.

— Bravo ! Tu es drôlement douée.

Elle avait senti ses joues de rousse s'empourprer et son sourire lui manger le visage. Le cœur inondé de fierté, elle avait murmuré :

— Je comprends que tu aimes ça...

Ils avaient passé tous les matins du dernier été de leur jeunesse à grimper, se retrouvant à l'aube au pied de la basilique Saint-Mathurin.

Il arrivait sur sa vieille bicyclette, elle montait sur la selle, entourant de ses mains la taille musclée de Tom. Durant ces instants de proximité, elle était attentive aux moindres vibrations de son corps. Elle rêvait de poser ses mains plus

haut sur sa poitrine dont elle percevait la vigueur et le souffle puissant.

Ils abandonnaient le vélo dans un fourré et marchaient aux aguets dans la forêt qui s'éveillait doucement, dans le bruissement des feuilles et le pépiement des oiseaux.

Ils allaient de rocher en rocher, à la recherche de nouveaux passages à gravir.

Un jour d'août, il avait sorti de son sac un paquet enveloppé de papier journal, et le lui avait tendu.

— Tiens, c'est pour toi.

Elle avait rougi, et en déchirant le papier retenu par de la ficelle de cuisine, n'avait pu retenir un cri.

— Oh ! Tu n'aurais pas dû, il fallait garder cet argent pour toi...

Elle retournait les chaussons d'escalade dans ses mains, d'un air gourmand. Des chaussons d'un beau cuir turquoise et garnis d'une semelle noire adhérente. Avec leurs lacets de couleurs, ils étaient magnifiques !

Emily était émue mais terriblement gênée, car pour les lui offrir Tom avait ramassé des fruits en pleine chaleur, après leurs séances d'escalade.

— Oh je les adore déjà... mais toi, tu n'en as pas ?

— T'inquiète, je n'en ai pas besoin. Je suis tellement habitué à grimper pieds nus que j'aurais l'impression de perdre mes repères. Mais pour toi, ce sera plus confortable et tu pourras progresser.

— Merci, lui dit-elle en approchant ses lèvres de sa joue.

Au même instant, il avait tourné la tête, effleurant le coin de sa bouche. Elle avait senti une grande chaleur l'envahir et s'était abandonnée à la douce pression des lèvres qui cherchaient à s'unir aux siennes.

S'embrasser et se raconter leur suffisaient. L'amour naissant liait et déliait leurs langues.

Pour la première fois de son existence, Tom se dévoilait. Il lui faisait des confidences. Lui racontait des détails de son enfance dont il n'avait jamais parlé à personne.

Orphelin, il avait été recueilli à l'âge de dix ans par un couple de catholiques fervents. Ils avaient pris sous leur toit dix enfants, et pour le solitaire qu'était Tom, la vie en famille nombreuse s'était avérée difficile.

Il supportait mal cet esprit communautaire prôné par ses bienfaiteurs. Il avait le sentiment qu'à travers leurs actes de charité, Marthe et Jean-Hervé cherchaient à expier une faute. Le péché originel peut-être ! Comme si avoir reçu le don de la vie exigeait en retour un don absolu de soi.

Tom ne l'entendait pas de cette oreille. Il avait suffisamment souffert.

Trimballé pendant des années de foyer en foyer, il estimait qu'il avait droit à sa part de bonheur et de liberté. Après tout, il n'avait pas demandé à être abandonné à la naissance.

Il éprouvait pourtant de l'affection pour sa mère adoptive mais ne supportait pas de la voir trimer, le front barré par l'anxiété. Il participait à sa mesure aux tâches quotidiennes mais réalisait qu'il ne pourrait jamais la soulager.

Marthe était constamment épuisée. Les yeux cernés, croulant sous des dossiers d'aide familiale, elle avait élevé le sacrifice de soi en vertu ultime. Les tracas d'argent, la tenue de la maison et ces douze assiettes à préparer trois fois par jour étaient sa pénitence. Elle s'imposait des jeûnes et des prières matinales qui la fragilisaient.

Tom rêvait de la voir s'asseoir dans un fauteuil pour se plonger dans l'un des livres qu'elle souffrait de n'avoir jamais le temps d'ouvrir. Mais elle vaquait sans relâche d'une tâche à l'autre, s'évertuant à s'oublier dans le travail.

Un jour, il était tombé sur d'anciennes photos dans le buffet de la cuisine. Marthe l'avait surpris. Une pile de linge sur les bras, coincée sous le menton, elle avait jeté un œil aux images. C'était elle, petite fille. Un bref sourire avait illuminé son visage. « J'étais innocente alors... », avait-elle murmuré. Tom n'avait pas cillé tandis qu'elle emportait le souvenir de son sourire perdu vers la buanderie.

Il ne pouvait rien pour Marthe. Très tôt, il avait compris qu'elle ne s'autoriserait jamais de moments de légèreté et d'insouciance.

D'ailleurs, ils ne se comprenaient pas, et Marthe se plaignait sans cesse de cet enfant solitaire qu'elle craignait de voir grandir en individualiste forcené. « L'égoïsme, voilà le triste héritage de ce pauvre enfant », avait-elle soufflé un soir à son mari, occupé à laper pensivement sa soupe après le bénévolat.

Mais Tom l'avait entendue, et un jour de querelle, il leur déclara que jamais il ne ferait carrière dans le social.

« Je n'en ai rien à faire ! Je vivrai selon mes propres lois ! » avait-il ajouté.

Ses parents adoptifs, qui avaient rêvé de le voir devenir éducateur pour « aider des jeunes comme lui à s'en sortir », ne se remirent pas de cet affront, qu'ils vécurent comme une trahison.

En claquant la porte de la maison, Tom se fit la promesse de découvrir à son tour cette innocence qu'il avait lue sur le visage de Marthe fillette, et d'en prendre soin, lui qui n'avait jamais eu le privilège de se comporter en enfant. Le bonheur de connaître cette douce quiétude, cette évidence simple d'être au monde et de le mériter.

Il désertait autant que possible la maison pour coucher dehors, à la belle étoile, contre une souche d'arbre.

Il séchait souvent les cours et passait des heures dans sa forêt à grimper sur de hauts blocs moussus, en imitant les gestes des grimpeurs qu'il observait de loin. Sans jamais avoir osé les aborder, il vénérât certains d'entre eux, capables de gravir des passages lisses et des surplombs aux prises fuyantes.

Un jour, alors qu'il se rétablissait au sommet d'un bloc particulièrement haut, gravi par un cheminement exposé à une chute qui aurait pu être très dangereuse, il avait entendu, dans son dos, un sifflement d'admiration. Il s'était retourné et avait reconnu l'homme. Un vieux grimpeur qu'il admirait et dont il mimait en douce les attitudes et la manière de se placer sur le rocher. Le temps n'avait émoussé ni sa force, ni sa souplesse. À présent, voilà qu'il le regardait, un franc sourire relevant de longues moustaches recourbées. Tom l'avait rejoint au sol et le vieux lui avait serré la main avec chaleur.

Ils avaient sympathisé et se retrouvaient plusieurs fois par semaine au Cuvier. L'ancien s'appelait François. Il lui donna les chaussons de son fils. « L'escalade ne l'a jamais intéressé... », lui avoua-t-il, un soupçon de regret dans la voix.

Et ils avaient passé plus d'une année à grimper ensemble dans la forêt.

Un dimanche matin, François était arrivé avec une corde, un album photo et un livre sous le bras, *Les cent plus belles courses du massif du Mont-Blanc* de Gaston Rébuffat. Il avait montré au jeune homme les ascensions de sa jeunesse. Tom contemplait les photos avec envie. Il l'interrogeait sur le matériel et la manière de lire un topo.

Inépuisable sur le sujet, François l'avait initié aux nœuds d'encordement. Révélation ! Son esprit rebelle à tout enseignement avait enregistré chaque détail comme si sa vie en dépendait. Ravi de l'enthousiasme et de la curiosité de son jeune ami, François lui avait offert la corde et le livre, dans lequel il avait noté un prénom et un numéro de téléphone.

— Si tu vas un jour à Chamonix, appelle-le de ma part. C'est un vieux copain. Il est guide et professeur à l'ENSA, l'école nationale d'alpinisme. Il pourra te donner des conseils. Et la prochaine fois, je t'apporterai mon piolet !

Mais la fois d'après, François n'était pas venu à leur rendez-vous habituel. Tom l'avait attendu en vain les jours suivants. Il n'était pas réapparu.

Tom était inquiet. Il réalisait qu'il ne connaissait même pas son nom de famille. C'était une des particularités de l'escalade à Fontainebleau. On sympathisait et on se retrouvait pour grimper. On parlait de méthodes pour franchir un passage, de prises, de réglettes, de trous, d'aplat, on parlait de ses rêves de rocher mais rarement du quotidien. Magie de ces amitiés un peu

étranges, fondées sur la seule passion.

Alors il s'était renseigné auprès des grimpeurs de la génération de son ami. L'un d'eux avait hoché pensivement la tête.

— Ah... tu dois parler de François Delaunay. Pauvre vieux, il cachait bien son jeu... Qui l'aurait cru avec la forme qu'il avait... Ce satané cancer l'a emporté en moins d'un mois...

Tom s'était figé. Il avait retenu le sanglot qui lui montait à la gorge. Il venait de perdre l'être qui comptait le plus pour lui. Son premier compagnon de cordée... L'homme qui l'avait aidé à façonner ses rêves. Grâce à François, il était devenu un grimpeur. Un vrai...

Il était inconsolable mais sa peine fortifia sa volonté. Désormais, il savait à quoi vouer sa vie. Les chaussons offerts par son ami s'étant percés à la pointe, il avait continué à grimper pieds nus. C'était le meilleur moyen de faire corps avec le rocher.

À la manière de ses doigts, ses orteils pouvaient déployer une force incroyable. Avoir mal ne lui faisait pas peur. Il avait passé son enfance à souffrir sans savoir pourquoi, alors choisir sa douleur lui procurait une jouissance intense !

Tom avait découvert un vénérable noyer aux grosses branches accueillantes. Il avait fabriqué un hamac avec une vieille toile de tente, et à la belle saison, il y restait la nuit. Il lançait sa corde par-dessus la branche la plus large et se hissait à l'aide d'un anneau de fine cordelette roulée en Prussik.

Une fois installé, il mâchait son quignon de pain et cassait les noix glanées en apprenant par cœur les itinéraires des *Cent plus belles*, rêvant au Grand Capucin et à la face nord des Jorasses...

Assis en tailleur au creux de son arbre, avec pour seul voisinage une chouette qui nichait dans le tronc, il se sentait profondément apaisé. Il comparait les veines gonflées de ses bras musclés, à force d'escalade, aux solides racines qui affleuraient le sol. La robustesse de l'arbre semblait se déployer en lui.

Il s'était mis à grimper à la façon du lierre. Souple et fort comme une liane, il étreignait des étraves de rocher de ses pieds nus, enlaçant les angles de grès, les mains collées sur d'invisibles prises avec de plus en plus d'aisance et de facilité.

Grimper était une formidable façon de passer le temps et d'habiter le monde, songait-il.

Emily adorait l'écouter. Elle s'était prise au jeu de l'escalade. Elle ressentait à son tour ces sensations exaltantes qu'il évoquait. Oser pousser sur des appuis de pied infimes, avoir la foi, y croire en tentant des mouvements risqués, apprendre à échouer, ne pas se résigner, et recommencer. Inlassablement. Cette discipline lui

offrait une vitalité et une confiance nouvelles. Elle sentait que ce qu'elle apprenait sur les pierres de Fontainebleau lui servirait toute sa vie. L'avenir s'éclairait !

Un samedi, après une belle journée passée sur les blocs, ils s'étaient assis côte à côte et Emily s'était rapprochée, prenant l'initiative de l'embrasser plus longuement que de coutume. Elle s'était allongée sur le sable et l'avait attiré.

Elle le sentit hésitant.

— Tu sais, lui dit-il, se dégageant soudain, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Je vais partir. Je vais quitter la forêt pour descendre à Chamonix. Je veux gravir les sommets du massif du Mont-Blanc et devenir guide. Toi, t'es une élève douée, t'as un an d'avance et tu peux faire de bonnes études à Paris.

— Je te rejoindrai un jour dans tes montagnes, dit Emily en déposant un doux baiser sur ses lèvres qu'il ne retira pas.

Si Tom avait toujours su ce qu'il voulait, elle aussi désormais. Et ils s'aimèrent maladroitement avec des gloussements d'enfants.

En quelques semaines, l'hésitation des débuts avait laissé place à l'assurance des amants. Sous les mains et les lèvres de Tom, Emily avait découvert les contours de son corps. Un corps très différent de ce corps d'adolescente qui l'avait habillée, au sortir de l'enfance, d'un sentiment de disgrâce. Elle n'avait eu que peu d'amitié pour lui jusqu'alors. Ses cuisses n'étaient pas aussi fuselées qu'elle l'aurait souhaité. Ses hanches et sa poitrine arrondies ne correspondaient pas à l'idéal qu'elle se faisait d'un corps de femme. Elle admirait les silhouettes androgynes. Lorsqu'elle lui avait avoué ses complexes enfantins, Tom avait ri de bon cœur.

Septembre s'achevait et la rentrée universitaire approchait. Quand ils s'allongèrent sur la mousse, à la nuit tombée, ils savaient que ce serait la dernière fois avant de longues semaines.

*

Tom lui avait écrit pour lui raconter son installation à Chamonix.

Lorsque le bus était arrivé à Sallanches, il avait collé son front à la vitre pour ne rien perdre du spectacle. Les montagnes dont il rêvait depuis des années se tenaient là, face à lui. Belles, majestueuses !

Tu imagines, le mont Blanc, c'est plus de 3 800 mètres de glace et de neige à grimper depuis la vallée... C'est impossible à expliquer, à décrire. C'est tout simplement incroyable ! Merveilleux... Le rêve !

Dès son arrivée, il avait téléphoné à Jean, le vieil ami de François, et avait eu la surprise d'entendre une voix douce résonner dans l'appareil.

— Ah, j'attendais ton appel ! J'ai quelque chose pour toi. Attends-moi à la gare, je viens te chercher.

Intimidé par le géant au crâne rasé qui avait ouvert la portière d'un vieux Toyota rouillé, il était monté à bord et avait serré sa main. Une grosse patte d'ours... La voix de Jean atténuait l'austérité de sa physionomie. Ils avaient roulé, échangeant quelques mots.

— J'habite plus bas, aux Houches, avait précisé le guide.

Il s'était garé près d'un ancien chalet et lui avait dit de prendre son sac.

— Tu dormiras ici cette nuit.

Tom aperçut un piolet et un sac à dos sur la table de la cuisine. Une cuisine de vieux garçon. Jean mit une casserole de soupe à réchauffer sur la gazinière et se racla la gorge en lui désignant les objets.

— C'est pour toi. De la part de François. Plus d'un an déjà qu'ils t'attendent ici.

Les yeux de Tom s'étaient embués et Jean avait posé une main sur son épaule.

— C'était un chouette gars, François. Tu as eu de la chance de croiser sa route. Un grand patron qui n'avait pas la grosse tête. Difficile d'imaginer, en grim pant avec lui, qu'il dirigeait l'une des plus grandes entreprises de France...

Tom réalisa, une fois encore, qu'il n'avait rien su de la vie de son ami en dehors de sa passion pour l'escalade et la montagne.

— Et il t'a offert autre chose en nous quittant, poursuivit Jean. La possibilité de séjourner aussi longtemps qu'il te plaira dans le mazot où il passait ses étés lorsqu'il venait à Chamonix.

Il sortit de la poche de sa veste une grosse clef patinée et la lui tendit.

— Il devait beaucoup t'apprécier, tu sais... Nous irons voir ça demain. Et comme tu n'as pas de voiture, nous te trouverons un vélo pour te déplacer dans la vallée. C'est excellent pour l'endurance ! Avant de pouvoir t'inscrire à l'examen probatoire, il te faudra une liste de courses. Inutile de chercher à brûler les étapes. La montagne, ça s'apprend. Tu m'accompagneras avec mes clients.

Tom n'en revenait pas. Il était resté muet, le cœur débordant d'admiration et de gratitude. Prêt à suivre à la lettre chaque conseil de Jean. Son mentor désormais.

*

Trois années avaient passé et Emily avait décidé de faire ses valises pour le rejoindre. Sa double licence socio-lettres en poche, elle poursuivrait ses études par correspondance et trouverait un petit boulot. À Cham, c'était facile, lui avait assuré Tom. D'autant qu'elle parlait couramment l'anglais.

Il était temps. Ils en avaient épuisé des cartes de téléphone, et rempli des pages d'écriture, pour continuer d'entrelacer leurs vies et leurs pensées, à défaut de leurs doigts et de leurs regards.

Elle n'avait pas les moyens d'aller en vacances à Chamonix, et lui ne remontait plus guère à Paris. L'adage *loin des yeux, loin du cœur* ne les atteignait pas, pourtant.

C'est ainsi qu'Emily l'avait rejoint aux Houches. Son alpiniste rayonnait. Heureux, bronzé, beau comme jamais, il avait trouvé ici matière à exercer son corps, à offrir à son génie animal de quoi s'épanouir, grandir, songea-t-elle avec émotion.

Il s'empressait déjà de lui nommer les sommets alentour comme s'il lui présentait ses amis.

— Là-haut les Drus, l'aiguille Verte, Blaitière, le mont Blanc que tu auras reconnu. Regarde, on voit scintiller le refuge du Goûter !

Les yeux levés, elle s'était sentie intimidée et oppressée par la masse des montagnes qui surplombait la vallée. Flèches de granit fusant à l'assaut du ciel, murailles de séracs et de glaces, amoncellement de nuages tourbillonnants qui voilaient le sommet du mont Blanc. Un spectacle fascinant et menaçant... Mais avec Tom, elle se sentait de force à tout apprivoiser.

La vue de la Blottière, le mazot de François, l'avait rassérénée. Surprise, même, et émerveillée. Niché au creux d'une clairière et protégé de la rumeur de la vallée par un pli de montagne, il respirait la paix et la faisait songer aux cabanes des contes de son enfance. Elle n'aurait pas été surprise d'y croiser Bilbo le Hobbit.

Pour fêter son arrivée, Tom avait eu l'idée de garnir trois vieux bacs à fleurs de flamboyants géraniums. Elle était touchée... Si près d'elle enfin, ce cœur dont chaque battement vibrait à l'unisson du sien.

Avec sa vieille porte de mélèze, ornée d'un cœur sculpté, et sous le linteau de laquelle il fallait se courber pour pénétrer, sa toiture aux dimensions généreuses et aux chevrons ouvragés, leur minuscule chalet avait la bonhomie d'un bolet joufflu venu sur un humus propice.

Il rappelait à Emily les balades en forêt de son enfance. Lorsqu'elle avait la chance de tomber sur un cèpe, elle s'absorbait dans sa contemplation, rêvant de s'y installer, de vivre à l'abri de sa coupole fauve et nacrée.

Le mazot lui procurait la même émotion. Il portait bien son nom. On avait envie de s'y blottir, de laisser vagabonder ses pensées auprès du vieux poêle en fonte, bercé par le crépitement des braises et la chaleur d'une tasse de thé.

Un minuscule timbre d'évier surmonté d'une petite fenêtre ouvrait sur les sommets. Un rideau de fines dentelles transformait les aiguilles en songes et les pentes de neige en voiles d'écume. Comme il serait doux d'y faire la vaisselle !

Une vieille carte du massif était punaisée sur une cloison de bois. Tom passait des heures à la regarder, à la commenter. Il brûlait de lui faire découvrir ses hauts lieux.

Heureuse de renouer avec le rocher, Emily constata dès le premier contact que le granit de Chamonix n'avait pas la douceur du grès de Fontainebleau. L'escalade y était physique et harassante. Elle s'y habituerait.

Ces escapades la ravissaient mais elle appréciait de redescendre, de faire de simples promenades dans les bois, de chercher des chanterelles ou de cueillir les dernières framboises sauvages. Elle sentait qu'elle appartenait à cet étage alpin, l'étage médian, celui des alpages à l'orée des forêts, des myrtilles et des granges serties d'une herbe tendre, piquetée de l'étoile bleue des gentianes. L'étage des bêtes et des hommes.

L'automne approchait. L'air était doux encore, et ils partaient ensemble glaner des pommes de pin et du petit bois pour l'hiver. Emily adorait cette vie simple, resserrée sur l'essentiel. Effectuer des gestes concrets, retrouver le silence et la lenteur, cuisiner en amoureux, sentir un parfum de confiture embaumer le mazot, et gravir, le soir, l'échelle de meunier pour se glisser ensemble dans leur lit ouvert sur les étoiles. Un baume après ces années passées dans un triste campus de la banlieue parisienne.

Lorsque l'hiver était arrivé et que les sapins s'étaient poudrés de neige, elle avait pris l'habitude de se lever à l'heure bleue, pour suivre en raquettes les traces laissées par les animaux. Rien ne l'émouvait davantage que d'imaginer cette faune nocturne, ces déplacements inscrits sur une page vierge. Là, juste à sa porte, le sabot du sanglier croisait le coussinet du renard, les traces délicates du mulot, les empreintes légères des oiseaux. Calligraphie éphémère de l'hiver.

Faire sa trace dans la neige fraîche, regarder les flocons tomber et sentir son corps s'échauffer pas après pas. Il en fallait peu pour être heureux, se disait-elle au retour de ses balades, en glissant son nez, comme une chatte, dans le cou de son amoureux, juste à la naissance de son oreille.

Son parfum faisait naître son désir. Ce léger flottement de tout l'être qui précédait l'abandon. Une chaleur délicieuse au creux du ventre. La sensation que son bassin s'embrasait. Langoureux vertige qui les faisait basculer, se palper, se caresser. Se redécouvrir comme au premier jour. Mais sans la maladresse. Avec l'allégresse et la liberté qu'offre la confiance d'un amour qui avait le don de mûrir,

de se fertiliser, et dont la force étonnait Emily. Elle éprouvait le sentiment d'être privilégiée, mêlé à l'effroi secret que cet excès de bonheur pourrait peut-être un jour se payer...

*

Pour fêter leur première année de vie commune, Tom l'avait invitée à la Maison Carrier, un restaurant réputé de Chamonix. De retour au mazot, il s'était agenouillé devant elle et lui avait « demandé sa main » avec le plus grand sérieux :

— Je t'aime, Emily, tu es ma seule famille. Avec toi, j'ai enfin le sentiment de compter pour quelqu'un. Tu n'imagines pas à quel point je suis heureux. Combien j'ai besoin de ta présence à mes côtés. Ici, j'ai trouvé mon lieu mais pour que je me sente complètement chez moi, il n'y manquait que toi.

Emily ne s'attendait pas une telle déclaration. Elle était surprise de l'importance qu'il accordait à l'engagement mutuel, noué par le mariage. Lui si souvent taiseux, si peu enclin aux débordements... Mais il avait réveillé la fleur bleue qui sommeillait en elle.

Ils s'étaient mariés à l'automne suivant, par un beau dimanche d'octobre, dans une petite chapelle baroque, sur les coteaux de Saint-Nicolas-de-Véroce.

Même s'il avait définitivement coupé les ponts avec sa famille d'accueil, Tom tenait étrangement à ce mariage religieux, peut-être en souvenir de Marthe. Emily ne s'y était pas opposée. La chapelle était charmante mais pour elle, le sacré s'abritait sous la voûte d'or des forêts glorifiées par la saison.

Ce fut une cérémonie réduite à sa plus simple expression. Hormis le vieux prêtre chargé de l'office, deux témoins les accompagnaient. Jean, évidemment, qui avait revêtu pour l'occasion son costume traditionnel de guide, et Guillaume, le frère d'Emily qui avait fait le trajet depuis Paris pour les retrouver.

Guillaume n'aimait pas la montagne. Rien ne l'oppressait davantage que le silence des sommets. Pour se sentir vivant, il avait besoin d'entendre vibrer le cœur de Paris.

Il ne connaissait pas Tom mais il l'avait « senti » et apprécié à la première poignée de main. Franche. Et cette façon qu'il avait de couvrir sa sœur du regard... De toute évidence, il en était follement épris et c'était l'essentiel. Guillaume se ferait une joie de tout raconter à leur père. La maladie de leur mère s'étant aggravée, il ne pouvait plus la quitter.

Sur le seuil de la chapelle, la vue sur le mont Blanc était somptueuse et Tom jubilait de réunir sa petite tribu. Sa femme, son beau-frère, son maître et ses sommets...

Au fil des mois, pourtant, elle avait senti que cette vie qu'elle commençait à aimer avec ferveur était secondaire pour Tom. Lorsqu'elle s'enchantait de voir percer les crocus sous la neige, ou d'arpenter les sous-bois couverts de mousses d'un vert ardent, il souriait mais elle le sentait lointain. Le charme de la moyenne montagne le touchait peu. Ses yeux, fiévreux dans l'immobilité, fixaient sans cesse les cimes bleutées.

En quatre ans, il avait atteint le niveau des meilleurs alpinistes du massif. Lui qui n'avait jamais mis les pieds sur des planches de ski s'était révélé fabuleusement habile. Quelques séances de technique avaient suffi à lui apporter les compétences nécessaires au passage du probatoire de guide. Sa forme physique était spectaculaire.

Jean s'en était étonné dès leurs premières sorties. Tom lui rappelait le jeune Christophe Profit, débarquant de sa Normandie natale avec le rêve fou de gravir la face ouest des Drus en solo, ce qui avait fait de lui un héros. Tom était tissé de la même étoffe. Jean le lui cachait pour ne pas échauffer son sang déjà bouillonnant. Et puis l'héroïsme en montagne... En vieux guide, il connaissait. Des jeunes gonflés d'ambition qui avaient fini au cimetière de Chamonix, il en avait croisé un wagon, hélas.

Une fois, il avait essayé de le mettre en garde à ce sujet mais il s'était entendu répondre :

— Sauf ton respect, Jean, je crois que la prise de risque est une histoire d'âge. Peut-être qu'on la tolère moins lorsqu'on vieillit.

Son disciple avait eu le mérite d'être direct, et peut-être avait-il raison.

À défaut de faire de lui un prudent, Jean s'était promis de lui transmettre toute son expérience pour l'aider à devenir un alpiniste non pas invulnérable mais suffisamment armé pour se défendre là-haut, où le risque est omniprésent.

Il avait de l'affection pour le jeune couple, lui qui n'avait jamais voulu s'engager avec une femme. Emily était jeune, infiniment jolie et sympathique avec ses boucles cuivrées, ses yeux de chat et son doux sourire. Une sensible, s'était dit Jean dès leur première rencontre. Un montagnard comme Tom, si amoureux soit-il, saurait-il rendre heureuse une femme comme elle ? se demandait le vieux guide.

Comme Jean l'avait pressenti, il fallut peu de temps à Emily pour comprendre à quel point Tom évoluait dans un univers différent du sien. Elle tentait de vivre en harmonie, de s'accorder à la nature, à sa nature, alors qu'il cherchait à tout prix à s'affranchir de la sienne.

Il évoquait Messner et Bonatti avec admiration, ne pensant qu'à rejoindre ces êtres immatériels capables de courir aux plus hautes altitudes et de grimper en solitaire des faces vertigineuses. Ses projets d'ascensions l'accaparaient. Il les dévoilait peu et devenait chaque jour plus inaccessible. Lorsque Emily tentait de sonder ses motivations, il s'animait soudain en évoquant tel sommet ou telle muraille qu'il rêvait de gravir.

En l'écoutant, elle songeait à ces vers de Nietzsche, savourant l'air limpide des monts d'Engadine :

*Respirant l'air le plus pur
les narines gonflées comme des gobelets
sans avenir, sans souvenir*

Tom ne s'épanouissait que dans l'air des très hauts sommets. Un air qui lui rendait la vie respirable. Vivre là-haut, c'était se défaire des parfums confits de nostalgie, des réminiscences, des surgissements soudains d'un passé enfoui qui n'avait rien d'enchanteur.

À l'inverse, pour Emily, cet air d'altitude était synonyme d'absence, voire de mort. Car elle chérissait les parfums, les bouquets d'odeurs qui éveillent les souvenirs. Parfums de cheminées, de brume et de rosée, odeur du vent chargé d'embruns. L'arôme de sel et de levain qui s'échappait de la huche à pain de sa grand-mère, la senteur du premier narcisse éclo, et celle des foin fraîchement coupés. Pour elle, le monde était une expérience sensorielle.

Si elle aimait toujours autant l'escalade, elle regardait désormais les monts qui les toisaient avec la plus grande méfiance. Elle les trouvait splendides mais austères, d'une pureté fascinante mais inamicale. Elle avait plaisir à marcher en montagne mais à petites doses seulement. Sentir sous elle la masse de glace vivante qui craquait, et entendre le grondement funèbre d'un sérac qui se détachait, la faisait frissonner.

Son record de vitesse en hivernale et en solitaire des cinq faces nord des Alpes avait permis à Tom de décrocher des contrats avec des sponsors. Désormais, il allait pouvoir vivre de sa passion et financer les expéditions de son choix.

Les cent plus belles courses avaient fait leur temps. C'était l'Himalaya qu'il visait à présent, et par les faces les plus raides et les plus techniques... Emily était tour à tour angoissée et enchantée qu'il puisse gravir les sommets de ses rêves sans se soucier de gagner sa vie.

Un rythme nouveau s'était installé. Tom partait trois mois par an en expédition, seul, le plus souvent, pour rester concentré sur son projet d'ascension. Ce qui convenait très bien à Emily, car accéder avec lui au pied des parois et le laisser partir lui aurait été insupportable. À distance, c'était plus facile, elle pouvait se voiler la face...

Le reste du temps, il baroudait dans les Alpes à la recherche de nouveaux projets, tous plus fous les uns que les autres.

Lorsqu'il était à Chamonix, elle trouvait au réveil un petit mot sur la table de la cuisine à côté d'une thermos de thé fumant qu'il pensait toujours à lui préparer. Ses petites attentions la touchaient mais elle sentait qu'il n'était pas fait pour vivre sous un toit.

Alors, elle avait appris à devenir plus indépendante. Après avoir fait ses heures au magasin bio où elle travaillait, elle partait pour de longues marches solitaires. Mais elle ne se sentait pas si libre que cela. L'inquiétude s'était immiscée. Elle craignait qu'il ne lui arrive quelque chose car il prenait sans cesse plus de risques. Elle avait désormais suffisamment d'expérience en montagne pour en avoir conscience.

L'année précédente, il s'était payé le luxe de rater son diplôme de guide en refusant de s'encorder avec Jean dans un passage débonnaire pour lui, mais exposé pour son professeur. Cet échec ne l'avait pas affecté. En fait, il l'avait provoqué. Alors que son aîné lui proposait une course de rattrapage, il avait déclaré qu'il n'avait pas vocation à piétiner dans la vallée Blanche en tenant ses clients en laisse comme des toutous. Jean avait été profondément attristé par sa réaction. Évidemment, il avait été viré de sa promotion...

Emily avait rendu visite à leur ami pour en discuter. Elle était troublée car Tom se montrait de plus en plus distant et élitiste. Jean avait soupiré. Tom avait sans doute raison, peut-être qu'il vieillissait...

— Mais non, Jean, c'est toi qui as raison, avait-elle murmuré.

Et sans y croire tout à fait, le guide avait ajouté :

— Tom est devenu un alpiniste exceptionnel. Il sait ce qu'il fait. Il prend des risques en connaissance de cause...

Mais il avait senti qu'Emily n'était pas dupe des efforts qu'il faisait pour la rassurer. Alors il avait avoué :

— Le vrai danger dans sa pratique, c'est le solo intégral conjugué au chrono, et de ce côté-là, je crois qu'il est devenu accro... En même temps, il faut le comprendre. Ce doit être tellement excitant de pouvoir gravir l'Eiger en moins de trois heures...

— Eh oui, c'est ce qu'il me dit toujours, avait-elle conclu tristement.

Jean avait souri et pris ses petites mains dans ses pattes de montagnard.

Tom passait désormais sa vie penché sur une carte ou un topo, constamment à l'affût du temps qu'il allait faire. Son existence lui était dictée par son routeur météo.

— J'ai peur, Tom, avait-elle osé lui dire un matin où elle se sentait un peu triste et seule.

— Écoute, ma chérie, je n'ai pas le temps. La météo est super. Je dois y aller.

— Sois prudent. J'ai vraiment peur...

— Ne dis pas de bêtises, lui avait-il répondu, excédé. Tu sais bien que si je pars, c'est que je sens les choses. Je fais ce que j'aime et tout va bien se passer. Si tu ne me fais pas confiance, ça ne marchera pas, tu le sais.

Il s'était radouci :

— Ta vie t'appartient, la mienne aussi.

Et il l'avait rapidement embrassée avant de boucler son sac.

Et tout à coup, leur vie avait changé. En une année, Tom avait réalisé des ascensions que nul n'imaginait possibles. Le sommet de cette saison hallucinante : la tour de Trango au Pakistan, en solo intégral par la voie des Tchèques, présentant des difficultés proches du 7^e degré, à 6 200 mètres d'altitude. Un exploit totalement inédit, immortalisé par des images spectaculaires prises au drone.

Son compte Facebook comptait désormais des centaines de milliers d'abonnés. Il était devenu une véritable vedette adulée par des fans du monde entier.

La dernière fois qu'ils avaient pris la benne ensemble pour monter à l'aiguille du Midi, elle avait senti se poser sur eux des regards appuyés. On chuchotait : « Hé, c'est Tom Eliadec, l'alpiniste le plus rapide du monde. On l'appelle "ET"... »

Tom semblait ne pas y prêter attention mais Emily était gênée. Ainsi, Tom était vraiment devenu quelqu'un... Elle s'inquiétait des conséquences de cette nouvelle notoriété. Son intuition lui soufflait que rien ne pouvait advenir de bon dans cette surenchère de prise de risque.

Tom avait passé la frontière. Il mettait la barre toujours plus haut et allait plus loin dans l'engagement qu'aucun autre alpiniste. Sans corde, dans des faces dangereuses, exposées aux chutes de pierres, tout pouvait basculer.

Elle avait espéré qu'accéder au statut de héros qui n'a plus rien à prouver apaiserait sa soif d'exploit mais il n'en était rien. Les contrats s'accumulaient. Tom avait proposé à Emily d'abandonner son travail au Biocoop pour l'aider à gérer

ses réseaux sociaux mais elle avait décliné, et il avait pris un agent.

Au fond d'elle-même, elle refusait de participer à cette communication excessive qui risquait de lui être fatale. Elle le sentait. Inconsciemment flatté d'être considéré comme un extraterrestre, il ne refusait plus aucune sollicitation. Doublure de film, solos extrêmes pour des émissions grand public, il se mettait en danger, tout en minimisant les risques qu'il prenait pour la rassurer. Mais elle ne parvenait plus à vivre sereinement.

Ces derniers mois, lorsqu'elle le mettait en garde contre la pression des sponsors, il lui avait affirmé :

— Même si je ne devais rien gagner, ni argent, ni reconnaissance, je ferais exactement la même chose.

Un soir, elle n'avait pas pu s'empêcher de lui rappeler ses mots.

— Et pour cette pub Coca ? Ce solo hyper risqué ? Ne me dis pas que l'argent ne t'intéressait pas !

Il s'était tu. Blême soudain. En plongeant ses yeux dans les siens, il lui avait répondu :

— C'était pour toi, Emily. Pour racheter le mazot au fils de François... S'il m'arrivait quelque chose, il serait à toi.

Emily en était restée suffoquée.

— Comment ? Mais qu'est-ce que tu racontes ! Le mazot n'est pas si important. J'adore cet endroit, c'est vrai, mais c'est toi mon toit, ma famille. C'est toi que j'aime !

Tom s'était contracté, visiblement affecté par ses paroles. Elle le connaissait si bien. Il n'avait pas besoin de fermer les poings. Elle le voyait à ses épaules rentrées.

— Pardonne-moi. C'est très généreux mais tu sais, tu n'avais pas besoin de l'acheter. Je t'en supplie, si tu continues à prendre des risques, fais-le pour toi et pour personne d'autre.

Elle lui avait pris la main mais elle l'avait senti peiné et vexé.

Quelque temps plus tard, ils s'étaient franchement disputés. Une équipe de *Paris Match* était venue au mazot et elle avait dû jouer l'épouse du héros. Le photographe leur avait fait prendre la pose dans le jardinet qu'Emily cultivait.

Tom faisait semblant de bêcher tandis qu'elle le contemplait niaisement, un bouquet de fleurs à la main. Elle avait détesté ce faux moment de complicité. Tom ne s'était jamais intéressé de trop près à ses fleurs et à ses légumes. Cette mise en scène l'avait excédée.

Lorsqu'ils étaient partis, elle avait éclaté.

— C'est ridicule, Tom.

— Oh, tu ne vas pas en faire une histoire, c'est juste un jeu !

— Je déteste jouer et je ne veux plus jamais vivre ça !

— Écoute, le reportage est bien payé, et grâce à l'argent, je vais pouvoir monter mon expé au Gasherbrum. Pour moi, c'est tout ce qui compte.

— Eh bien moi, je ne t'attendrai plus.

Elle avait pris son sac et elle était partie en forêt pour étancher sa colère, espérant confusément qu'il la rattrape. Mais il n'en avait rien fait. Elle était rentrée deux heures plus tard et l'avait trouvé dans son atelier, en train d'affûter ses crampons.

— Ça y est, c'est fini ? lui avait-il demandé d'un air taquin.

Il n'imaginait pas à quel point c'était grave, s'était-elle dit. Mais au fond, peut-être que cela lui était devenu indifférent...

Elle se demandait ce qui l'avait fait tenir, rester, à la suite de ce triste épisode qui les avait éloignés l'un de l'autre. La nostalgie de leur amour passé ? L'habitude ou l'espoir de le retrouver un jour tel qu'elle l'avait aimé ? Son attachement au mazot, peut-être, et à cette vie sauvage et solitaire ?

Sa tristesse s'était muée en un fatalisme résigné. Elle savait qu'à demeurer seul sur les hauteurs, Tom risquait de n'en jamais redescendre.

Il passait désormais en coup de vent, pour récupérer une corde ou un piolet. Enchaînant des dénivelés de 4 000 mètres, il rentrait épuisé et s'affalait sur le lit, dormant douze heures d'affilée. Ils n'avaient plus reparlé de leur dernière dispute mais quelque chose s'était rompu. Tom n'était pas fait pour vivre encordé.

Pourtant, la veille de son départ pour l'éperon Croz, en face nord des Jorasses, où il voulait tenter d'établir un nouveau record de vitesse pour s'entraîner en vue de sa prochaine expédition au Pakistan, il était revenu au mazot plus tôt que d'habitude, avec un bouquet de violettes dont la fragilité contrastait avec ses solides mains hâlées.

C'était l'anniversaire d'Emily. Il avait débouché une bouteille de son vin préféré, un vin de paille du Jura. L'alcool l'avait détendue et elle s'était laissée attendrir par ses remords. Il lui demandait pardon pour ses absences. Il lui répétait à quel point elle comptait pour lui, comme amante et comme meilleure amie. Mais il ne pouvait pas abandonner. Pas maintenant. Peut-être, plus tard, aurait-il envie de ralentir. Mais pour le moment, c'était impossible. Il n'était pas prêt. Sa passion était trop forte et les enjeux trop grands.

Quels enjeux ? s'était-elle demandé. Les promesses faites aux sponsors,

l'attente des fans ? Mais elle n'en avait rien dit et l'avait rassuré, l'air faussement gai. Ce n'était pas ce qu'elle attendait de lui. On n'enferme pas un fauve !

Sentant qu'ils ne pouvaient aller plus loin dans la discussion sans qu'elle tourne à l'aigre, soucieux, pour une fois, de jouir des minutes heureuses qui précédaient son départ, ils avaient fait l'amour très tendrement, comme cela ne leur était pas arrivé depuis longtemps.

Ce soir-là, Tom était redevenu l'amant doux et attentif qu'elle aimait. Comme s'il souhaitait réactiver le passé. Lui insuffler le goût de l'amour neuf, avait-elle songé.

Lorsqu'elle s'était réveillée, le lendemain, elle était étrangement calme et apaisée.

Il était parti. Elle se demanda si elle n'avait pas rêvé la soirée de la veille. Mais non, le petit bouquet de violettes pâlisait déjà dans son vase de grès...

« J'attendais ce coup de téléphone depuis des années. » Qu'aurait-elle pu répondre d'autre au secouriste du PGHM qui avait appelé quelques heures plus tard...

À force de ne plus vouloir faire partie de ce monde, Tom s'en était allé. L'extraterrestre s'était effacé, pour de vrai. D'un trait, définitif. Il n'avait pas rejoint Mars, mais le fond d'une crevasse.

« Un destin de météore », titreraient demain les journaux. « Une étoile filante... »

*

En se remémorant ces événements si proches et si douloureux, Emily essuya sa joue d'un revers de manche. Elle n'avait d'autre ambition que de se taire et de se terrer.

La nuit commençait à tomber et le parking de la Gardiole était désert. Elle gara sa voiture, prit son lourd sac à dos rempli de bouteilles d'eau, d'un peu de nourriture et de matériel pour descendre à En-Vau.

Une heure plus tard, elle plongeait nue dans l'eau refroidie par des jours de mistral. Flottant sur le dos, bras et jambes écartés, comme crucifiée, elle se laissa envelopper par l'eau glaciale, contemplant les falaises blanches qui surplombaient la calanque. La pleine lune venait de se lever, éclairant la pointe des aiguilles de calcaire d'une pâle clarté.

Emily se souvint de leur séjour ici, cinq ans plus tôt...

Tom n'avait pas apprécié. Les Calanques l'avaient attristé : face à la mer et au vent, le rocher ne faisait pas le poids. Il reculait sous les coups de boutoir des

vagues et s'érodait irrémédiablement. Il fondait comme du sucre dans un verre d'eau, disait-il.

Là où elle voyait des sculptures, des formes fantasmagoriques, un univers magique, Tom, lui, n'apercevait que la déliquescence de cette roche tendre, si différente du granit de Chamonix.

Elle aimait la caresse du soleil, il ne tolérait pas ce qu'il appelait « la vulgarité de la Côte d'Azur » avec ses relents de friture, de crème solaire et de cigarette.

Elle contemplait, émerveillée, les pins penchés dans les falaises, lui s'arrêtait à la vision des corps sur les plages, le soleil cuisant et recuisant des chairs abandonnées tentant de dissoudre dans la chaleur la morosité de leur quotidien. Et ces poubelles renvoyées par la houle. La mer était rancunière. Tandis que la montagne ! Tom lui avait vanté une fois encore sa pureté. Emily n'avait pas cherché à le contredire en évoquant les files d'attente au pied de l'aiguille du Midi. Elle partageait son avis. Elle aimait, elle aussi, la montagne pour son caractère sacré et inviolé, dès lors qu'on sortait des sentiers battus.

Mais elle était peinée. Peinée qu'il n'ait pas l'idée de savourer l'instant qu'ils vivaient, à grimper au-dessus de l'eau scintillante. Seuls, dos à l'horizon, où s'avavançait, tel un formidable dinosaure, la silhouette osseuse et blanche de l'île de Riou. Seuls à caresser le calcaire chaud dans l'air embaumant le romarin et la figue sauvage.

Elle se réjouissait par-dessus tout des contrastes qui lui étaient offerts. Pouvoir grimper sur du granit surplombant un glacier, s'agripper à un calcaire bleuté en contemplant la valse des hirondelles ou le vol majestueux d'un vautour planant au-dessus des gorges du Verdon, crapahuter sous le soleil au sein d'un univers vibrant de blancheur et de lumière. Comme ici, dans les Calanques.

Tom était exclusif. Il ne respectait que la montagne, la très haute montagne. La montagne déserte et inhumaine, tandis qu'elle prenait plaisir à sentir la vie percer, le souffle se déployer dans les fissures les plus infimes...

Emily sortit de l'eau, l'amertume et le sel aux lèvres. Que faire, où aller...

Lui revint comme une évidence le souvenir de cette grotte qu'ils avaient atteinte par hasard un soir de printemps, « guidés » par l'une de ses erreurs d'itinéraire. Tom était mécontent car elle s'était égarée, comme souvent. Mais en la rejoignant, il avait souri en découvrant la caverne à flanc de paroi, située non loin du plateau sommital.

Quel endroit étonnant ! Un ermitage environné de murailles plongeant dans les vagues ! Seul un petit couloir, suivi d'une barre de rocher de dix mètres de large, permettait d'y accéder.

— Ce serait génial de revenir dormir ici un jour ! s'était-elle exclamée, heureuse de voir ses yeux briller.

— Ah oui, pourquoi pas...

Mais Tom n'avait plus de temps à perdre...

Ils n'étaient jamais revenus et Emily avait souvent rêvé à cette retraite perchée haut dans la falaise. Elle adorait dormir dehors, s'asseoir à même la terre, s'installer sur un escarpement de rocher, sentir le vent, respirer l'air du soir, en capter les mille parfums, les mille variations... Être en contact avec les éléments.

Elle le faisait pour le plaisir tandis que Tom, lui, ne bivouaquait que lorsque c'était nécessaire.

À présent, elle était pressée de retrouver la grotte. Elle boucla son sac et emprunta une petite vire au-dessus de l'eau. Elle grimpait, éclairée par la lune, cherchant le passage le plus commode avec l'aisance et le flair d'une chèvre.

En atteignant le plateau de Castelvieil, elle fit halte pour la nuit, sur un petit promontoire face à la mer. L'air, délicieusement tiède, avait un parfum d'iode et de résine chaude. Couchée sur son matelas, entre deux bouquets de romarin, elle s'absorba dans la contemplation des étoiles.

Le parasol d'un pin d'Alep scintillait dans le clair de lune... L'aube ne tarderait pas.

Ce matin, elle tenterait de retrouver l'étroit couloir qui mène à la caverne, et ensuite ?

Où trouver la force de continuer ?

Latitude : N43.2073

Longitude : E5.4784

Solitude : Absolue

La grotte du cœur

Un temps veut qu'on s'applique à vivre.

Un temps vient de renoncer à mourir en plein vol.

COLETTE

C'était un dimanche. Un mois s'était écoulé depuis son départ de Chamonix. Une éternité. Elle le savait aux traits de cendre qu'elle avait inscrits chaque soir sur une pierre du foyer, à l'aide d'une brindille.

Ce matin-là, en tisonnant la braise, elle avait clairement entendu cet appel résonner en elle : *il est temps*. Temps de quitter ton ermitage, temps de rompre le jeûne et de revenir au monde.

Son corps s'était fortifié en s'affinant. Il était plus musclé, doré par le soleil et les embruns. La faim creusait son ventre. Elle avait besoin de nourriture solide. On ne peut pas vivre éternellement d'eau et de vent, d'infusions de thym et de lumière. Elle sentit grandir en elle un immense appétit et remballa son bagage, une fièvre nouvelle au creux des reins.

La lune commençait à décroître, il était temps de remonter à la surface des choses.

Sac à dos bouclé, elle refit une dernière fois le tour de la grotte, flattant la roche de la paume de la main, posant ses lèvres sur le calcaire, caressant de minuscules fougères en remerciant le pouvoir consolateur du Vivant, plus puissant encore que celui des vivants.

La grotte lui avait offert le silence nécessaire à l'éclosion d'une petite voix intérieure, étouffée par le chagrin. Elle l'avait fait renaître à elle-même.

D'un pas sûr, elle traversa la vire rocheuse qui isolait la baume du reste du monde. Rares étaient ceux qui s'aventuraient en ce lieu.

En remontant le couloir de caillasses instables, elle se souvint de l'hébétude des premiers jours, de la tentation d'en finir. Et de la peur. Peur de la nuit

inamicale. Cette peur ridicule, pour qui souhaite mourir, lui avait fait réaliser qu'elle voulait vivre. Vivre en dépit de l'absence et des jours.

Elle se souvint de sa lente et longue renaissance. Des ravitaillements nocturnes qu'elle avait effectués pour remplir son jerrican aux fontaines de Cassis, ou revenir à sa voiture, où elle stockait son peu de nourriture. Se fondre dans la nuit lui permettait d'échapper aux touristes et aux longues files d'excursionnistes marseillais.

Elle se souvint de ces marches endiablées sous les étoiles. Les pieds douloureux, les épaules cisailées par le lourd sac à dos, le bonheur de retrouver la grotte au petit matin, lorsque le ciel se teintait de mauve.

Cette astreinte rituelle l'avait aidée à revenir à la vie. La nécessité de survivre l'avait forcée à se relever, à se tenir debout.

Elle s'était mise à attendre avec fébrilité la venue de l'ombre, le chant du soir, la valse des chauves-souris sous la voûte, la mer d'étain brillant sous la lune claire.

Et le matin, elle se surprenait à guetter l'aube, pour le plaisir de sentir poindre le jour. L'air fraîchissait à cet instant et elle remontait son duvet tout contre son menton, dans l'attente du premier rayon. Signal du lever.

Cette impatience du jour l'avait surprise. Ainsi, le matin n'était plus vain. Il renaissait de ses cendres et balayait les heures de suie qu'elle avait vécues. Le souvenir de Tom ne la quittait pas, mais étrangement, elle le sentait plus proche à mesure que s'apaisait son chagrin.

Elle n'avait trouvé de repos que dans le mouvement. Chaque jour, elle descendait le long de la falaise pour atteindre le rebord d'une petite vire rocheuse à ras de l'eau. Et elle plongeait. Les jours de mistral, le froid la saisissait, et il fallait nager, nager au large pour se réchauffer. Lorsqu'elle n'en pouvait plus, elle revenait. S'agrippait au rocher coupant pour s'extraire des vagues, griffant ses pieds et ses mains sur ce calcaire abrasif. Et elle passait le reste de la journée à marcher et à grimper, partout où elle le pouvait, jusqu'à l'épuisement.

Un soir, alors qu'elle escaladait sans assurance une paroi plus raide et plus haute que les autres, elle avait soudain réalisé l'absurdité de la chose. Le rocher était friable. Elle se mettait bêtement en danger. Si une prise cassait, elle rebondirait le long de la paroi et disparaîtrait dans la mer. Elle réalisa que, depuis son départ, elle avait inconsciemment cherché à imiter Tom, à rejouer sa vie, en empruntant une voie qui n'était pas la sienne.

Cette prise de conscience l'amena à ralentir, à s'extraire d'un rythme devenu frénétique et aveugle, pour faire face au vide et à l'absence. À sa solitude.

Elle retrouva peu à peu le goût de la flânerie, savourant avec lenteur sa promenade au bord de la côte, déchiffrant les rainures d'un caillou ou l'écorce d'un pin. S'asseyant, immobile, des heures durant, sur un petit promontoire, le visage tourné vers la mer. Une qualité de présence qui intensifiait chaque seconde écoulée.

Au contact des éléments, elle avait senti croître en elle une forme d'apaisement. Une force nouvelle.

*

Il était temps de partir. L'automne était là et la mer avait changé de visage. Elle écumait de crêtes blanches. Elle ondulait de vivantes collines qui se fracassaient contre les falaises de marbre. C'était magnifique. Les Calanques avaient retrouvé la paix, et elle, un peu de sa gaieté.

Marchant d'un pas vif pour rejoindre sa voiture et reprendre sa route, elle ne se sentait plus seule. Titubant sous les bourrasques, virevoltant d'une pierre à l'autre, elle déclamait au vent ces vers de Birago Diop qui venaient d'affluer dans sa mémoire. Marée imprévisible...

Écoute plus souvent les choses que les gens

La voix du feu s'entend

Entends la voix de l'eau

Écoute dans le vent

Le buisson en sanglots

C'est le souffle des ancêtres

Lorsque, deux heures plus tard, elle mit le contact et rabassa le pare-soleil, elle fut saisie par son reflet dans le miroir poussiéreux. C'était elle encore, mais plus tout à fait. Comme une épure. Une sœur étrangère, une vagabonde aux joues creuses piquetées de taches de rousseur. Sa chevelure de cuivre embroussaillée, éclaircie par le soleil et le sel, contrastait avec ses yeux aux reflets verts et à la pupille cerclée de paillettes d'or. Elle y lisait quelque chose de neuf et de très ancien à la fois. L'impression d'accueillir en elle une vieille femme. L'empreinte de celle qui n'a que faire des apparences.

En quittant la Gardiole, elle aperçut la silhouette sombre de la Sainte-Baume. Le versant nord d'une paroi austère que les alpinistes nomment « la Walker de Provence », en référence à la célèbre voie des Grandes Jorasses. Lui vint le désir de cheminer dans les pas de Marie-Madeleine. La retraite escarpée où elle avait vécu en ermite était un lieu de pèlerinage prisé. Si elle n'avait guère d'attirance pour le

culte, elle révérait cette figure de femme sauvage et incandescente.

La vitesse et la multitude effarante des voitures lancées sur l'autoroute d'Aubagne, le vacarme des klaxons, l'agacement perceptible dans le ronflement des moteurs... Un choc pour elle qui n'avait vu personne durant plus d'un mois. La vision des zones commerciales aux parkings bondés l'effraya. Elle imagina l'étau du quotidien dans lequel ses semblables étaient enfermés et se sentit vaciller. La confiance retrouvée dans la solitude résisterait-elle au contact de la réalité ? Elle eut le sentiment qu'elle ne s'adapterait plus jamais au monde dans lequel elle était née. Comment faire pour renouer avec tout cela. Les vaines conversations, les bas désirs, la mesquinerie d'un quotidien peu exaltant, la nécessité de gagner sa vie... Faudrait-il apprendre à faire semblant ? Elle s'en sentait incapable... L'équilibre regagné était donc si précaire...

En proie au doute, elle avait atteint Gémenos, nichée dans les contreforts du massif de la Sainte-Baume. Ses pensées s'estompèrent lorsqu'elle s'engagea dans le paisible vallon de Saint-Pons, sur la petite route qui s'élève vers le col de l'Espigoulier. À la vue du spectacle qui s'offrit au tournant, ses soucis s'évanouirent d'un seul coup. Une plongée soudaine dans l'automne, sa saison préférée. Le contraste avec la végétation rase et asthénique des Calanques était saisissant. Le feuillage doré des arbres centenaires formait un tunnel éblouissant. Le jaune solaire des trembles, le feu des érables, la rouille des chênes et les dégradés mordorés des platanes chatoyant dans cette douce lumière d'octobre... S'il existait un Dieu, il habitait assurément l'arrière-saison !

En arrivant au Plan-d'Aups, elle avait pris de l'altitude et le ciel s'était subitement obscurci. Elle se gara sur le grand parking désert de l'hôtellerie. Là-haut, on devinait l'ermitage enchâssé dans la large falaise grise, rendue plus sombre encore par le couvercle d'un ciel bas et menaçant. De gros nuages gonflés d'humidité ne tarderaient pas à crever leurs outres mais cela ne l'inquiétait pas. Elle plongea une gourde et un coupe-vent dans son sac.

Le mistral fouettait son visage et des tourbillons de poussière virevoltaient sur la plaine de terre aride. Il n'avait pas plu depuis le printemps, et les végétaux desséchés semblaient demander grâce, prier le ciel pour l'aumône de quelques gouttes.

En entrant dans la forêt séculaire, elle se sentit à l'abri. À leur faite, les arbres grinçaient et craquaient sous les rafales mais il faisait bon marcher sur le sol tapissé d'aiguilles de pin et de feuilles colorées. Elle montait à vive allure, pressée de rejoindre la grotte. À chaque pas, la forêt l'étreignait doucement et semblait se refermer derrière elle, comme pour la pousser vers le haut.

Au cœur de la muraille, une cloche sonna midi à toute volée. Elle était arrivée. La paroi se dressait au-dessus d'elle, austère, intimidante.

Elle gravit les degrés d'un vieil escalier de pierre, émue par l'usure des marches. Des cohortes de pèlerins se succédaient ici depuis l'Antiquité. Pour prier la Déesse Mère dans les temps premiers, et plus tard obtenir la grâce et la fertilité par l'intercession de Marie-Madeleine. Un panneau indiquait l'entrée dans la zone de silence mais le sanctuaire était désert.

Une émotion intense la saisit lorsqu'elle pénétra dans la caverne aménagée en chapelle sous la vaste voûte. Flottait dans l'air un parfum de myrrhe et d'encens. Elle ne jeta qu'un rapide regard vers l'autel, mais se sentit attirée par un îlot de points lumineux qui scintillaient au fond de la grotte. Des cierges brûlaient au pied de la sainte sculptée dans le marbre. Emily s'avança, aimantée par le beau corps voluptueux qui luisait dans l'ombre.

Auréolé d'un halo de rayons ciselés dans la blancheur de la pierre, le fin visage en extase dégageait une impression d'abandon enfantin d'une grande douceur. La chevelure torsadée ruisselait sur l'arrondi des épaules dénudées. Ses délicats petits pieds reposaient dans la paume des anges qui semblaient l'exhausser vers le ciel.

Dans la lumière vacillante, Emily tomba d'instinct à genoux sur le sol froid.

Une paix joyeuse l'envahit. Un espace venait de s'ouvrir, infusant dans son cœur une plénitude souveraine. Elle était là, immensément seule et accompagnée. Elle ne craignait plus rien. L'angoisse de perdre, la tristesse du deuil, la peur de l'abandon et de la mort... Vie et mort se succédaient, nouées d'un même fil. Elle passerait, comme tous les êtres, mais du moins tenterait-elle de goûter le passage.

« Pour qui ose vivre à découvert, pour qui ose s'abandonner sans voile au mystère, la lucidité n'est point douloureuse. C'est une grâce », lui murmura une petite voix.

Lorsqu'elle se redressa, un grand calme l'habitait. Plus qu'un sentiment, c'était une sensation physique. Une quiétude qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. Comme si sa retraite dans la grotte des Calanques venait de révéler son sens.

Elle sourit dans la pénombre en allumant une bougie. Par crainte de l'éteindre, elle respirait tout doucement en gravissant un petit escalier pour rejoindre une niche aménagée au sommet. C'était le seul endroit parfaitement sec de la grotte. La légende disait que la recluse y était demeurée jour et nuit, allongée sur une couche d'herbes, entre oraisons et prières. Les bêtes sauvages, loups, ours, renards et sangliers, venaient se coucher à ses pieds. Aussi doux et abandonnés que de frêles agneaux...

Emily planta sa chandelle sur la pique d'un bougeoir liturgique disposé face à la statue. Elle s'absorba tout entière dans la paix de cette petite flamme.

Ce n'était pas la Marie-Madeleine des Évangiles qu'elle célébrait en son cœur mais la force de l'ermite, la force de la solitude qui permettait de revenir au monde, et d'en soigner les plaies. Elle célébrait cette énergie vive et la puissance naturelle de ce lieu sacré.

Dehors l'orage grondait et la pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes, ruisselant en cascades du haut de la falaise. La forêt hurlait. Les branches craquaient. Les arbres détrempés et secoués par les rafales abandonnaient à la tempête l'or défunt de leur feuillage. C'était la débâcle. Emily fila comme un éclair à travers les bois. Lorsqu'elle ouvrit la portière de sa voiture, frissonnante de froid, de fatigue et de joie, un éclair zébra le ciel au-dessus des crêtes, à l'aplomb de la petite chapelle du Pilon. La grêle s'abattit d'un seul coup sur le pare-brise. Avec elle s'achevait l'automne.

Les cheveux dégoulinants, elle se déshabilla et enfila à la hâte un pull sec et de grosses chaussettes. Passa sa langue sur ses lèvres pour goûter le sel de ses larmes joyeuses unies à celles, électriques, du ciel.

En quittant l'hôtellerie, elle se promit de cultiver le courage de l'ermite et celui, humble et muet, des fragiles pins intrépides qu'elle avait croisés dans les Calanques. Suspendus au-dessus du vide, malmenés par le mistral, ils persévéraient dans leur croissance en dépit de tout. Ils étaient là, simplement, honorant la vie à leur façon, embrassant la tourmente au sein délicat de leur écorce. S'abandonnant au temps qui s'inscrivait dans leur chair de bois. Et même quand ils se courbaient ou se miniaturisaient pour échapper au vent, on sentait qu'un souffle invisible les traversait, les poussant à s'épanouir, coûte que coûte. Ils ne défiaient pas le vide mais se contentaient de l'habiter. Elle ferait de même et toujours, tenterait de se montrer digne de la puissance consolatrice de la nature.

Dans l'immédiat, elle allait mettre le cap au nord pour rejoindre sa famille. Au cœur, un chant silencieux, mélodieux...

Paris

Fluctuat nec mergitur

Guillaume l'avait accueillie avec un soupir de soulagement, teinté de colère :

— Mais où étais-tu passée ? On était fous d'inquiétude avec papa. Pas un mot depuis plus d'un mois ! Tu aurais pu donner des nouvelles !

— Je suis désolée. Je n'ai pas pu faire autrement. Je t'expliquerai un jour. Réjouis-toi, je suis là !

C'était agaçant, cette emprise que s'octroyaient vos proches sous prétexte d'amour, mais Emily sourit. Elle connaissait son grand frère et le comprenait. N'aurait-elle pas ressenti de l'angoisse à sa place ?

Tout à la joie de la revoir, Guillaume se détendit soudain et l'étreignit à lui couper le souffle.

— J'avais tellement peur de partir à Singapour sans t'embrasser ! Alors, que comptes-tu faire ?

— Rester à Paris, peut-être...

— Quoi ? Tu veux vraiment vivre à Paris ?

— Je crois, oui.

— Incroyable ! Alors inutile que je mette mon pigeonnier en location. Tu es ici chez toi.

— Le loyer ne va pas te manquer ?

— Tu plaisantes ! La maison me fournit une splendide cabane de fonction en pleine forêt et un salaire indécent ! Installe-toi, je te fais couler un bain. Tu en as besoin !

C'était leur jeu d'enfant : « Laisse-moi te sentir, je te dirai d'où tu viens... »

Humant sa silhouette à la manière de Sherlock Holmes, il s'amusa à dresser sa liste d'indices, son bouquet d'odeurs, sa carte des arômes. La narine palpitante, il énumérait :

— En notes de tête : pointe de gasoil et évanescence de sommités de romarin froissées entre les doigts, cœur fruité de feuilles de figuier, agrémenté d'une note fraîche de criste-marine qui tend à s'étioler, et au lointain, imprégnation de sel, de cendres de genévriers et d'un soupçon musqué... hum... de terrier. Un bouquet solaire, sauvage et entêtant. Bivouac en Méditerranée, je dirais !

Guillaume était fascinant. Un vrai magicien ! Et modestement, comme pour minimiser ses déductions, il avait ajouté :

— Tes joues de cuivre et tes vêtements tachés m'ont aidé !

Il ouvrit un placard et se saisit d'une cravate qu'il enroula d'un geste artistique autour du col de sa chemise immaculée.

— Allez, file à la salle de bains, ensuite on sort dîner car tu as sérieusement besoin de te remplumer. Et avant mon départ, nous irons à Larchant. Papa sera content de te revoir. Nous y laisserons ta voiture. Ici, tu n'en auras plus besoin. On te trouvera un vélo.

Guillaume avait l'art de sauter du coq à l'âne, mêlant tous les sujets, le matériel et l'affectif, sans souci de hiérarchie. C'était bon de le retrouver !

Emily sentit une douce chaleur l'envahir. Une langueur soudaine. Comme lorsqu'elle s'abandonnait aux mains de cette amie d'enfance qui lui vernissait les ongles pour jouer, ou à celles expertes et veloutées de la jeune coiffeuse chez qui sa mère se rendait, et qui prenait le temps de lui renouer sa tresse. Elle se laissa entraîner par son tourbillon de frère sans résister. Il était terriblement directif mais elle l'adorait, et elle se coula dans son rôle de petite sœur avec bonheur.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas dormi dans un bon lit, à l'abri d'un toit. Quel contraste avec sa grotte sauvage et quel privilège aussi, se dit-elle en songeant à ces malheureux croisés sur le chemin de la gare, relégués sous les porches des immeubles et les ponts de la Seine, dans d'infâmes recoins envahis de relents de pisse et d'ordures...

En fermant les rideaux, avant de se coucher, elle avait longuement contemplé les toits de l'église et ses reliefs ornés de grimaçantes gargouilles, censées repousser le diable. Le clocher disparaissait dans la brume. Tom aurait adoré gravir pareil sommet. Ses yeux s'étaient embués et une larme avait roulé sur sa joue.

Les mains de son frère s'étaient posées sur ses épaules. Hormis lors des rituelles retrouvailles, il ne lui avait jamais manifesté une telle attention, et ce geste la toucha.

*

Guillaume œuvrait pour un parfumeur de niche. Une petite maison en pleine

expansion qui avait parié sur un retour du naturel. L'enjeu le passionnait. Le vent avait tourné et les parfums de synthèse à base de dérivés chimiques n'étaient plus au goût du jour. Il ne s'agissait pas pour lui d'imiter la nature mais d'en sublimer les raffinements par des associations inédites.

Son talent et son enthousiasme l'avaient rendu incontournable dans la société. Souhaitant implanter de nouvelles boutiques en Asie du Sud-Est, où le luxe français faisait plus que jamais fureur, la maison lui avait proposé de s'installer à Singapour.

Il jubilait à l'idée de ce voyage d'étude à la source des parfums qu'il utilisait. L'idée de s'immerger dans le foisonnement des forêts tropicales à la rencontre des effluves qu'il humait chaque jour le remplissait de bonheur.

Dans un monde où tout était conforme et standardisé, il ne restait que l'artisanat, l'art et la beauté pour nous sauver de la vulgarité et de l'ennui, avait-il coutume de dire à ses proches.

Il vouait un culte à la patine du temps. Cette âme des objets, cette lente usure des matières qui ont vécu. L'érosion des choses amoureusement aimées ou juste empruntées par nécessité. Comme les pavés des vieilles rues de Paris. C'est pour cette raison qu'il avait élu domicile dans le Quartier latin. Il avait le sentiment d'y percevoir la rumeur des premiers pèlerins partant pour Saint-Jacques.

Diplômé d'histoire, il était inépuisable et désignait en chemin mille détails à sa sœur.

— Essaie un peu d'imaginer le décor au Moyen Âge ! Les ruelles regorgeaient de mannezingues ou de tapis-francs, des marchands de vin si tu préfères, de louches estaminets aux portes desquels mendiaient les purotins. C'est ainsi qu'on nommait les gueux, avant que l'hygiénisme des dirigeants ne relègue ces créatures des bas-fonds aux portes de la ville. Imagine un peu ces odeurs d'égouts à ciel ouvert, ces parfums de charogne mêlés à celui des fleurs fraîchement coupées qui arrivaient d'Auteuil par brassées. Tout ce fumet humain et animal mijotant dans la marmite de la grande ville ! J'arriverais presque à en reconstituer l'atroce bouquet ! Le parfum suant de la vie !

Emily adorait la façon de son frère. Son regard semblait percer les pavés jusqu'au limon des sols, et il était capable de s'élever, strate après strate, dans une traversée des âges, s'extasiant sur la beauté d'un marbre ou se désolant sur les tristes façades de Jussieu, bourrées d'amiante. Il stimulait son regard à chaque carrefour : « Y a une librairie fantastique au coin de la rue, tu vas adorer... »

Sa curiosité et la fraîcheur de son regard avaient permis à cet esthète d'aimer son quartier, en dépit des affreuses boutiques de souvenirs vendant des tours Eiffel fabriquées en Chine. Sa rue était sans cesse bondée, défigurée par des

restaurants proposant à des étrangers crédules et peu soucieux de qualité des spécialités françaises cent fois réchauffées. Heureusement, il y avait une exception. Un minuscule restaurant vietnamien. La cantine de Guillaume. Son vieux cuisinier vivait dans Paris comme sur un îlot désert. Il parlait à peine quelques mots de français mais ses yeux brillaient lorsqu'il évoquait la composition de son phô familial, fleurant bon la coriandre et la citronnelle.

Emily peinait à suivre son frère qui filait à toute allure sur son vieux vélo, les mains croisées dans le dos. Un vélo à pignon unique. Une pièce de musée qu'utilisaient les livreurs new-yorkais au début du siècle. Avec ça, on est forcé d'avancer, s'amusait-il en se retournant dangereusement vers elle, et pour s'arrêter, il faut rétropédaler !

Pour un myope, l'exercice était périlleux ! Mais par sécurité, il avait tout de même fait ajouter un frein.

Guillaume était excessif. Il aimait les contrastes, la vive allure des jours comme la lenteur du processus créatif. Son énergie était irrésistible. En sa compagnie, impossible de s'ennuyer ou de s'apitoyer sur soi.

Durant une longue semaine, elle arpenta les rues à son bras dans un état proche de l'ivresse. Les carrefours grouillaient de monde. Au milieu de tous ces inconnus, elle ressentait une forme de sécurité. Ici, elle était à l'abri de la pitié. Personne pour la plaindre. Elle était transparente. C'est ce qu'il lui fallait. Soulagée de ne plus buter à chaque pas sur l'absence, elle sentait qu'une nouvelle vie était possible. L'air empestait parfois mais l'instant était neuf.

La nature lui manquerait, c'est certain, et les murs du pigeonnier lui colleraient tôt ou tard à la peau, mais elle pourrait rejoindre la forêt de son enfance en sautant dans un train pour Fontainebleau.

Elle se souvint du désir qu'elle avait eu d'étudier à la Sorbonne. Elle en avait rêvé au sortir du bac, mais se loger sur la colline Sainte-Geneviève dépassait ses moyens, et elle avait dû se rabattre sur Nanterre.

Pour l'amoureuse des livres qu'elle était, Paris personnifiait l'histoire littéraire. Tous les écrivains et les artistes l'avaient hantée. Tous l'avaient tour à tour adorée et détestée. De nombreux lieux lui rappelaient une lecture. La ville était pétrie de souvenirs pour les romantiques de son espèce.

En arpentant le quartier de Montparnasse, elle pouvait songer à Henry Miller ou entrevoir l'ombre studieuse de Simone de Beauvoir, à sa table du Flore, dans un nuage de fumée. Boulevard Haussmann, elle repensait à Proust faisant tapisser sa chambre de liège pour se protéger du bruit, ou imaginait la sonnaillle des

chèvres dans la ruelle qu’habitait Hemingway. Et puis, il y avait les arbres, les arbres du jardin du Luxembourg. Elle aimait s’y souvenir de Rilke dans l’éclair bleu du geai.

La ville était un creuset fertile pour l’imagination.

Une fois refermée la porte du petit appartement, six étages plus haut, on échappait à la rumeur incessante de la rue et aux relents de friture. Un havre de paix en plein Paris, s’était dit Emily en contemplant les trente mètres carrés que lui offrait son frère. Un nid empli de promesses d’autarcie.

Les poutres du plafond réchauffaient l’atmosphère et deux fenêtres laissaient filtrer la lumière du soleil. Le vis-à-vis avec les toits de Saint-Séverin la ravissait. Et à l’étage, un vieil escalier en colimaçon permettait d’accéder à une toute petite pièce ronde que Guillaume appelait l’observatoire.

Le soir, lorsque les fenêtres s’éclairaient, elle était captivée par la multitude des vies qui se jouaient aux carreaux. Tant de réalités en apparence étanches et reliées pourtant entre elles par la fragilité des cloisons et celle de l’existence. Tant de manières d’habiter, songait-elle. C’était aussi fascinant que d’observer le ciel avec ses myriades d’étoiles.

Paris offrait un parfait refuge aux déserteurs de son espèce. Ceux de la douleur et du chagrin.

Elle diluerait le sien dans la foule.

Héraclitéenne, la Seine lui rappellerait que tout passe.

Elle s’oublierait pour renaître.

Larchant

Je dis ma Mère et c'est à vous que je pense, ô Maison
Maison des beaux étés obscurs de mon enfance.

O. V. DE L. MIŁOŠZ

Une semaine avant le départ de Guillaume, ils prirent le train pour Fontainebleau. Son frère était étrangement réservé ce matin-là. Retrouver leurs parents était source, pour lui, d'un bonheur mélancolique. À présent, leur mère était redevenue l'étrangère qu'elle avait été en arrivant en France, vivant dans un monde de lointaines réminiscences sans plus reconnaître les siens. C'était dur.

Emily, elle, avait vécu éloignée de la maison familiale et n'avait pas passé comme lui des dimanches midi autour de la table, à regarder divaguer une maman perdue dans la brume de ses souvenirs, ses doigts serrant et desserrant mécaniquement une serviette de table chiffonnée.

Elle se faisait une joie de la revoir par-delà l'oubli et la mémoire, et de retrouver son père. À cette idée, les larmes lui montèrent aux yeux, et Guillaume, qui regardait défiler le paysage à travers la vitre, posa un index sur son poignet.

Ils descendirent à Fontainebleau. Et sur le quai, il était là, qui les attendait. Un peu plus voûté qu'autrefois. Avec son éternel gilet de laine et son béret vissé jusqu'aux oreilles. Fifi assise à ses côtés. Brave bâtarde aux oreilles trop longues. Sa queue métronome battant d'impatience le pavé.

Emily eut le sentiment d'être revenue dix ans en arrière, lorsqu'il l'attendait, à la sortie du lycée, dans sa 4L fourgonnette.

Quand ils s'approchèrent, la chienne guetta une approbation de son maître, avant de se précipiter vers eux, jappant et se trémoussant de bonheur en accueillant Guillaume, tandis qu'Emily plongeait dans les bras de son enfance.

— Papa...

— Ma petite fille, murmura-t-il, en la serrant contre lui, enfin, te revoilà...

Son gilet sentait la limaille de fer et la cire d'abeille, comme autrefois. Il est des parfums qui ne s'évaporent pas.

— Comment va maman ? demanda Guillaume.

— Elle suit son bonhomme de chemin, sourit leur père en grimpant dans la vieille voiture dont la carrosserie rutilait au soleil. À cette heure-ci, elle doit faire la sieste.

Une jeune femme sortit de la maison à leur arrivée.

— Je reviendrai demain, elle s'est endormie.

C'était Sylvie Chapelle, la fille des voisins, fidèle au poste. Ils l'embrassèrent, lui demandant des nouvelles de ses parents.

Emily se souvint. C'était une soirée de septembre, la veille de son départ pour l'université. Tom était déjà à Chamonix. Elle préparait sa valise pour Nanterre et elle était soucieuse.

— Papa, comment on va s'organiser ? lui avait-elle demandé.

Il s'était empressé de lui répondre :

— Tu vas faire ta vie, et maman et moi, on va poursuivre la nôtre.

— Tu crois que tu vas y arriver ?

— Bien sûr, ne te fais pas de souci. Sylvie ne retrouve pas de travail alors elle m'a proposé de venir à la maison s'occuper de maman quand j'aurai besoin de m'absenter. J'ai confiance en elle. Elle a toujours adoré ta mère qui l'a gardée petite. Elle m'a dit qu'elle se ferait un plaisir de lui rendre la pareille. Tu vois, tout s'arrange à merveille !

Son père avait le don de dédramatiser une situation.

Emily entre à pas de loup dans la chambre. Rien n'a bougé. C'est le même lit, le même miroir soleil au mur, le même herbier sur la commode, entouré des photos de mariage et de naissance. Le même parfum de cire et de lavande. Elle contemple sa mère avec émotion. Elle est si attendrissante dans le sommeil avec ses cheveux cuivrés coulant sur ses joues parsemées de taches de rousseur. Elle n'a pas changé. Même fossette au creux du menton, même petit nez espiègle et retroussé, typique des Anglaises, comme elle le disait autrefois à Emily qui, enfant, s'amusait à le pincer.

La maladie est invisible et le temps semble s'être arrêté au seuil de la chambre.

Emily prend la main de sa mère dans la sienne. Elle sent une légère pression et la dormeuse soulève les paupières.

— *Oh, lovely fairy*, que vous êtes jolie, dit-elle en ouvrant tout grand des yeux d'enfant surpris.

— *Who are you, my dear* ? ajoute-t-elle.

— C'est moi maman. C'est moi, Emily...

Sa mère sourit et elle imagine un instant qu'elle la reconnaît. Car c'est le même sourire empli de douceur qui la consolait de toutes ses chutes, lorsqu'elle s'était égratigné les genoux et qu'elle fourrait son nez rougi dans ses longues jupes fleuries.

— Oh, pardonnez-moi, je ne sais plus... mais que vous êtes jolie ! Auriez-vous la gentillesse de m'aider à me lever ?

Son père a poussé la porte et se tient contre le chambranle.

— Laisse-moi faire, lui murmure-t-il en s'approchant. J'ai l'habitude. Elle est aussi docile qu'un nouveau-né mais bien plus lourde au réveil !

Il entoure sa femme de ses bras et l'aide à se lever avec une grande douceur. Emily sent qu'il n'a jamais cessé de l'aimer.

— Ah, c'est vous mon bon ami, lui dit-elle. Que ferais-je sans vous ? Vous souvenez-vous de nos promenades en barque sur la Tamise ? Des landes du Dartmoor ?

Son père esquisse un sourire :

— Elle divague un peu, dit-il en chuchotant. Certains jours, elle croit vivre dans un roman des sœurs Brontë ou de Jane Austen...

*

Après le dîner, Guillaume avait rejoint Emily dans sa chambre. Elle s'était coulée dans son fauteuil à carreaux, absorbée dans la contemplation de la fenêtre derrière laquelle Saint-Mathurin dardait son clocher fantomatique.

— Tu en as passé du temps à bouquiner dans cette chambre, avec ta tasse de thé, ton chat sur les genoux, enroulée dans ton vieux châle ! lui dit Guillaume. D'ailleurs, je ne t'ai jamais vue acheter un vêtement neuf...

— C'est vrai, j'ai toujours aimé les choses anciennes, comme papa et toi. Mais en moins branché ! Les friperies et les puces me suffisaient. Tu te souviens du Kilo Shop de Nemours ? Tu rêvais d'y trouver des foulards Hermès, et moi, j'y dénichais des chemises d'homme à col Mao !

Ils s'esclaffèrent. C'était bon d'évoquer ces souvenirs.

— C'est bizarre, j'ai l'impression qu'on n'a pas vécu la même chose ici, dit-il soudain.

Guillaume avait cinq ans de plus qu'Emily. Il avait quitté plus tôt la maison familiale.

— C'est vrai... Après ton départ, je me suis sentie un peu seule, surtout

lorsque maman est tombée malade.

Guillaume s'était tu pour laisser sa sœur dérouler le fil de ses souvenirs. Jamais auparavant, lui semblait-il, ils n'avaient abordé l'essentiel. La maladie de leur mère, cette blessure secrète qu'ils portaient chacun dans son cœur.

— J'ai toujours aimé cette chambre, avec sa porte-fenêtre qui ouvre sur le balcon, continua Emily. Maman m'interdisait de m'appuyer à la balustrade. Souviens-toi comme elle s'alarmait à tout propos... Lorsqu'on grimpait aux arbres ou qu'on partait à vélo...

Guillaume soupira, pensif et attendri :

— C'est vrai... Et quand on était à l'école, elle nous observait depuis la fenêtre de la cuisine. Pour la rassurer, je lui faisais un petit coucou de la main, à la récré. Elle me répondait d'un baiser, un *flying kiss*, comme elle disait. Elle s'en faisait du souci pour nous...

— Alors imagine un peu lorsque tu es parti à Paris ! Elle a concentré toutes ses appréhensions sur moi. Elle redoutait que je reste dans la rue avec les copines, les soirs d'été. Et avoir une mobylette, il ne fallait même pas y songer, bien entendu.

Emily fit une pause, avant de reprendre :

— J'ai compris que quelque chose n'allait pas le jour où je lui ai avoué que je passais mes journées à grimper avec Tom dans la forêt. Sa réponse m'a laissée sans voix : "*My dear, it's wonderful !*" Je m'en souviens comme si c'était hier. J'ai couru retrouver papa dans l'atelier et il a confirmé : "Elle est bizarre ta mère, en ce moment. J'ai parfois l'impression de parler à une enfant."

Maman, si organisée, si disciplinée, maman s'est mise à tout égarer. Ses clefs, ses bobines de fil, ses dés à coudre, que je retrouvais au fond du jardin, entre deux rosiers... Sa flore derrière le canapé. Un soir, j'ai dit à papa : "Ce n'est pas normal. Elle est vraiment dans la lune. On devrait en parler au docteur. Si tu veux, je téléphone pour prendre rendez-vous." Il m'a répondu : "Vas-y, je n'osais pas le faire..."

Guillaume sourit tristement :

— Le téléphone, et la communication en général, ce n'est pas son truc, à papa ! Et la maladie, c'est quelque chose d'incompréhensible pour lui qui respire la santé, été comme hiver. C'est à peine s'il daigne porter en janvier sa grosse veste de laine, mais un bonnet, grand Dieu, jamais !

— Il est comme ça, papa, reprit sa sœur avec tendresse. La machine, quand elle se dégingue, c'est comme la 4L. Un tour au garage et ça repart ! L'écoute du corps, pour lui, c'est un truc de bonne femme... Bref, comme c'est maman qui avait toujours pris en charge notre santé à tous, il était un peu dépassé...

Guillaume l'interrompt :

— Tu te souviens de la manie qu'elle avait de dicter l'ordonnance homéopathique à ce pauvre Dr Michaud. Il devenait blême et son stylo gribouillait méchamment son papier à en-tête !

Emily gloussa.

— C'est vrai ! On sentait qu'il l'aurait volontiers étranglée si elle n'avait pas été si jolie !... Enfin... Un mardi soir, après les cours, on s'était retrouvés tous les trois dans le bureau de ce cher Michaud. Il fronçait les sourcils et se grattait le crâne en lisant les résultats de l'IRM. Papa n'en menait pas large. Je le sentais s'affoler sur sa chaise, pendant que maman regardait les arbres par la fenêtre, un sourire au coin des lèvres, comme si tout cela ne la concernait pas.

Michaud a dit : "C'est bien ce que je craignais... Les symptômes sont inquiétants. Il faudrait faire des examens complémentaires." Et quinze jours plus tard, les résultats... Alzheimer précoce.

— J'ai pleuré sur mes flacons, ce jour-là, et j'ai commencé à songer à mon premier parfum : *Remember*...

Emily posa sa main sur celle de son frère :

— Papa était sous le choc. Lui, toujours si gai d'habitude. Il restait dans son atelier, debout devant son établi. Je le sentais accablé mais, au fil du temps, il a fini par accepter. Il a refusé mon aide. Il s'occupait de faire chauffer la soupe, le soir, et nouait une serviette autour du cou de maman, pour lui donner son repas. Elle le remerciait par un nom différent à chaque bouchée, elle le grondait gentiment : "Que vous êtes pressé, mon ami, nous avons tout le temps !" Maman s'est transformée. Son front s'est lissé, ses joues se sont colorées, faisant ressortir ses taches de rousseur. Son anxiété s'est envolée, et elle est même devenue espiègle comme une fillette !

— Oh oui, je me souviens de cette période, dit Guillaume. Quand je rentrais le week-end, elle nous faisait des farces. Elle cachait exprès un objet et puis elle devenait triste d'un coup, comme une enfant, parce qu'elle était incapable de se rappeler où elle l'avait mis...

Ils se turent quelques instants pour écouter sonner les douze coups de minuit à la basilique toute proche. Puis l'écho cessa contre les pierres, et Emily reprit :

— C'est vraiment étrange, la manière dont maman a perdu la tête mais conservé son latin. Lorsque nous marchions en forêt, je l'écoutais énumérer le nom des plantes que nous croisions, avec son accent à la Jane Birkin : "*Circaea lutetiana*, *Asplenium billotii*, *Digitalis purpurea*..." Tu te rappelles ?

Guillaume hochait silencieusement la tête, tandis que sa sœur poursuivait, songeuse :

— Elle me prenait pour sa petite sœur : "*I'm so glad you came back dear*

sister... Life is so sad since you're gone...” Et elle valsait en m’entraînant. À rebours du présent, elle flânait sur les chemins de son enfance. Lui revenaient des choses anciennes, des bribes de comptines, des histoires de veillées. Elle parlait aux morts, les confondant avec les vivants, comme si sa mémoire, en partant, n’avait conservé que les pépites et les liens d’un âge d’or. Enfin, voilà...

Guillaume, les yeux brillants d’émotion, ajouta :

— Mais rappelle-toi, quand tu t’étais attristée avec moi, un soir, au téléphone, qu’elle ne nous reconnaisse pas. Papa t’avait pris le combiné pour préciser : “Elle vous appelle *ceux qu’on n’oublie pas*.”

Il était tard, ils avaient fini d’égrener leurs souvenirs, et Guillaume était allé se coucher. Emily se coula dans les draps frais. De vieux draps de lin brodés qui sentaient le savon noir et la lavande. Toujours la lavande. La marotte de sa mère. Allongée dans ce lit où elle avait passé tant de soirées à lire, ses souvenirs affluaient. Les souvenirs de sa vie avant Tom. Ceux d’une petite fille et d’une adolescente au cœur léger, pas encore encombré de soucis d’adulte.

Elle eut soudain envie de se relever pour aller embrasser son père. Elle descendit l’escalier sur la pointe des pieds. Il était assis sur une vieille chaise longue en osier, la tête appuyée sur des coussins, près de la cheminée, où une petite bûche achevait de se consumer.

Il dormait ainsi depuis des années, incapable de s’allonger près d’elle qui remuait et soupirait dans son sommeil. Il avait besoin de toutes ses forces et de toute sa vigilance pour en prendre soin. À ses pieds, Fifi ronflait consciencieusement de bien-être. Comme chien de garde, peut mieux faire ! sourit Emily après avoir déposé un léger baiser sur le front de son père.

En remontant se coucher, elle prit soin de ne pas faire grincer la cinquième marche du vieil escalier de bois. Elle revenait à peine une fois par an, pourtant. Étrange... Comme si la maison était inscrite en elle.

Ne parvenant pas à trouver le sommeil, elle se blottit dans son fauteuil, songeant avec tendresse à ce père « brocanteur récupérateur », qui lui avait transmis l’amour du recyclage. Son plus beau trophée, la psyché dont elle rêvait adolescente, encadrée de bois blanc écaillé, qu’ils avaient dénichée durant une de leurs tournées. Elle l’avait installée dans sa chambre, et se sentait toujours confuse d’y croiser son reflet.

Car ils avaient un rituel. Chaque vendredi soir, à la sortie du collège, il l’attendait avec sa fourgonnette pour aller sillonner les villages alentour en quête d’encombrants. C’était la même 4L avec laquelle il était venu les chercher ce jour-là à la gare. Achetée d’occasion, le toit en était orné d’un gyrophare posé par les

précédents propriétaires, Dieu sait pourquoi !, et dont se moquaient ses camarades.

En entrant en quatrième, elle avait commencé à éprouver un peu de gêne en montant dans ce véhicule de fortune. Son père l'avait senti et avait eu la délicatesse de lui proposer de l'attendre au coin de la rue. Mais une fois au lycée, ses valeurs avaient changé. Elle assumait ses origines modestes et lui avait demandé de l'attendre devant le portail. Elle grimpait désormais avec fierté à bord de la vieille Renault brinquebalante et déposait un baiser sonore sur les joues paternelles, clouant le bec de tous ces ados mal dans leur peau !

Et ils partaient de Nemours, sur de petites routes de campagne, à la conquête des villages voisins, en écoutant Brassens, Barbara ou Anne Sylvestre, « Les gens qui doutent », que son père adorait. Elle, elle aimait Léo Ferré et clamait « Ni Dieu, ni maître ! » par la fenêtre ouverte.

Son père, son complice... Jamais un reproche ou un mot de trop. Ce soir, elle éprouvait une affection profonde pour cet homme qui avait toujours su lui donner confiance. Grâce à lui, elle avait pu trouver un équilibre et poursuivre sereinement ses études. Elle avait pu oser les arrêter pour rejoindre Tom. Même de loin, il la soutenait, l'encourageait dans ses choix. Depuis toujours, il était là pour elle.

*

Ils étaient rentrés à Paris, et, quelques jours plus tard, Guillaume était parti pour l'autre bout du monde.

La solitude avait fondu sur elle.

Ce matin, elle rêvait de gratter une allumette ou de frotter une théière de cuivre pour voir apparaître son génie de frère. Mais il s'était évanoui, et, en dépit de ses bonnes résolutions, elle tournait en rond dans son appartement.

Elle remonta le vieil escalier en colimaçon et s'assit au centre de l'observatoire. La petite pièce était vide à présent. Le crépi écaillé et la vieille moquette qui recouvrait le sol ne la rendaient guère attrayante. Mais depuis l'ovale de l'œil-de-bœuf à la vitre grisâtre, la vue sur Saint-Séverin était magique !

Guillaume n'avait jamais eu le temps de se consacrer à la rénovation de ces neuf mètres carrés qui l'avaient pourtant poussé à acheter l'appartement. Il s'en était servi de grenier pour stocker ses carrousels de flacons.

Un parfum discret voguait encore dans l'air. Emily sourit. Son frère avait toujours éprouvé un grand dédain pour les travaux, qu'il associait aux odeurs de plâtre, de ciment et de white-spirit. Il préservait ses mains délicates et son nez pour l'essentiel.

Elle admirait ce virtuose capable de convoquer à l'envi des fragrances, de la plus simple, la plus familière, à la plus complexe. Sa manière de les décrire était d'une grande poésie mais lorsqu'il parlait de « jasmin », cela n'avait rien à voir avec le jasmin qu'Emily aimait respirer. C'était un concept de corporation, inventé par les maîtres parfumeurs.

Guillaume avait déniché un vieil orgue à parfums chez un antiquaire de Grasse, et c'est derrière ce meuble en forme d'éventail qu'il passait ses soirées à humer des languettes de papier buvard imprégnées d'essences variées. « Je déploie mes ailes, avait-il coutume de dire pour plaisanter, les ailes de mon nez... » Les narines arrondies et gonflées comme des voiles, les yeux dissimulés derrière de grosses lunettes rondes dont il assumait crânement le ridicule, il avait l'air tout à la fois rêveur et concentré.

Dans ces moments-là, Emily sentait qu'il abordait les rives d'un pays inconnu, un royaume de senteurs. Son don pour les perceptions simultanées permettait à ce grand myope de *voir*, à la manière de Rimbaud ou de Baudelaire. Durant ces instants suspendus au fil de l'odorat, les touches de parfums s'associaient dans son esprit à des idées, des matières, des couleurs et des sons. Il saisissait des notes au vol sur son Moleskine comme on cherche, enfant, à attraper des papillons.

Les jours précédant son départ, en le regardant « composer » à la manière d'un musicien, Emily avait repensé aux mots qu'il aimait, une citation d'Alain, le philosophe : *Sentir, c'est réfléchir, c'est se souvenir...*

Elle songea avec émotion à sa mère, plongée autrefois dans ses élixirs floraux et ses essences de plantes. Sa mère, enivrée par son amour des simples, ses techniques de distillation et de macération qui avaient bercé leur enfance et dont Guillaume avait hérité.

Et elle, parviendrait-elle à trouver sa voie ?

Elle n'avait vécu que pour Tom et ses projets. Ces dernières années, elle s'était oubliée.

Un patient travail de retrouvailles avec elle-même l'attendait. Tenter de renouer avec des rêves qui n'avaient pas eu l'occasion de mûrir. À vingt-six ans, elle avait le privilège de pouvoir s'en donner le temps. Elle avait la vie devant elle. Sans loyer à payer et en louant le mazot, elle aurait une toute petite rente. Elle avait si peu de besoins que cela suffirait. Qu'aimait-elle le plus ? Lire, écrire, marcher et bricoler...

Elle repensa aux heures passées avec son père, dans le petit atelier de Larchant. Elle adorait s'attifer de vieilles hardes pour se frotter à la matière. Elle avait tant vissé, cloué, scié, lorsqu'elle était enfant, qu'elle possédait un bon sens pratique et de solides notions de bricolage. Son père lui avait appris à ne rien craindre. Avec

un peu d'imagination et de patience, on venait à bout de tout. Elle avait retenu la leçon, et l'avait mise à profit dans le mazot des Houches.

Assise dans la petite pièce ronde, ses mains la titillaient.

« Aménage-la comme tu le souhaites », lui avait dit Guillaume, en se doutant que cela lui changerait les idées, et il ne s'y était pas trompé... Emily se leva d'un bond.

Rien de tel pour le moral que de se retrousser les manches, se dit-elle, en descendant au galop à la cuisine pour remplir une bassine d'eau chaude, avant de s'attaquer au nettoyage de la vitre. À l'aide d'une large éponge, elle enleva le plus gros de la pellicule noirâtre qui recouvrait l'œil-de-bœuf. Une vitre qui scintille, c'est le regard qui s'en trouve changé !

Les joues rougies par ce modeste effort, elle s'en émerveilla, toute au bonheur d'astiquer et de faire briller.

Elle se pencha à la fenêtre pour contempler le va-et-vient des passants. Une minuscule échelle scellée dans le mur attira son regard. Elle permettait de rejoindre la toiture, quelques mètres plus bas et de circuler sur un balcon suspendu au-dessus de la rue. Un peu plus loin, une seconde échelle s'élevait vers le sommet de l'immeuble. Emily ne résista pas au plaisir d'explorer. L'idée qu'en cas de glissade, elle atterrirait sur le petit balcon en pente, protégé d'une vieille rambarde de fer forgé, la rassura.

Quelques minutes plus tard, elle se hissait sur les toits de Paris. Un petit carré de terrasse l'accueillit. Quelle merveille ! Le zinc scintillait à perte de vue sur ces toits anciens aux inclinaisons variées. Surplombant cet océan écumant d'argent et de blanc, elle avait le sentiment de flotter.

Tout près d'elle, de l'autre côté de la rue, Saint-Séverin pointait son clocher piqueté de tiges téméraires et de hampes fleuries. Il serait amusant de pouvoir herboriser là-haut ! Et à l'opposé, à quelques encablures, elle pouvait contempler la broussaille de pierre des arcs-boutants de Notre-Dame.

Tom aurait tant aimé, songea-t-elle, en revivant leurs escapades sur la tour de Saint-Mathurin. Le sourire aux lèvres et le regard embué par l'émotion, elle ne pouvait s'empêcher de l'imaginer près d'elle, bondissant avec la grâce d'un chat. Désormais, elle le verrait partout où il était possible de grimper, de s'élever. Au sommet d'un arbre ou d'une montagne, sur la façade d'un immeuble ou l'aile d'un faucon...

Un nid à la fenêtre

Une soudaine illumination de la vie ordinaire.

CHRISTIAN BOBIN

Une semaine plus tard, elle s'éveillait dans la petite pièce fraîchement blanchie à la chaux, sur un matelas posé à même le sol recouvert d'un chaleureux jonc de mer. Elle tira le rideau qu'elle avait installé devant l'œil-de-bœuf. Surprise... Sur le rebord de la fenêtre, un œuf de pigeon luisait dans la lumière matinale, au creux d'un vague nid édifié à la hâte. Cette présence impromptue dessina un sourire sur ses lèvres.

Elle s'apprêtait à ouvrir pour contempler l'œuf de plus près, lorsqu'un battement d'ailes la fit reculer. Le pigeon, de retour au nid, lui lança un coup d'œil placide de sa pupille ronde et mobile. Sans s'inquiéter davantage de sa présence, Madame Pigeon se trémoussa, souleva ses ailes et gonfla ses plumes pour les étaler autour d'elle en corolle, le plus amplement possible. Satisfaite, elle se mit à couvrir avec un zèle non dissimulé, paupières à demi closes...

Emily était enchantée par le manège du volatile. L'oiseau la distraignait de sa solitude, et pour la première fois depuis la mort de Tom, elle entreprit de préparer gaiement une théière. Durant la journée, elle revint souvent épier à la fenêtre, et en se couchant, elle souhaita bonne nuit au pigeon. Si près d'elle, cette petite présence chaude et palpitante la rassurait.

Cette nuit-là, elle dormit huit heures d'affilée. À peine éveillée, elle jeta un œil à la fenêtre. L'oiseau n'était pas là mais, surprise, un deuxième œuf ! Pour fêter cela, elle chaussa ses Clarks, descendit à la boulangerie, acheta deux brioches chaudes et jougflues avant de remonter en courant les six étages. Ouvrit la fenêtre et émietta délicatement une des viennoiseries devant le nid. S'attabla et mordit avec euphorie dans l'autre. Dieu qu'elle avait faim ce matin !

Les jours qui suivirent, elle se mit à voir Tom partout. Dans le feuillage doré des arbres du Luxembourg, dans la première étoile du soir... Elle attendait une réponse du ciel et l'univers entier conspirait à la lui apporter. Quelque chose d'inexprimable grandissait en elle. Quelque chose de lui, bien plus précieux que des souvenirs.

Un matin, alors que le pigeon s'était envolé, Emily surprit l'éclosion. À l'instant où la coquille se fendit, elle fut saisie d'un brusque vertige et de nausées. Elle se précipita dans la salle de bains, la tête penchée au-dessus du lavabo, attendant que le malaise passe. Au comble de la stupeur, elle releva le visage, questionnant son reflet dans le miroir. Il lui semblait que des écailles tombaient de ses yeux et qu'elle était ce poussin aveuglé par la lumière.

Ce sentiment d'être accompagnée qu'elle avait ressenti, au sortir de la grotte de Marie-Madeleine... Cette présence indicible... Elle venait de saisir ce qui lui arrivait. Et qu'importe si les signes, le nid, les œufs et la petite pièce qu'elle avait retapée n'étaient que des idées que l'âme à vif se plaisait à interpréter, en les nommant *présages*.

Les faits étaient là, il était sage d'y croire...

Un test confirma son pressentiment.

Elle entra dans sa vie de femme enceinte comme on entre en religion. Ce corps qu'elle avait négligé durant des semaines fut l'objet d'attentions nouvelles. Elle l'enduisait d'une huile qu'elle fabriquait à base d'amande douce et de coco, et dont elle variait les parfums au gré de ses envies. À corps précieux, huile précieuse !

Elle fréquentait une herboristerie chinoise et en rapportait d'étranges breuvages fortifiants. Des tisanes et des décoctions de druide qu'elle absorbait en grimaçant. Elle avait retrouvé le bonheur de cuisiner et de s'approvisionner dans des épiceries de proximité. Sortir de son panier un bouquet de coriandre fraîche ou un sachet d'épices, autant de menus plaisirs qui la ravissaient. Plus que jamais sensible à la palette des parfums et des saveurs, elle réservait le meilleur de sa vitalité au petit être qu'elle portait.

Aux belles heures, elle montait sur les toits et s'abandonnait à la caresse des rayons. Lorsque la brise léchait son visage et musardait dans ses cheveux, elle était attentive à cette force de vie qui se déployait en elle. Ce petit battement qui s'amplifiait chaque jour au cœur du sien et dont le développement harmonieux dépendait de sa gaieté, de sa santé. En l'accueillant, elle avait fait promesse de

confiance, de gratitude et de courage.

C'était étrange car elle n'avait pas vraiment songé à devenir mère. Elle était de ces femmes que le désir d'enfant n'avait jamais tourmentées. Pourtant, elle s'était naturellement faite à cette idée.

Elle croyait peu à l'instinct maternel mais elle avait choisi d'acquiescer à la nature. Elle était seule, dans une situation précaire, mais ne doutait pas qu'elle saurait trouver les gestes adéquats et les mots justes. Ils viendraient à elle comme la sève monte aux branches. Elle ne jouerait pas à être parfaite. Elle s'appliquerait simplement à porter, aimer et faire grandir.

Fatou et Georges

Il y a des contagions heureuses.

MAURICE GENEVOIX

Le concierge de l'immeuble était un petit homme replet d'un âge avancé, au visage plein de bonhomie. Emily lui adressait chaque jour un sourire en passant devant sa loge. Sourire auquel il répondait d'un petit salut de la main avant de lisser ses mèches blanches sur son crâne dégarni.

Georges Dubois avait pris l'habitude de cette nouvelle venue qui gravissait les degrés de « l'escalier du peuple » comme il l'appelait. Ce jour-là, contrairement à ses habitudes, il sortit de sa loge pour la saluer et lui souffler, d'un air conspirateur :

— Venez vite, je vais vous ouvrir l'ascenseur. Je n'ai pas le droit normalement, mais à cette heure-ci, il n'y a personne, reprit-il, fier de son audace. Il vous mènera directement au cinquième. De là, vous retrouverez les escaliers de service. C'est quand même plus court et moins fatigant dans votre état, ajouta-t-il en pointant le ventre rebondi de la jeune femme.

Et comme pour s'excuser d'une indécatesse, il s'empressa d'ajouter :

— Enfin, moi, je n'y entends rien à ces choses-là. C'est ma femme qui me l'a fait remarquer. N'hésitez pas à venir nous voir si ça vous fait plaisir, elle serait heureuse de faire votre connaissance. Après tout, on est voisins !

Emily remercia chaleureusement le concierge. Le petit être qui s'était installé en elle commençait à prendre ses aises ces dernières semaines, et elle, à s'essouffler ! À mesure que son ventre s'arrondissait, elle avait gagné en sérénité et ne refusait plus la main qui se tendait. Elle trouverait un moyen de remercier le couple. Il était réconfortant de savoir que des inconnus se préoccupaient d'elle.

Le lendemain, à l'heure du thé, elle sonnait à la conciergerie, un gâteau

fumant entre les mains.

Lorsque la porte de la loge s'ouvrit, un puissant parfum de cannelle et d'épices vint taquiner les narines d'Emily. C'est ainsi qu'elle fit connaissance avec Fatou. Fatou la Peule, Fatou la gardienne du temple de la joie. Fatou l'oxymore. Imposante et douce, autoritaire et délicieuse, sage et fantasque.

Fatou l'accueille avec un rire sonore. Ouvre grand ses bras puissants et la serre à l'étouffer contre sa généreuse poitrine.

— Oh le joli gâteau ! Merci ! dit-elle en libérant Emily de son étreinte de boa.

— Mais ne reste pas à l'entrée, poursuit-elle en l'entraînant dans le sillage musqué de son ample boubou qui flamboie dans le couloir sombre.

La simplicité et le dépouillement de la pièce frappent la jeune femme. La grâce et la noblesse imprègnent chacun des gestes de la Malienne. Déplacer un meuble, sortir une table basse, avancer deux chaises et un pouf. Proposer une chaise à Emily et l'autre à son mari et s'asseoir à son tour sur le pouf en cuir, les genoux écartés, le boubou légèrement relevé sur ses chevilles d'ébène. Déposer sur la table un napperon, des verres de poupée et des assiettes à dessert qui n'en sont pas. Aussi grandes et larges que les verres sont petits. Les couleurs joyeuses de l'émail fleuri, le silence paisible et le calme des mouvements amples effectués par Fatou mettent tout de suite Emily à l'aise. Elle se sent étrangement sereine en présence de cette forte femme qui découpe à présent de belles parts de gâteau, lui réservant la plus grosse. Attrape la cafetière italienne et verse le café en y ajoutant sans chicaner un nombre invraisemblable de sucres et trois cuillères bombées de lait en poudre. Le tourne délicatement et attend avec gravité que le breuvage se décanter puis tend le verre à Emily, entre le pouce et l'index.

— C'est du déca pour toi ! *Bismillah*.

Emily l'accepte sans broncher.

— *Bismillah*.

Avec Fatou, on sait d'emblée qui commande et Allah n'y est vraisemblablement pour rien.

Et on se tait. Un ange passe. Peut-être deux... Georges se gratte la gorge mais c'est finalement Emily qui rompt le silence.

Questionner, c'est retarder le moment de parler de soi. Elle a toujours préféré écouter.

Alors Emily demande et Fatou raconte. Avec ses mots simples et puissants.

— C'est une longue histoire... À dix-sept ans, j'ai quitté le Mali avec mon frère pour venir en Angleterre. On est restés coincés plus d'un an à Tamanrasset,

en Algérie. Le passeur s'était envolé avec l'argent. L'histoire classique ! On a eu de la chance de tomber sur Franck, un adorable Français, propriétaire d'un petit hôtel. Il a eu pitié de nous. Il nous a logés, donné du travail, et de l'espoir surtout ! Grâce à lui, on a fait des économies et on est repartis. À Tanger, ça n'a pas été simple mais on a réussi à traverser Gibraltar et l'Espagne en se cachant comme on pouvait. Je me souviens de la peur et de la faim au début. Et puis, en quelques jours, toutes ces sensations ont disparu. J'étais comme anesthésiée.

Fatou fait une pause. Son regard s'est assombri. Elle avale sa salive et reprend :

— Quand je suis arrivée à Paris, je ressemblais à une petite calebasse vide et desséchée. Mon frère était parti pour l'Angleterre rejoindre la famille et moi je suis restée ici. Je couchais chez une connaissance d'une connaissance d'une connaissance... Autant dire, de parfaits inconnus ! L'appartement était minuscule et accueillait déjà toute la smala, de la grand-mère aux nouveau-nés. En bons musulmans, ils me gardaient pour honorer leur devoir d'hospitalité, mais je sentais bien que je gêrais. Je ne prenais pourtant pas beaucoup de place à l'époque, mais l'appartement était si petit. Je rasais les murs et me couchais tard le soir après avoir fait la vaisselle, sur un petit matelas de mousse installé dans la penderie de la chambre des enfants. Le matin, je me levais à cinq heures pour prendre le RER et je rentrais le soir, à la nuit. Une agence m'avait embauchée pour faire des ménages au centre de Paris. Je me souviens encore des moqueries des autres femmes. Avec des bras aussi minces, la petite ne tiendra pas longtemps... Mais j'ai tenu bon. Je n'avais pas le choix. La faim décuple la force et le courage ! Je pensais à ma famille restée au pays, et chaque mois, j'étais fière de leur envoyer la plus grosse partie de mon salaire.

La vie était dure mais petit à petit, j'ai commencé à apprécier le ciel, la Seine et les grands arbres de Paris. Je me souviendrai toujours de la première neige, continua-t-elle d'un air rêveur. Il faisait un froid glacial et je grelottais pour attraper mon bus. C'était le soir. La ville était éclairée mais le ciel bas réverbérait une lumière étrange. Plus diffuse et douce que d'habitude... Tout à coup, des flocons se sont mis à tomber. Aussi légers et soyeux que du duvet de canard. Je me suis arrêtée et j'ai levé la tête pour les sentir se poser sur mon nez. Je ne parvenais pas à détacher mon regard de leur valse dans l'éclat doré du lampadaire. J'ai tiré la langue pour le plaisir de les laisser fondre dans ma bouche. Ils étaient si doux, c'était délicieux... ! Un grand éclat de rire m'a traversée. Je n'avais pas ri aussi joyeusement depuis mon départ du Mali. Je crois que j'étais aussi heureuse de découvrir la neige que d'avoir retrouvé mon rire.

Alors, au lieu de m'engouffrer dans la bouche du métro, j'ai marché, marché, marché dans les rues, les mains grandes ouvertes pour cueillir toute la blancheur

que je pouvais. Les flocons continuaient de tomber, de plus en plus denses et épais. Et à mesure que la neige enveloppait les trottoirs et les toits, le rythme de la ville ralentissait. La trame serrée des flocons absorbait tous les bruits. Jamais Paris ne m'avait paru si calme. Les voitures roulaient silencieusement, comme au ralenti. Relevant frileusement le col de leur manteau, les passants marchaient avec précaution et semblaient goûter le moelleux du tapis qui amortissait chacun de leurs pas. Les yeux levés au ciel, la plupart d'entre eux souriaient. De vrais sourires qui éclairaient les visages et les regards ! C'est le miracle de la neige de lisser les fronts les plus soucieux. De transformer un homme d'affaires, un vieillard ou une femme mélancolique en enfant émerveillé ! Que tous ces gens étaient beaux sans le savoir !

Ce jour-là, mon regard a changé. Comme si le sortilège de la neige avait retiré la voile de nostalgie et de tristesse qui m'empêchait de voir vraiment...

Fatou ferme un instant les yeux et respire amplement, avant de poursuivre :

— Plus tard, en rejoignant le RER, j'ai aperçu un pauvre homme replié sur lui-même, sous le porche d'un bel immeuble. Il tentait de se réchauffer sous un carton avec son litron de rouge. C'était l'autre visage de la neige. Impassible et mortel. Alors je l'ai secoué et je l'ai forcé à me suivre jusqu'à la péniche des Restos du cœur, amarrée sur le quai de la Tournelle. Il titubait et risquait de s'effondrer à chaque pas. Il était lourd, je le soutenais comme je pouvais.

En arrivant, il s'est mis à gémir. Il avait oublié le sac en plastique dans lequel il avait déposé toute sa vie. Le peu qui lui restait. La montre de son père et une photo de sa famille. Je l'ai laissé entre les mains des bénévoles et je suis repartie en courant sous la neige. J'ai retrouvé le porche. En furetant dans le carton abandonné, j'ai déniché le sac, et en me redressant, je suis tombée nez à nez avec une petite feuille collée sur la porte... J'aurais juré qu'elle n'y était pas lorsque j'avais aidé le pauvre homme à se relever. Alors, sans réfléchir, je l'ai fourrée dans ma poche.

J'ai rapporté son sac au pauvre homme et demandé à une vieille dame qui avait fini de servir la soupe à ces malheureux de me lire ce qui était écrit sur le papier : *Conciergerie d'immeuble cherche aide ménagère de confiance...*

Après une courte nuit, je me suis présentée ici pour aider Monsieur à faire briller l'escalier !

Fatou a exagéré la première syllabe de Monsieur en couvant le brave homme de ses yeux de lave.

— Il m'a acceptée au premier regard.

Elle fait une pause et sourit.

— Le marbre des marches, la rampe dorée, ça fait près de quarante ans que je

les astique. Et presque autant que j'essaie de remplumer mon bien-aimé, dit-elle en pointant du doigt le ventre rondet de celui-ci.

— Et la rose, tu l'oublies ? s'enquiert timidement Georges.

— Ne t'impatiente pas, mon petit, j'allais y venir...

— Un jour, poursuit-elle, en prenant un air mystérieux, un jour... alors que je venais de finir de passer la serpillière dans le grand escalier et que je faisais briller les carreaux de la porte vitrée, j'ai vu apparaître sous mon nez une chose, ou plutôt... une rose... Une rose sombre, là, juste derrière la vitre, dit-elle, en louchant comiquement sur son index tendu, levé à hauteur de son visage.

— Une rose sombre, de la couleur de tes lèvres, continue Georges d'un air gourmand.

— J'ai ouvert grand mes yeux pour te faire peur, pour t'impressionner... Mais au fond, qu'est-ce que j'étais heureuse !

— Pour me faire peur, ça a marché ! Tu avais drôlement l'air en colère !

— Et dessous, poursuit Fatou, il y avait des mots joliment écrits en très très gros.

— J'avais peur que tu n'arrives pas à les déchiffrer de derrière la vitre.

— Et tu avais raison, mais la vitre, ce n'était pas le problème ! dit Fatou en éclatant de rire. La rose oui, ça, bien sûr j'avais saisi, mais tu aurais pu écrire encore plus gros, je n'aurais pas compris. Je n'ai pas été à l'école, moi !

— Alors tu as ouvert la porte, continue Georges. Tu as pris ton air savant et tu m'as dit : "Cher monsieur, j'ai égaré mes lunettes... Auriez-vous l'obligeance de me lire votre message ?" Oh c'était un beau mensonge, les lunettes ! Mais enfin... J'ai bafouillé, et en rougissant, je me suis lancé. Je t'ai lu mon poème, continue le concierge.

Il avait dit *poème* avec un soupçon de déférence. Ils se regardent quelques instants en silence puis récitent d'une voix :

Lorsque les cimes de notre ciel se rejoindront

Ma maison aura un toit

Si tu viens à moi, je pèlerai pour toi le soleil...

— Et pour m'amadouer, ajoute Fatou en riant, tu m'as demandé, en me vouvoyant cette fois comme une dame : "Me feriez-vous la joie de dîner avec moi ce soir ? Je vous ferai goûter le bœuf carottes, ma grande spécialité."

— Mon ragoût de célibataire était trop cuit mais Fatou a eu l'élégance de lui faire honneur. Elle ne m'a pas tout de suite fait remarquer que j'étais mauvais cuisinier.

— Mais plus tard, après le mariage, lorsque je me suis installée ici, réplique-t-elle, il était hors de question que tu touches à une casserole !

— C'est vrai, tu m'as juste autorisé à faire la vaisselle..., s'amuse-t-il, alors j'ai compris.

— Voilà toute l'histoire, conclut Fatou. On ne s'est plus quittés.

— Trente-huit ans déjà..., sourit Georges en posant sa main sur le bras de sa femme.

Emily sent qu'ils aiment raconter leur histoire, et qu'au fil du temps ils n'ont pas hésité à l'embellir un peu. Elle est émouvante, cette complicité, après tant d'années de mariage.

— Quelle belle rencontre, dit la jeune femme, et il est bien beau, ce poème. Difficile de ne pas succomber à une telle déclaration !

— Le début, c'est de lui, dit Georges en se grattant la tempe. Aïe, le nom m'échappe !

Furetant sur une étagère près du téléphone, il extrait de sous l'annuaire un petit volume usé.

— Je l'ai acheté chez un bouquiniste des quais, un brave homme qui parlait peu mais qui semblait en savoir plus long sur la vie qu'un philosophe. Il m'a dit que peu de femmes résistaient à la poésie ! Tenez, je vous le prête, Paul Éluard. C'est ça, dit-il en ajustant ses lunettes. Un drôle de nom mais de jolies choses. *La terre est bleue comme une orange...*, poursuit-il d'un air songeur.

— C'est ça qui lui a... *inspiré* la fin, reprend Fatou.

Elle a prononcé *inspiré* avec le respect que l'on doit aux choses inquiétantes et magiques. Aux choses d'un ordre supérieur...

— *Si tu viens à moi, je pèlerai pour toi le soleil...*, répète-t-elle, en savourant les mots qu'elle a fait naître.

— C'est vrai que c'est magnifique ! dit Emily, sincèrement admirative. Le dernier vers égale ceux, très beaux, d'Éluard.

Fatou se rengorge comme si la jeune femme lui avait adressé le compliment.

— Georges a toujours aimé les jolis mots. Un vrai griot, n'est-ce pas ? dit-elle en se tournant vers son mari, soudain gêné par l'attention excessive qu'on lui porte.

— C'est avec ce livre-là qu'il m'a appris à lire et à écrire à l'époque. Et à mon tour, j'ai appris au petit...

Emily a senti sa voix puissante s'éteindre comme une bougie. Et l'ample corps, se tasser légèrement.

Georges entoure de ses bras l'épaule de Fatou.

— Il y a vingt-cinq ans, nous avons perdu notre petit Yayé, explique-t-il. Y a des choses comme ça. On ne s'en remet pas, ça cicatrise en surface, mais au fond, ça reste à vif...

Les yeux d'Emily s'embuent. Fatou a perçu son émotion et s'est redressée.

— Allons mon Georges, à chacun sa part, n'est-ce pas ? Nous, on est vieux maintenant, et notre devoir, c'est de semer les graines de joie récoltées en chemin. Car elle est partout, la joie, mes amis, il suffit d'ouvrir les yeux et de croire au merveilleux !

Et sur ces paroles, elle se lève et entame une petite ronde en faisant claquer ses mains au-dessus de sa tête.

Emily et Georges, pourtant habitué, sont fascinés par cette danse improvisée. Fatou tourne, tourne sur elle-même comme un derviche, les yeux fermés. Elle a la danse dans le sang. Nulle maladresse, nul complexe n'entrave son ample corps en mouvement, pris dans la corolle de feu du boubou qui envahit la petite pièce.

Elle fredonne une comptine de sa voix profonde et gutturale, un sourire ensoleillant ses lèvres.

— Quand je suis triste, murmure-t-elle en achevant sa ronde, je danse. Je danse en chantant la berceuse qu'il aimait. Lorsqu'il nous a quittés, ce n'était plus tout à fait un bébé mais je sais que quelque part, il m'entend et se réjouit...

Allez, ma fille, remonte donc chez toi, tu dois être fatiguée. Viens dîner vendredi soir si tu en as l'envie. Je te ferai un poulet yassa et un gâteau chocococo. Il faut le nourrir, ce petit, lui inculquer le sens des bonnes choses..., ajoutez-elle en posant une main maternelle sur le ventre d'Emily.

— C'est très gentil mais je ne voudrais pas vous déranger... Vous prendre du temps.

— Prendre du temps ! Mais tu es drôle, toi ! C'est parce qu'il n'y a pas une minute à perdre qu'il faut prendre son temps ! Chez nous, il y a un proverbe touareg qui dit : *Un homme pressé est un homme mort...* Viens quand tu veux, ma toute belle, tu ne nous dérangeras jamais, conclut-elle, en encadrant de ses longues mains alourdies de pierres colorées les joues de la jeune femme, sur lesquelles elle dépose deux baisers sonores et parfumés.

— Mon petit Georges, va lui ouvrir l'ascenseur, s'il te plaît, ordonne-t-elle à son mari qui s'empresse d'attraper la clef pendue à côté de la porte d'entrée.

— Je vous en prie, ma belle demoiselle, lui dit-il en jouant les majordomes devant la porte de l'ascenseur. Bonne soirée et à quand ça vous chante ! Hé, au fait ! Vous oubliez notre cher poète, reprend-il, en lui tendant à travers la grille métallique le petit livre d'Éluard à la douce couverture usée.

Remontée chez elle, Emily vogue sur un petit nuage. Ainsi, elle n'est plus seule dans Paris. Elle a des amis !

Mais ce n'est qu'au bout de quelques semaines, en entrant dans la loge, par une glaciale matinée de janvier, qu'elle réalise l'étendue de leur bonté.

Fatou est en train d'écossier une pile invraisemblable de petits pois, et Emily s'assied pour l'aider. En papotant, elle apprend que son amie passe une partie de ses journées à faire mijoter de grandes marmites de soupe et de riz. Le soir venu, elle arpente les rues alentour avec Georges, son panier et ses chaudrons sous le bras pour nourrir les malheureux croisés en chemin.

Lorsque Fatou aperçoit une lueur d'admiration dans le regard d'Emily, elle s'empresse d'ajouter :

— Tu sais, je ne fais rien d'extraordinaire. Juste ce que me dicte mon cœur.

— Peut-être mais tes actes ont un effet immédiat et concret. Tu soulages des gens autour de toi !

— Bien sûr, mais je reçois tant, si tu savais... Je crois que chacun d'entre nous soulage les autres à sa mesure, reprend-elle après un léger temps de silence. Toi par exemple, avec tes visites et ton sourire, tu nous fais un bien que tu n'imagines pas ! Enfin, je ne dis pas cela pour que tu viennes plus souvent, ajoute-t-elle, car tu es jeune, tu as ta vie à mener... *Chacun sa route, chacun son chemin*, comme dit la chanson. La tienne pour le moment, c'est de prendre soin du petit et de te fortifier !

Ce matin-là, en regardant Fatou s'affairer, et Georges interrompre le balayage de la cour pour l'aider à peler, découper et passer sous l'eau une bassine entière de carottes, d'oignons, de gingembre et de pommes de terre pour les faire revenir dans un grand faitout, Emily songe à ces mots de Camus :

Il y a des êtres qui justifient le monde, qui aident à vivre par leur seule présence...

*

Un matin, n'ayant pas de nouvelles d'Emily, Fatou est entrée dans le studio et l'a trouvée pâle et épuisée, couchée en chien de fusil sur son lit.

— Ma petite, il fallait m'avertir !

Elle a épongé le front et le dos de la jeune femme avec une serviette d'eau tiède, ses longues mains allant et venant sur ses épaules et ses lombaires avec une grande douceur, pour en dénouer les points douloureux. Emily a ressenti une agréable chaleur l'envahir.

Pour achever de la soulager, Fatou est remontée avec une décoction de feuilles inconnues et une tisane au gingembre additionnée de citron.

Peu à peu, les contractions se sont calmées et, quelques jours plus tard, Emily

a pu se lever.

Les rendez-vous chez le gynécologue n'étaient pas enthousiasmants. La première fois, elle avait été saisie par la froideur du spécialiste qui n'avait laissé paraître aucune compassion. À peine avait-il soulevé une paupière, l'air de dire : « Garder un enfant lorsqu'on est jeune et veuve, quelle folie... » Et lorsque son mal de dos s'était intensifié, il lui avait conseillé de garder le lit.

Elle en devenait folle. Heureusement, Fatou avait pris les choses en main, lui prodiguant ses propres conseils.

— Tu n'es pas malade, ma fille. C'est la nature qui agit. C'est ton bébé qui grandit. Et bientôt, il sera prêt à sortir de sa chrysalide. Allez, maintenant, sors faire un tour. Le soleil va te redonner des forces. C'est le meilleur des médecins !

Tout en suivant à la lettre les ordonnances de son amie, elle avait fait appel à un autre gynécologue. Une femme souriante et apaisante qui l'avait mise en confiance. Depuis, Fatou l'accompagnait à chaque échographie, et ensemble, elles s'émerveillaient devant l'écran.

Lorsque le médecin avait demandé à Emily si elle souhaitait connaître le sexe de l'enfant, Fatou n'avait pas pu s'empêcher de murmurer :

— Oh que oui !

— Ça tombe bien, moi aussi ! avait répondu Emily, en prenant la main de la vieille femme, confuse de son impatience soudaine.

— C'est une petite fille...

Elle en était restée muette. Ces dernières semaines, un prénom la traversait. Doux, lumineux et candide...

Lucie...

La présence de son amie à ses côtés lui avait été d'un réconfort inestimable. Dans son village, Fatou avait aidé sa mère et sa grand-mère, une herboriste réputée, à accoucher nombre de femmes. Elle avait conservé son savoir ancestral et sa confiance en la nature.

— Ce n'est pas sorcier, disait-elle. Le seul véritable intérêt de la médecine moderne, c'est de pouvoir agir au cas où ça tourne mal. Mais c'est plus rare que ce que l'on croit.

Et une nuit, *elle* était arrivée. Georges, chargé d'appeler un taxi pour la maternité, n'en avait pas eu le temps.

La petite Lucie avait ouvert ses grands yeux innocents au pigeonnier, face aux mines ravies et épuisées de sa mère et de Fatou.

Your Home

Quel est celui d'entre nous, qui, dans de longues heures de loisir, n'a pas pris un délicieux plaisir à se construire un appartement modèle, un domicile idéal, un rêveur ?

CHARLES BAUDELAIRE

Comme tous les mercredis matin, Emily était assise dans le salon de thé où elle avait ses habitudes. Georges et Fatou gardaient sa petite Lucie et elle avait quelques précieuses heures devant elle pour travailler.

À trois ans, Lucie était une enfant vive qui demandait une attention de tous les instants. Emily était heureuse de pouvoir la confier à ses amis qui la considéraient comme leur propre petite fille. Elle avait besoin de ces intermèdes de solitude et de rêverie. Flâner à son gré dans les pages d'un livre, se bâtir un toit entre ses couvertures cartonnées... Le bonheur !

Après son accouchement, elle avait repris contact avec son enseignante préférée, Elsa Franville, une belle brune célibataire dont l'élégance des tenues et la gaieté du verbe tranchaient avec l'austérité de l'amphithéâtre. Elle s'était montrée ravie d'avoir des nouvelles de cette ancienne étudiante, dont elle avait conservé le souvenir de l'enthousiasme et du regard singulier.

— Je suis heureuse que vous repreniez vos études, s'était-elle réjouie de sa voix chaude et langoureuse. Je vous avoue que j'étais inquiète et un peu déçue lorsque vous nous avez quittés. Passez me voir à mon bureau cette semaine, nous prendrons un café et nous ferons le point sur votre sujet de mémoire.

Avec sa vaporeuse cascade de boucles vernies, ses lèvres charnues et sensuelles qu'elle soulignait d'un rouge carmin, elle avait l'allure féline et la fougue féministe d'une Joumana Haddad. Sa légèreté, une apparente insouciance assorties d'une érudition profonde avaient toujours fasciné son élève.

Emily réalisa qu'elle avait longtemps oscillé entre des désirs contraires. Elle était sensible à l'esprit rebelle de ces intellectuelles et de ces artistes, libres et indépendantes, comme Colette, George Sand, Simone de Beauvoir ou encore Chantal Thomas. Des femmes fortes et audacieuses qui vivaient leur féminité sans s'embarrasser d'une famille traditionnelle.

Comment conjuguer des aspirations d'autonomie, de création, et de vie amoureuse ? Une femme se devait-elle de sacrifier les premières à l'autre, là où les hommes semblaient mieux lotis pour se permettre de tout vivre à la fois ?

C'étaient des questions qu'elle s'était posées, plus jeune, et auxquelles elle avait été tentée de répondre à la manière de sa séduisante professeure. Mais son amour pour Tom avait balayé d'un seul coup ses interrogations. En quittant pour lui sa vie d'étudiante, elle n'avait fait que suivre son instinct d'amoureuse, acquiescer à une évidence. Elle était de ces femmes capables de s'oublier lorsqu'elles aiment, de se fondre sans regret dans l'existence de l'autre. Elle avait cru ne jamais pouvoir vivre sans Tom, et pourtant elle y était parvenue. Elle n'avait jamais songé à être mère et elle l'était. L'existence est tissée de tant d'imprévus, se dit-elle en savourant son thé vert, assise dans ce petit café, un lieu chaleureux et alternatif où elle aimait venir travailler.

Emily avait toujours été sensible aux atmosphères. Ici, tout lui plaisait. Les chaises en rotin, l'ocre des murs qui ensoleillait l'hiver parisien et le velours fané du vieux fauteuil dans lequel elle se coulait pour lire et écrire. Sur le comptoir, des cloches de verre anciennes étaient garnies d'alléchantes pâtisseries et toutes sortes de douceurs vegan.

Les italiques illustrant la façade vert tilleul l'avaient attirée au premier regard. *Ici le temps va à pied*. Un hommage à l'écrivain Joseph Delteil. Comme une douce respiration au cœur du tumulte de la ville.

De jeunes mamans pleines d'entrain se retrouvaient ici pour tricoter, échanger des pelotes de laine et des patrons de couture. Emily avait bien essayé, une fois, de se joindre à elles mais elle n'était guère douée. Et puis, elle préférait se laisser bercer par le gazouillis de leurs conversations où il n'était question que de layettes, chaussons et bonnets, plutôt que d'y prendre part.

Elle s'étonnait de la facilité avec laquelle elle s'était habituée à travailler dans le bruit. Autrefois, cela l'aurait empêchée de se concentrer. Aujourd'hui, le bourdonnement de la vie, le va-et-vient des clients et de la serveuse, les bribes de conversations saisies au vol stimulaient sa réflexion. Les babillages perpétuels de Lucie, qui passait son temps à inventer des histoires à haute voix, avaient sans doute contribué à modeler sa plasticité neuronale !

Ce matin-là, elle était plongée dans *La poétique de l'espace*, de Gaston Bachelard. Un petit ouvrage qu'elle affectionnait tout particulièrement. Elle avait dû le lire une bonne dizaine de fois, mais à chaque nouvelle lecture, une phrase ou une image la touchait. C'était sur ce fin volume que reposait l'édifice de ses modestes recherches.

À la manière du philosophe, elle tentait d'interroger la symbolique et la valeur d'intimité que recèlent nos espaces intérieurs. À la croisée de plusieurs disciplines — sociologie, littérature, histoire et philosophie —, elle s'était donné pour tâche de pénétrer à son tour *le germe du bonheur central, sûr, immédiat*, selon la belle formule de Bachelard. *Dans toute demeure, dans le château même, trouver la coquille initiale*, avait-il écrit. Tel était son projet.

Elle aimait ce quartier, autour de la place Maubert, où le vieux savant à barbe blanche avait vécu. Il n'avait pas tellement aimé Paris, pourtant, ni cet appartement dans lequel il se sentait enfermé, cloisonné de tous côtés, à l'opposé des rêveries cosmiques que lui offrait sa maison bourguignonne. Une vraie maison, celle-ci, avec une cave et un grenier ! Mais c'est ici qu'il avait pris plaisir à enseigner, qu'il avait rédigé la plupart de ses essais et reçu ses amis.

Les titres de ses livres étaient des invitations à s'échapper du monde moderne pour méditer sur les éléments : *L'air et les songes*, *La terre et les rêveries du repos*, *L'eau et les rêves*...

Emily courait les bouquinistes pour retrouver les ouvrages qu'il citait, et dont la plupart étaient tombés dans l'oubli. Grâce à Bachelard, elle avait ainsi découvert les romans d'Henri Bosco, considéré, à tort, pensait-elle, comme un écrivain du terroir, un « sous-Giono ».

Lorsqu'elle était plongée dans ces pages, le salon de thé perdait sa réalité et Emily s'envolait très loin de la froidure parisienne, par des contrées fleurant le thym et le romarin...

C'est pourquoi elle n'entendit pas tout de suite qu'on s'adressait à elle.

— Emily ? C'est bien vous ?

— Heu... Oui ? répondit-elle, surprise, en levant les yeux de son livre.

— Je vous ai reconnue à votre sublime chevelure, reprit la jeune femme en souriant.

— Pardonnez-moi mais... vous êtes ? Il me semble vous reconnaître mais je ne me souviens plus où nous nous sommes rencontrées.

— Oh, c'est normal, je n'étais que l'assistante du photographe... Je m'appelle Juliette.

Il lui fallut plusieurs secondes pour rassembler ses souvenirs et faire surgir de

sa mémoire le visage qui lui souriait.

Et tout à coup, la scène de *Paris Match* au mazot lui revint comme une gifle.

La jeune femme s'aperçut de son trouble et s'excusa.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Emily, à présent, tout me revient...

Voulez-vous prendre votre thé avec moi ? poursuivit-elle, pour la mettre à l'aise.

Elle se sentait un peu gênée de ne pas l'avoir reconnue.

— Avec plaisir, merci ! Vous venez souvent ici ?

Emily acquiesça.

— Ah c'est amusant, moi aussi, j'adore cet endroit !

Juliette avait quelques années de plus qu'elle. Emily fut immédiatement sensible à son écoute attentionnée, à sa manière délicate de laisser des silences pointiller la conversation, comme de petites bulles de présence.

— Et maintenant, où travaillez-vous ? demande Emily.

— Je prends des photos pour un magazine de déco. Et vous ?

— J'ai repris mes études en arrivant à Paris, il y a trois ans, mais à présent je vais devoir chercher un petit boulot car j'élève seule ma fille.

— Vous aimez écrire ? questionne subitement Juliette, en pointant du doigt ses carnets.

— Je crains bien de ne savoir faire que cela ! sourit Emily.

— Je vous pose cette question car je m'occupe d'un blog de déco pour un grand magazine et mon binôme nous a récemment quittés pour rejoindre la concurrence. Nous pourrions peut-être nous associer. Ou du moins, faire un essai. Qu'en dites-vous ? Les piges, ce n'est pas ce qui paie le plus mais ça pourrait vous dépanner.

— Oh, c'est très aimable ! Pourquoi pas ? L'ennui, c'est que je n'y connais pas grand-chose...

— Il suffit de faire rêver, sourit Juliette. Je me souviens du bon goût avec lequel était arrangé votre petit chalet des Houches, et je suis persuadée que vous en avez les capacités.

— Alors on commence quand vous voulez ! J'essaierai de glisser du Bachelard dans mes articles, ajoute Emily en riant. Et pour fêter notre future association, je vous offre un de ces fondants au chocolat qui semblent sortir du four, dit-elle en jetant un regard vers les cloches de verre du comptoir qu'une serveuse a soulevées, répandant un délicieux arôme dans le petit café.

— Avec plaisir ! lui répond la jeune femme, en salivant.

Juliette est gourmande, elle aussi. Il y a des coups de foudre amicaux qui ne

s'expliquent pas.

*

Et c'est ainsi qu'elle avait rejoint l'équipe du magazine *Your Home*. Un prolongement concret de ses études. Après avoir commencé à analyser la symbolique des lieux de vie et les diverses manières d'habiter le monde, voilà qu'elle passait du côté des vendeurs de rêve qui poussent à désirer toujours plus pour consommer davantage... Des scrupules rapidement balayés par la nécessité de gagner de l'argent. Comme elle aimait écrire, son nouveau job l'amusa. La vacuité du contenu qu'on exigeait d'elle l'inquiétait un peu, mais elle adorait pasticher et excella rapidement à rédiger des articles rose bonbon.

Enchantée par les prédispositions de sa nouvelle rédactrice, et souhaitant rajeunir son équipe, Marie-Chantal de Montmajour, dite MCM, la rédac chef, n'avait pas tardé à la trouver indispensable. Elle couvrait ainsi de plus en plus de sujets, toujours en compagnie de Juliette.

La patronne, comme on l'appelait au journal, était un minuscule tyran arborant des serre-tête surannés et des chemisiers vintage.

Comment une directrice artistique en vogue pouvait-elle adopter un tel look ? s'amusait son amie. C'était un mystère pour tout le monde !

Emily sentait que ce style était sciemment travaillé. Madame se prenait pour Coco Chanel, dont elle collectionnait d'ailleurs les tailleurs. Fine et cultivée, elle aimait paraphraser le fameux art poétique de Colette : *Avec les mots de tout le monde, écrire comme personne*.

Dans sa bouche, cela devenait : « Avec les meubles de tout le monde, décorer comme personne ! »

C'était d'une démagogie sans nom, se disait Emily en songeant aux pièces magnifiques que Juliette photographiait dans des appartements parisiens à plusieurs millions d'euros. Mais le slogan avait du succès sur les réseaux sociaux. Cette adepte de la publicité mettait sa culture au service du frivole et de la légèreté. Seul ce qui était susceptible de se transformer en bon mot l'intéressait.

Pour tenter de donner du sens à leur métier, et rester proches de leurs convictions communes, Emily et Juliette prenaient soin de dénicher des maisons bioclimatiques ou de vieilles fermes laissées dans leur jus. Des appartements vintage et de jeunes créateurs férus d'*upcycling*.

MCM applaudissait : « Bravo les filles, c'est tendance ! »

Emily avait tenté de lui expliquer que les aspirations à une vie plus simple, à la sobriété et au recyclage n'étaient pas qu'une tendance mais qu'elles relevaient d'un choix, d'une posture face à l'existence... Mais la patronne lui avait jeté un œil

distrain. Une moue d'ennui se dessinait sur ses lèvres dès que les discussions risquaient de devenir un tantinet sérieuses. Pour marquer la fin de la conversation, elle redressait son serre-tête. Signe que l'entretien était achevé.

En vraie Parisienne, Madame aimait provoquer, s'enorgueillissant par exemple de ne supporter la campagne qu'en TGV « parce qu'elle passe plus vite ».

Son carriérisme et son cynisme impitoyables faisaient souvent frémir Emily en réunion. Si elle n'avait pas eu sa fille à nourrir, elle n'aurait peut-être pas longtemps supporté ce mépris non dissimulé à l'égard des provinciales, ou de celles qui n'avaient pas le privilège de vivre à Paris dans cent mètres carrés...

Mais elle avait fini par s'habituer à ce snobisme car elle appréciait la franchise de la patronne. Elle était droite et tenait ses promesses. Dans ce monde de faux-semblants, versatile et exagérément gai, c'était une qualité rare.

Emily était tellement submergée, entre Lucie et sa nouvelle activité, qu'elle avait peu à peu délaissé ses recherches. Elle réalisa à quel point elle avait vécu de façon sauvage et quasi monastique. Elle avait consacré tout son temps, toute son énergie à sa fille et à ses amis, sans jamais songer à refaire sa vie.

Après des années de solitude, il lui était agréable de renouer avec une existence active, d'avoir une amie de son âge, un peu d'argent pour dîner au restaurant, en laissant Lucie dans les bras de Fatou. Élever seule un enfant, elle n'avait pas soupçonné la somme d'angoisses et de responsabilités que cela représentait...

Marcellin

Il n'aimait rien tant (...) que d'être seul et inactif, immergé en lui-même, occupé à jouir de ce qui montait des profondeurs de sa source.

CHARLES JULIET

Sept ans plus tard

— Vite, maman, cria Lucie, suis-moi !

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ma chérie ?

— Fais-moi confiance, c'est important, dit Lucie, au bord des larmes. Marcellin va vraiment très mal. Je dois l'aider !

— Marcellin ?

— Mon ami, répondit-elle à la hâte. Mais je t'en prie, ne perdons pas de temps ! J'ai les clefs !

Sans réfléchir, Emily emboîta le pas à sa fille qui descendait déjà les escaliers à toute allure.

Elle avait du mal à la suivre, désormais. À seulement dix ans, elle était d'une assurance et d'une agilité surprenantes.

Elles poussèrent la porte cochère, coururent dans la ruelle que le patron du bistrot grec était en train d'asperger à grandes eaux, sans prêter attention au regard étonné qu'il leur jeta. Tournèrent rue Saint-Jacques où Lucie s'arrêta net, une centaine de mètres plus loin, devant une petite porte noire, serrée entre deux cafés. Sans hésiter, elle tapa le code puis gravit au galop un étroit escalier tournant aux marches usées. Emily fit halte au dernier palier pour reprendre son souffle, tandis que Lucie tournait déjà la clef dans la serrure.

— Vite maman, viens m'aider, cria-t-elle.

La jeune femme pénétra dans l'appartement.

Un homme âgé gisait sur le parquet, un chat siamois couché contre son flanc. Atterrée, elle s'accroupit près de lui pour prendre son pouls et poussa un soupir de soulagement. « Il est faible mais il respire », dit-elle à sa fille qui semblait désespérée. Lucie caressait la main du vieil homme en sanglotant. Le chat ronronnait.

— Il a dû essayer de se lever et il est tombé, dit Lucie en essuyant ses larmes. Je lui avais dit d'attendre ! Je lui avais dit que je reviendrais bientôt l'aider.

— Je crois qu'il a soif, dit Emily qui le soutenait.

Sans attendre, sa fille bondit pour revenir avec un verre d'eau fraîche. Au contact de l'eau, les lèvres du vieil homme remuèrent et il ouvrit les yeux. Emily fut saisie par la profondeur de ce regard. De grands yeux bleus d'enfant qui les dévisagèrent à tour de rôle. Un sourire de soulagement illumina le visage de Lucie.

— C'est toi ma petite, murmura-t-il. J'ai bien cru que je ne te reverrais jamais... Merci madame, vous devez être Emily, dit-il en levant ses yeux emplis de gratitude vers la jeune femme. Rien de cassé je crois, juste ces satanées douleurs qui m'ont empêché de me relever, ajouta-t-il, soudain confus de l'embarras qu'il causait.

Devinant ses pensées, Emily s'empressa de le rassurer.

Elle souleva son buste avec douceur et l'aida à se redresser. Il ne pèse pas plus lourd qu'une plume, songea-t-elle en le conduisant à son lit, installé en face de la fenêtre.

— Reposez-vous, je vais vous préparer une tisane. Et je vous en prie, ne soyez pas embarrassé. Je suis heureuse de pouvoir vous aider et surtout, de faire votre connaissance. Lucie était si soucieuse !

— Ma chère petite, dit-il à l'adresse de la fillette, aurais-tu la gentillesse de m'apporter mes lunettes qui sont restées sur la table ?

Une diversion qui lui permit d'essuyer, du revers de la manche de son pyjama de flanelle, la larme qui coulait le long de sa joue ridée.

Quelques instants plus tard, une douce odeur de tilleul embaumait la pièce. Marcellin savourait sa tisane, confortablement calé sur de gros oreillers de plumes dont le gonflant faisait presque disparaître son visage ridé comme une vieille pomme.

— J'ai l'impression d'être le Roi-Soleil..., s'amusa-t-il, un sourire fatigué au coin des lèvres.

— Comme je n'avais plus de signe depuis deux jours, je me suis inquiétée, dit Lucie.

Emily jeta un regard interrogateur à sa fille qui s'empessa de poursuivre.

— Des signes, oui ! On communiquait par morse, lorsque je montais sur le toit, avant de me coucher. On se souhaitait bonne nuit avec une lampe.

— Il va tout de même falloir m'expliquer comment vous avez fait connaissance, dit Emily qui n'était pas au bout de ses surprises.

Marcellin fit un clin d'œil à Lucie.

La fillette se faufila derrière le canapé et en ressortit avec un cadre, recouvert de papier cadeau, qu'elle tendit à sa mère.

— C'était pour ton anniversaire, mais Marcellin et moi on est pareils. Incapables de garder une surprise. Et puis ça répondra à ta question.

Intriguée, Emily ouvre le paquet et de grands yeux... La photo est magique, presque irréelle. Derrière la vitre apparaissent le sourire de Lucie et le regard impénétrable du chat siamois. Plus loin, la cime des arbres dénudés et la façade hiératique de Notre-Dame.

— Eh oui, murmure Marcellin. À l'instant où j'appuyais sur le bouton de mon appareil photo, votre petite Lucie est apparue dans le cadre. C'était par une froide journée de décembre et je dois vous avouer que depuis, ses visites ensoleillent ma vie.

— Et tu ne m'as rien dit ? murmure Emily, en se tournant vers sa fille.

— Je n'ai pas osé. J'avais peur que tu sois fâchée parce que j'ai un peu dépassé les limites qu'on s'était données sur les toits, et aussi parce que Fatou m'a dit qu'il fallait se méfier des vieux messieurs ! Et puis, je voulais te faire une surprise et inviter Marcellin à la maison pour mon anniversaire.

— Et par où es-tu passée ? demande sa mère.

— Heu, promets-moi de ne pas te fâcher...

— Promis, sourit Emily.

— J'avais repéré sur l'immeuble une moulure de pierre joliment sculptée, et un jour, j'ai voulu l'examiner de plus près. Ce n'est pas dangereux du tout, je t'y emmènerai ! ajoute-t-elle pour rassurer sa mère livide. Ensuite, j'ai été tentée de continuer et contre une cheminée, j'ai trouvé une petite échelle qui m'a permis de venir de ce côté de la rue. C'est comme ça que je me suis retrouvée nez à nez avec Marcellin.

Lucie s'était prise de passion pour l'architecture médiévale et gothique. Elle répétait sans cesse qu'il était important de pouvoir nommer toutes ces belles choses qu'on voit. Emily eut un sourire résigné à l'adresse de Marcellin :

— Nous allons vous laisser vous reposer à présent. Je reviendrai dans la soirée. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Tout est parfait, merci, sourit le vieil homme en fermant les yeux.

Épuisé par sa mésaventure, il s'était endormi d'un seul coup.

Avant de s'en aller, Emily dégagea délicatement la tasse des doigts noueux aux articulations gonflées. Un reste de tisane distillait son or au fond de la porcelaine.

Elle ne put s'empêcher de soupirer un peu en regagnant le pigeonnier.

Apprendre à se dresser sur ses petites jambes et à marcher n'avait pas suffi à Lucie. Depuis son plus jeune âge, elle aimait grimper partout où elle le pouvait. Pourtant, elle n'avait rien fait pour lui transmettre la passion de son père. Au contraire. Mais une force irrésistible attirait Lucie vers les hauteurs...

Elle se souvint de sa terreur le jour où elle avait perdu de vue sa petite fille, alors âgée de quatre ans, dans la forêt de Fontainebleau, pour l'apercevoir une demi-heure plus tard assise en silence au sommet du haut rocher de l'Éléphant.

Tandis que les autres enfants se contentaient de jouer dans le bac à sable naturel qu'offrait le site, Lucie, elle, éprouvait le besoin de grimper. Un vrai petit singe ! Emily la retrouvait fréquemment dans les branches du tilleul de la maison de ses parents.

À Paris, cet engouement s'était révélé plus angoissant encore. Sa fille était sortie par l'œil-de-bœuf et avait découvert les échelles. Les toits de Paris, un dédale de collines et de sommets, un territoire de rêve et de liberté pour une étrange fillette...

Emily s'était ouverte de ses inquiétudes à Fatou, dont l'avis lui était aussi précieux que celui de son père.

« Tu sais, ma fille, lui avait dit la sage Malienne, on se fait du souci pour nos enfants et la vie place sur leur chemin des obstacles qu'on n'osait pas imaginer. La meilleure chose que tu puisses faire, c'est de l'accompagner. Peut-être que ça lui passera en grandissant, mais au moins elle n'aura pas été coupée dans ses élans. Et puis Lucie est une enfant incroyable. Regarde, à dix ans, elle est curieuse, intelligente comme tout, et passionnée. Lorsque je vois des gamins geignards accrochés aux jupes de leur mère, je me dis qu'on en a de la chance de vivre avec une pareille petite fille ! »

Emily avait suivi les conseils de son amie, qui ne faisaient que confirmer ce qu'elle ressentait. Plutôt que de la gronder, elle l'avait questionnée sur ce besoin et elle avait été surprise de constater que Lucie n'était pas une tête brûlée. Elle avait parfaitement conscience du danger et lui avait promis la plus grande prudence.

Malgré son anxiété, elle avait même fini par lui installer un petit pupitre devant l'œil-de-bœuf afin qu'elle puisse sortir plus aisément par la fenêtre, les jours de beau temps. Elle avait pris un bout de corde au cas où et accompagnait la fillette dans ses balades verticales.

Les jours qui suivirent, Emily rendit visite à Marcellin chaque fin d'après-midi, après avoir récupéré Lucie à l'école.

Tandis que le vieil homme buvait son thé à petites lampées et que Lucie caressait Tolstoï, elle détaillait la pièce qui baignait dans une atmosphère surannée.

Dans la mansarde de Marcellin, le temps n'avait pas de prise. Assise sur un fauteuil en osier du siècle dernier, aux pieds arqués comme ceux d'une bergère, Emily avait le sentiment d'avoir pénétré un très vieux rêve. Un de ces intérieurs respirant une poésie simple et charmante, comme elle les aimait.

Sur le plâtre écaillé d'une ancienne cheminée, un miroir au mercure piqueté reflétait les reliures des livres méticuleusement rangés dans la bibliothèque sur le mur opposé. Parallèle au lit, face à la seconde fenêtre, une méridienne défraîchie de velours vert, garnie de quelques coussins de soie brodés d'oiseaux colorés, accueillait l'auguste chat siamois, l'âme de la maison. Tolstoï semblait appartenir à ce décor depuis toujours.

Agenouillée sur le tapis de jonc, dont l'usure laissait deviner la trame, Lucie faisait délicatement aller et venir ses doigts dans la fourrure soyeuse du félin. La truffe vernie et les yeux mi-clos révélaient combien il goûtait la caresse.

Nul rideau à la croisée où la vitre entrouverte accueillait la façade claire de Notre-Dame et sa fragile flèche charpentée de bois sombre.

Un coin abritait une cuisine rudimentaire. Un simple établi de bois sur lequel reposait un ancien réchaud émaillé à deux feux, orné d'une bouilloire désuète en aluminium que Marcellin mettait à chauffer à chacune de leur visite, pour préparer le thé. Au-dessus, sur une étagère à bobines, quelques assiettes creuses et quelques bols veinés sur la courbe desquels fleurissait une rose. Les rebords ébréchés et polis par le temps révélaient un usage fidèle des choses, songeait Emily.

Le mobilier dépareillé et restreint, la lumière qui entraît à grands flots par les fenêtres, pénétrant les lézardes du mur de chaux, apportaient à l'espace un je-ne-sais-quoi de paisible harmonie. Tout, c'est-à-dire ce *presque rien* dont était peuplée la chambre, respirait l'ordre et la simplicité. Un art du peu, porté à sa quintessence.

Emily s'enchantait de cette authenticité qui se reflétait dans les sillons des joues du tendre vieillard dont les paupières s'abaissaient pour mieux écouter. Elle était touchée par la sagesse et la bienveillance qui émanaient de sa personne. À ses côtés, un calme profond l'envahissait.

Un soir pluvieux d'hiver, Marcellin lui avait raconté son histoire avec la pudeur et l'humour qui le caractérisaient. Comment il avait dû faire ses adieux au voyage, et à son métier de reporter à cause de sa maladie. Au fil des années, il s'était attaché à transformer son handicap en art de vivre.

Marcellin n'était pas dans le camp des doloristes qui pensent que la souffrance élève l'homme, mais, grâce à sa passion pour la photographie, il avait toujours réussi à donner un sens à sa vie. Il vivait chichement mais se sentait immensément privilégié. Ses économies lui avaient permis de s'offrir ce petit ermitage en plein Paris, quarante ans auparavant. N'ayant que peu de besoins, une petite aide d'invalidité et nul loyer à payer, il se consacrait à son « oisiveté studieuse », comme il se plaisait à l'appeler.

— Les crises ne sont pas toujours drôles, mais sans elles, aurais-je connu ce quotidien apaisé ? lui avait-il avoué avec son bon sourire. La maladie m'a forcé à ralentir. Et je lui en sais gré. Ma solitude forcée s'est transformée en réclusion volontaire. C'est étrange à dire mais je ne regrette pas ma jeunesse. Le corps qu'on oublie, c'est confortable bien sûr, mais ces dernières années m'ont apporté autre chose..., poursuivit-il, avec un léger sourire aux lèvres. Je ne souffre pas de l'isolement. J'ai l'impression de vivre une solitude peuplée car ma famille est innombrable. Il y a Tolstoï et ses compagnons de passage, les pigeons qui viennent picorer le pain sur le rebord de la fenêtre, Notre-Dame et ses lumières changeantes dont je ne me lasse pas...

La douleur a peu à peu scellé ma porte mais mon reclusoir est agréable. Rien de comparable avec la cellule d'une moniale emmurée ! Ma fenêtre est ouverte sur le monde. J'aime contempler ces êtres qui cheminent et dont le mystère m'emplit de longues rêveries. Et ces derniers mois, l'apparition de votre adorable petite fille est venue ajouter une saveur nouvelle à ma vie. Jamais je n'avais rencontré une enfant aussi singulière, ajoute-t-il. Elle est extraordinaire. Mais suis-je idiot, vous, sa mère, vous le savez mieux que moi !

Tenez, il y a un livre que j'aimerais vous offrir, lui dit-il en se levant pour aller fureter dans sa bibliothèque. Où est-il ? Ah, le voici ! J'ai commis ce petit ouvrage dans les années quatre-vingt, ajouta-t-il comme pour s'excuser.

Emily le remercia et ouvrit le livre intitulé : *Une fenêtre sur Paris*.

Marcellin n'avait eu de cesse de contempler le monde à travers son objectif. On le sentait en sympathie avec ces inconnus qu'il avait photographiés à leur insu. L'abandon et la langueur de ce vieux couple assis sur les escaliers des berges de la Seine, par une belle journée de printemps, c'étaient aussi les siens lorsqu'il s'apprêtait à faire sa sieste.

— Quand je regarde l'une de ces photographies, lui dit Marcellin, confirmant

ce qu'elle ressentait, je peux revivre toutes les sensations... La brume humide et fraîche, voilant les quais d'une aube automnale. Le passage de la Garde républicaine dans les rues désertes laissant flotter dans son sillage une fabuleuse odeur de crottin, si incongrue dans le Paris d'aujourd'hui !

Emily tournait les pages, émue par la lassitude d'une Esméralda extatique qui faisait la manche, son décolleté affaissé dans la chaleur de l'après-midi, ou amusée par ces jeunes apprentis artistes insoucians, probablement étrangers, allongés devant Shakespeare and Co. Un brin d'herbe entre les dents, ils s'appliquaient à fixer sur la toile *l'esprit parisien*. Ce mythe qui les avait poussés à mettre un océan entre leur famille et leurs ambitions d'artistes.

Le vieil homme lui montra ensuite une série de tirages plus récents, qui n'étaient pas dans l'ouvrage.

Sur les marches de Notre-Dame, il avait réussi à capter, plusieurs matins d'été, la transe d'une femme admirable aux longs yeux persans et à la peau hâlée, qui jouait d'un instrument étrange, une sorte de tambour bombé en métal, aux sonorités profondes, douces et sauvages. Emily sourit lorsqu'il le lui désigna du doigt.

— C'est un *hang drum*, lui dit-elle, un instrument qui n'a qu'une dizaine d'années.

— Et moi qui croyais au contraire que c'était l'un des plus vieux du monde et qu'il m'avait échappé !

Notre-Dame était pour lui bien plus qu'une cathédrale mondialement connue. C'était un être étrange, qui renaissait à chaque réveil, dans la douce lumière de l'aube. Une voisine mystérieuse dont il aurait rêvé de pouvoir surprendre le murmure des gargouilles, les jeux d'ombres sur les monumentales façades et l'embrasement des grands vitraux. « *Cette sombre couleur des siècles* teintant sa majesté... Elle a dû en voir et en entendre des choses ! » s'amusait ce grand amateur de Victor Hugo.

Fatou et Georges avaient sympathisé avec Marcellin et les nouveaux amis avaient plaisir à se réunir le vendredi à l'heure du thé, pour la plus grande joie de Lucie qui s'était mise à danser :

— Youpi, la famille s'agrandit !!!

La stégophile

La liberté consiste à suivre le chemin que vos qualités vous inclinent à prendre.

HENRI MATISSE

Un matin, alors qu'Emily s'échinait à conclure un article dont le thème la passionnait peu, « Les vertus du dressing », la sonnerie de son portable retentit. C'était la maîtresse de Lucie :

— Nous avons encore retrouvé votre fille sur le toit du préau pendant la récréation. Elle a grimpé le long de la gouttière en effrayant ses camarades ! C'est la troisième fois ce mois-ci ! Nous ne pouvons pas l'enfermer mais nous devons trouver une solution. Passez me voir cette semaine, s'il vous plaît.

On sentait que la maîtresse faisait tout pour garder son calme mais qu'au fond elle bouillait...

— Mais qu'est-ce qui ne va pas ma chérie ? Pourquoi fais-tu des choses pareilles ? Tu n'es pas heureuse à l'école ? lui avait demandé sa mère à la sortie.

— J'ai besoin d'être tranquille. Tous ces chahuts pendant la récré, ça me fatigue, alors je monte là-haut.

Sa mère ne put réprimer un sourire résigné. Lucie n'était pas adaptée au système scolaire classique. Et elle ne s'adapterait jamais, se dit-elle en songeant à Tom. Tel père...

Emily avait fait l'effort d'écouter les arguments de l'enseignante sans l'interrompre une seule fois, mais lorsque celle-ci avait commencé à juger sa fille « trop isolée, trop énergique, trop sensible... », elle n'avait pu s'empêcher de lui rétorquer :

— Trop vivante peut-être ?

La suite de la discussion avait été houleuse.

La maîtresse s'inquiétait parce que Lucie avait besoin de silence pour se concentrer. Elle refusait le travail en groupe, préférant réfléchir seule de son côté. Cette propension à la solitude était anormale chez une fillette de cet âge.

— Dans la société actuelle, les enfants ont besoin de socialisation. Pour leur avenir, c'est vital ! enfonça-t-elle.

— Pour être capable de travailler plus tard, tout sourire, en open space, au nom de l'impératif de flexibilité ? ne put s'empêcher de lui répondre Emily. Je doute que ce soit là le destin de Lucie.

— Vous exagérez, madame Chandelier, se radoucît l'institutrice. Je n'ai pas dit que votre fille était une mauvaise camarade, loin de là... Mais elle frôle l'échec scolaire depuis quelques semaines et vous serez seule responsable si vous n'écoutez pas mes conseils. Voici les coordonnées de la psychologue scolaire. Si vous refusez de la consulter, nous ne pourrons pas garder Lucie, mais nous vous indiquerons un centre spécialisé, conclut l'enseignante.

Dans ce monde qui élevait le vivre-ensemble en valeur absolue, on s'inquiétait des individus qui refusaient de rentrer dans le rang et de collaborer, songea Emily. On confondait l'isolement stérile et la solitude nécessaire à certains...

Mais elle avait cédé.

Trois jours plus tard, elle était sortie rouge d'indignation du cabinet. Elle s'était contenue pour cacher sa colère à sa fille, mais ses joues empourprées sous ses mèches de rousse masquaient mal son désarroi. Lucie ne disait rien, mais n'en menait pas large, confuse de voir sa mère, habituellement si calme, dans ce drôle d'état...

Peut-être influencée par la maîtresse, la praticienne avait diagnostiqué chez Lucie une hypersensibilité doublée d'une forme maniaque d'hyperactivité — cette lubie de la grimette — nécessitant la prise d'un traitement. Emily avait refusé tout net. La psychologue l'avait mise en garde, lui expliquant que les « problèmes » de Lucie risquaient de s'aggraver. Ils découlaient de l'absence de père et de la grande détresse de sa mère durant la période intra-utérine.

Payer soixante euros pour s'entendre dire des évidences l'avait mise en rage. C'était la maladie du siècle de voir des symptômes et des remèdes chimiques partout, se dit-elle. On vit une époque hypocondriaque, mais ce n'est pas parce que le monde est malade qu'il faut se laisser contaminer !

Bien sûr, le fait d'être en deuil durant sa grossesse avait certainement eu un impact sur la psychologie de sa fille. Elle ne pouvait le nier. Mais pourquoi revenir sans cesse au passé ? se dit Emily au comble de l'exaspération. Vu sous cet

angle, nous sommes tous d'éternels convalescents de la vie. Naître, c'est le début d'une longue maladie !

Chacun porte son lot de blessures et de deuils mais il nous appartient d'en faire quelque chose, songea-t-elle. Certes on est en partie déterminé par son enfance, par la société dans laquelle on évolue, par sa culture, mais une fois qu'on en a pris conscience, c'est à nous de nous libérer de ces conditionnements et de définir les marges dans lesquelles nous souhaitons vivre. La seule véritable carrière à laquelle chacun devrait consacrer toute son énergie.

Elle avait fait siens les mots fameux de Marc Aurèle, qu'elle avait punaisés au-dessus de son bureau :

*Que la force me soit donnée d'accepter ce qui ne peut être changé
Le courage de changer ce qui peut l'être
Et la sagesse de distinguer l'un de l'autre*

Emily avait grandi avec le sentiment d'avoir le choix. Privilège, peut-être, de naître dans une France paisible et prospère. Et si elle ne devait retenir qu'une chose à transmettre à sa fille, c'était le goût de la liberté dans le respect et la bienveillance.

Si elle avait craint de l'isoler en la retirant de l'école, le rendez-vous chez la psy l'avait affranchie de ses scrupules.

Lucie n'était pas faite pour l'école de la République. Nul doute que celle de la vie l'enrichirait davantage, se dit-elle, en repensant aux heures d'ennui qu'elle avait vécues sous le préau de Larchant.

Mais à présent, il fallait trouver une solution concrète...

*

Lorsque Marcellin invita la petite famille à se réunir chez lui pour discuter de l'affaire, Emily réalisa, une fois encore, le privilège d'être entourée d'amis précieux.

Comme on ne pouvait pas se payer le luxe d'une école Montessori, le choix de l'école à domicile fut vite entériné, et les adultes s'accordèrent sur l'emploi du temps de la fillette.

Lucie apprendrait la photographie, l'orthographe, l'histoire et la littérature avec Marcellin, promu professeur principal. Les mathématiques et la versification avec Georges dont le simple certificat d'études des débuts de la V^e République valait bien le bac d'aujourd'hui, selon Marcellin, qui était d'une sévérité implacable envers l'enseignement moderne.

La géographie, la couture, la cuisine et la danse étaient dévolues à Fatou qui poursuivrait ainsi ses enseignements, comme elle le faisait déjà depuis des années, chaque mercredi matin. Fatou se proposait en outre d'accueillir à ses ateliers les amis de la fillette.

Pour les langues, Lucie parlait déjà l'anglais le week-end à Larchant et le fufoufouillé avec Fatou, alors la chose était réglée. L'enseignement de la guitare, du bricolage et de la biologie — matière qu'on avait rebaptisée d'un commun accord « amour du Vivant » — fut naturellement confié à Emily. Et pour le sport, escalade trois fois par semaine en salle et Fontainebleau le week-end !

Entourée de cette équipe pédagogique de haute volée et des ouvrages de Maria Montessori et de Célestin Freinet, Emily était persuadée que Lucie engloutirait avec joie et succès le fameux « socle commun des connaissances » exigé. Ne lui restait plus qu'à accomplir les formalités de l'éducation à domicile. Si sa fille passait à côté d'une culture enfantine régie par la marchandisation et le conformisme, ce ne serait pas grave... Elle qui avait grandi sans télé à la maison, avait-elle souffert de méconnaître Candy et Albator ?

Sortir Lucie de l'école la forçait aussi à remettre en cause leur façon même de vivre. Réaliser que sa fille n'était pas adaptée au moule dans lequel elle était tenue de se couler fit ressurgir de vieux questionnements qu'elle avait enfouis. Était-elle toujours aussi heureuse de vivre et de travailler à Paris ? Sa collaboration avec *Your Home* lui assurait un revenu régulier et une certaine aisance, mais elle sentait croître en elle un malaise grandissant.

Et puis elle avait un rêve. Partir en reportage avec Juliette et Lucie, à la rencontre des visages de la précarité et des expérimentations de sociétés alternatives. Ce projet serait une manière de renouer avec les recherches qu'elle avait abandonnées, mais de manière plus vivante et plus concrète. Et de trouver peut-être des réponses aux questions qui se pressaient dans son esprit. Sur ce mode de vie que peu d'entre nous remettaient en question, bien qu'il ait été fondé par une société folle de réussite et de progrès, sur l'isolement des plus faibles, et les moyens de résistance et de résilience qui commençaient à s'élaborer en retrait. Celles et ceux qui œuvraient dans l'ombre à un autre monde possible.

Il ne tenait qu'à elle de se lancer et de donner sa démission... Mais dans l'immédiat, il lui faudrait mettre quelques sous de côté avant d'envisager le départ.

Melbourne

Façonner son univers, décorer sa maison, c'est ouvrir son âme.
Chaque femme porte en elle le mystère de la chaleur et de la douceur...

MARK DELARIVE

— Vous remplacer pour aller... à Melbourne ? Vous voulez dire... en Australie ? Ce lundi ?

— Oui ma petite Emily, vous m'avez bien entendue. Sans cette maudite sciatique j'y serais déjà ! ajoute MCM en fulminant. Alors c'est ok ?

— Eh bien... Il faut que je voie...

— Ne me dites pas que vous hésitez ?

— Non non bien sûr, alors... alors disons que c'est bon pour moi.

— Parfait. Voici les coordonnées de son assistante. Ne tardez pas à prendre contact avec elle. Le rendez-vous est fixé lundi matin à dix heures. Mark Delarive est un homme très sollicité comme vous pouvez l'imaginer. Nous ne pouvions modifier l'*appointment*, poursuit-elle en appuyant sur le dernier mot pour mettre en valeur son accent parfait. Voilà pourquoi je fais appel à vous. L'hôtel à Melbourne est réservé à mon nom. Il ne vous reste qu'à prendre votre billet d'avion. Vous avez soixante-douze heures pour vous organiser. C'est énorme !

Pour ponctuer le monologue de la patronne, Emily hoche la tête d'un air entendu.

— Heureusement, nous avons déjà fait faire les photos, reprend celle-ci. Demandez à Nina de vous les montrer avant de partir. Nous publierons l'interview dans le numéro de la rentrée. Je compte sur vous pour me rapporter un beau sujet. Vous en avez de la chance ! Moi qui rêvais de le rencontrer ! soupire la patronne.

Comme souvent, Emily n'a pas réussi à placer le moindre mot. Elle sort de la

pièce, légèrement estomaquée par la nouvelle.

Mark Delarive, Mark Delarive..., murmure-t-elle, en se dirigeant vers la kitchenette. Un décorateur en vogue dont elle a vaguement entendu parler...

Nina a pris sa pause elle aussi. D'un geste élégant, elle verse l'eau bouillante dans la théière en fonte que les filles ont achetée d'un commun accord pour remplacer la Nespresso que plus personne n'utilisait. Risquées pour la santé, les capsules alu, et pas franchement *durables*.

Elle se tourne vers Emily :

— Ça té dit un pu-erh ? susurre-t-elle avec sa délicieuse pointe d'accent latin.

— Oui, avec plaisir, répond la jeune femme, l'air songeur.

— Qu'est-cé qui t'arrive. T'en fais oune drrrôle dé tête ! À quoi tou penses ?

— À mon prochain papier, soupire Emily en tendant sa tasse. D'ailleurs il faut que je te voie pour les photos. Celles de Mark Delarive. Tu le connais ?

— Marrk Dé-la-rrive, mais bien souurrrr ! glapit la jeune femme. C'est oune boss dans le métier ! Incontourrrnable ! Il fait un souper boulot et en plous il a oune classe incrrroyable ! J'en souis rraide dingue !

Nina s'interrompt soudain et la scrute de ses yeux brûlants de danseuse de flamenco.

— C'est pas vrrrai ? Né mé dis pas que c'est toi qui vas aller lé voirrr... à Melbourrne ?

Emily hoche la tête d'un air coupable.

— Non... Yé souis verrrte ! ajoute Nina en mimant la colère. Pourrrquoi la patrrrone elle m'a pas demandé à moi, Nina la *famosa torera* ?

Nina est si drôle, lorsqu'elle accentue le roulement de ses « r », qu'Emily ne peut s'empêcher de rire.

— Tou es quand même sacrrrément perchée, toi, s'esclaffe la brunette, en clouant son index sur sa tempe, pour clore son numéro. Des fois yé mé demande d'où tou sors. Laisse oune peu tomber tes vieux philosophes et atterrrris, ma belle ! Et n'oublie pas dé té couvrrrir ! Jouin, là-bas, c'est l'hiver !!! la taquine-t-elle en tournant les talons de ses bottines vernies.

Elle n'a sans doute pas tort, la jolie Nina, se dit Emily.

Pourquoi a-t-elle toujours eu autant de mal à s'intéresser à ce qui était actuel ? Peut-être parce que les nouvelles d'hier sont déjà périmées, comme dit le poète, alors que les vieux textes ont la saveur de l'éternité...

*

Emily n'a pas souvent eu l'occasion de voyager si loin en avion. Hormis un court séjour en Malaisie avec Lucie, pour retrouver Guillaume, et, plus jeune, un

voyage en Inde pour accompagner Tom dans une vallée montagneuse à la frontière du Cachemire, elle a peu l'expérience des long-courriers.

En arrivant dans la salle d'embarquement, elle appelle son père, puis appelle Fatou pour embrasser Lucie et s'assurer une dernière fois que tout va bien, avant d'éteindre son portable. Après avoir couru pour s'organiser, elle souffle enfin. Tout s'est décidé si vite qu'elle a du mal à réaliser qu'elle est en partance pour l'Australie. Un voyage professionnel qui plus est ! Alors elle ouvre un livre, le feuillette rêveusement, le referme, hésitant à lire le PDF du dossier de presse envoyé par Nina. Mais il n'y a rien d'urgent. Durant le vol, elle aura tout le temps de se livrer à ces activités.

Elle respire paisiblement en observant les passagers autour d'elle, certains absorbés par leur tablette, leur smartphone ou leur ordinateur portable. D'autres plongés dans un polar ou un journal. D'autres encore, plus rares, comme elle, oisifs ou presque. Les regards se croisent, et Emily sourit à cette vieille dame assise en face d'elle, avec son sac à main sur les genoux, sa carte d'embarquement et son passeport qu'elle vérifie cent fois et serre fébrilement, comme s'ils risquaient de s'évanouir entre ses doigts.

L'embarquement est annoncé. Les plus pressés se lèvent. Emily prend son temps. Comme le lui a dit la vieille dame avec un sourire de connivence : « Il y aura de la place pour tout le monde ! »

Une fois installée sur son siège, la jeune femme soupire d'aise et goûte cet instant de déconnexion inhabituel. Ne plus être joignable durant quelques heures lui procure un confort qu'elle n'avait pas soupçonné. S'asseoir et ne rien faire. Elle en a perdu l'habitude durant ces dix dernières années. Elle se sent en transition. Un temps de pause en plein ciel, dans cet entre-deux flottant qu'est l'avion. Un temps hors du temps qui permet de laisser infuser en soi le souvenir des jours passés. Comme un moment de recueillement durant lequel l'esprit s'apaise et s'éclaircit peu à peu...

Les transports permettent de se couler d'un état à un autre, d'un point de vue géographique autant qu'intérieur, se dit-elle.

Au cœur de la nuit, après quelques heures de vol, on n'entend plus que les vibrations et le ronflement des moteurs. Emily s'extrait péniblement de son siège et enjambe son voisin pour aller aux toilettes. Tanguant dans l'étroit couloir, elle observe, attendrie, le relâchement de tous ces êtres. L'abandon de ces hommes d'affaires qui, sous leur masque, dorment comme des nourrissons avec la bouche entrouverte. Jouissant de ces quelques heures de trêve au beau milieu de la lutte. Un répit qui s'évanouira une fois que l'avion aura touché le sol. Ils réajusteront

leur cravate, défroisseront leur veston, se passeront une main dans les cheveux et allumeront leur téléphone. Et tout repartira...

L'air est plus frais soudain et l'habitable s'illumine. Emily sort de sa torpeur.

— *Chicken or beef?* lui souffle une voix suave.

Elle sursaute et répond d'un mécanique *chicken please*, en esquissant un sourire maladroit.

L'élégante jeune femme penche son buste sanglé dans un chemisier frais à peine froissé par neuf heures de vol et de service. Elle ouvre délicatement la tablette et y dépose le plateau-repas.

Emily remercie l'hôtesse, en se demandant ce qui lui a pris de l'accepter. Elle n'a absolument pas faim. D'ailleurs, quelle heure peut-il bien être ?

Elle glisse un index sur l'écran face à elle. Le trajet apparaît. L'avion est en train de survoler la mer de Java.

Time to destination : 2:46

Local time : 1 pm

Et à Paris ? se demande-t-elle. Le cerveau embrumé par l'air vicié et le manque de sommeil, elle décide de se soustraire à cet exercice de calcul mental que Lucie résoudrait probablement avant elle si elle se trouvait à ses côtés.

Le coude de son voisin de gauche a glissé et mange à présent tout à fait l'accoudoir. C'est un grand gaillard à l'abdomen proéminent. Il s'est tortillé sur son siège durant les premières heures, tentant d'insérer comme il le pouvait ses longues jambes entre les sièges, et maintenant qu'il profite d'un juste sommeil, elles dépassent dans l'allée. Il a la bouche grande ouverte, des bouchons de caoutchouc vissés dans les oreilles et sa casquette de base-ball lui tombe sur les yeux.

Elle jette un coup d'œil à sa droite.

Quelques heures plus tôt, elle avait été fascinée par l'élégance de la femme qui s'était installée à ses côtés. Lorsque l'admirable Indienne s'était avancée dans l'allée, elle avait cru assister à l'apparition d'une reine d'un autre âge. Sa prestance lui rappelait celle de Fatou. À présent, elle dormait profondément, le dos parfaitement droit, les mains posées l'une sur l'autre, laissant libres les accoudoirs pour ses voisins.

Elle admire à la dérobée les longues mains de cuivre patinées qui se détachent de l'étoffe noire du sari. Elle suit discrètement la courbure des doigts surlignés d'arabesques tracées au henné. Même endormie, toute son attitude reflète noblesse et dignité.

C'est étrange, un avion, songe-t-elle. On arrive d'horizons et de cultures

variés, pour se retrouver là, serrés les uns contre les autres durant quelques heures. De cette promiscuité naît une forme de complicité, et l'on se plaît à inventer l'histoire de ses voisins d'accoudoir.

Rassérénée par la vision de l'Indienne, Emily referme les yeux et essaie de se détendre. Elle a les muscles contractés. Comme si son corps avait pris la forme du siège. Pour oublier l'inconfort, elle pense à sa petite Lucie. C'est la première fois qu'elles se séparent... Et dire qu'elle craignait que sa fille souffre de son départ ! Que nenni ! Lucie avait sauté de joie en apprenant qu'elle allait vivre une semaine entière chez Fatou et Georges. Et la seule à être bien triste dans l'histoire, c'était elle...

Bon, il est temps d'arrêter de rêvasser, se dit-elle, une heure plus tard. Voyons voir le dossier Delarive !

Hum, magnifique..., s'enchantent Emily en contemplant les intérieurs sobres et élégants qui illustreront son papier. Simplicité, goût pour la récupération mais sans ostentation... L'élégance véritable et le luxe invisible, tout ce qu'elle apprécie.

Sur l'une des images, l'architecte d'intérieur apparaît chez lui, plongé dans un fauteuil Safari de Kaare Klint, dit la légende, en compagnie de Mario, son fidèle cocker. Il est vêtu d'un jean et d'un veston de velours tabac, rehaussé d'un foulard de cachemire négligemment passé autour du cou. Nina a raison. L'homme est raffiné et il a l'air absolument charmant. L'image est idéale. Le décor tout à la fois minimaliste et chaleureux. Et même le chien est assorti au canapé ! s'amuse-t-elle, avant de se plonger dans la lecture de quelques interviews parues dans divers journaux de décoration et d'art de vivre.

Elle y apprend que Mark Delarive a quarante-six ans, qu'il est arrivé en Australie, pays natal de sa mère, au milieu des années quatre-vingt-dix. Il s'est installé à Fitzroy, le quartier bohème et branché de Melbourne. Il adore ses ruelles animées, qui lui permettent de flairer les tendances et de rencontrer de jeunes créateurs talentueux.

Il a installé ses appartements à l'étage de son atelier. Pour regagner ses pénates, il lui suffit de monter un vieil escalier en colimaçon, récupéré dans un théâtre parisien. Il l'a fait acheminer par cargo jusqu'à Melbourne. « Un port a ses avantages ! » a-t-il coutume de dire à ses amis qui s'émerveillent de ses trouvailles.

À la belle saison, il fouette son matcha dans la verrière où il bichonne les chats du quartier et de précieuses orchidées. L'hiver, en soirée, ce grand lecteur aime préparer des currys et des tchâi épicés, avant de s'absorber au coin de sa cheminée dans la lecture d'un de ses ouvrages préférés. *Les carnets secrets de Li Yu*, pour l'art

de vivre, *À la recherche du temps perdu*, pour l'atmosphère typiquement parisienne qu'il se plaît à reconstituer, les *Yoga Sutras* de Patañjali, conseillés par son professeur de yoga, pour la stabilisation du mental, ainsi que les livres de Chögyam Trungpa, *Dharma et créativité* ou *Shambhala. La voie sacrée du guerrier*.

Un de ses aînés, un antiquaire hollandais mondialement respecté, et qu'il admire, a associé le concept japonais du wabi-sabi à la décoration. Emily apprécie elle aussi les aménagements de ce collectionneur au sourire de moine zen, qui tout en possédant un village entier et un château, vante les charmes de l'usure et de l'éphémère. La beauté de l'imperfection et de la légèreté...

De son côté, Delarive avoue avoir été influencé par l'art du dharma, développé par Trungpa. L'idée que toute création se doit de refléter un esprit de bienveillance et d'ouverture.

Cette philosophie l'a amené à se désencombrer, matériellement, du moins. À promouvoir à sa façon, bien qu'il en soit fort éloigné, précise-t-il, la puissance et les vertus de la sobriété, chère à Pierre Rabhi, le paysan philosophe admiré sur l'ancien continent.

Delarive cultive l'art d'unifier les contraires, faisant juxter une tapisserie fleurie de William Morris avec un mur enduit de chaux naturelle. À la manière du grand designer de l'Art déco, il privilégie un artisanat de qualité et de proximité. Il défend l'idée que le luxe est accessible au plus grand nombre, pour peu qu'on se donne la peine d'éduquer les sensibilités.

L'abondance n'est pas toujours ce que l'on croit, aime-t-il à répéter.

S'il avoue son faible pour les meubles en rotin de la Belle Époque, Emily apprend qu'il a peu de sympathie pour les objets en général, qui lui rappellent la folie collectionneuse de son père, un antiquaire de renom avec lequel il a malheureusement rompu après des années d'incompréhension. D'où, sans doute, le retour au pays de la mère, se dit-elle.

En amoureux de la nature et en grand admirateur d'Henry David Thoreau, il aime à se ressourcer dans son « Walden », un cabanon qu'il a fait construire sur les rives d'un lac dont il tait le nom. Un lieu idéal pour marcher en compagnie de Mario, et retrouver l'inspiration dans sa vie agitée, souligne le journaliste.

Ce qui l'anime et donne sens à son métier : entrer dans une nouvelle histoire, créer une atmosphère capable de révéler la personnalité de ses clients.

S'il lui est arrivé, plus jeune, de refuser des chantiers lorsqu'il sentait qu'on ne l'abordait que pour sa renommée, sans projet personnel et sans passion véritable, il a changé de point de vue ces dernières années. Car maintes fois, il a été surpris par des profondeurs humaines qu'il n'avait pas soupçonnées de prime abord, et qu'il a découvertes à mesure que progressait une rénovation ou une construction.

Sincère ou démagog ? ne peut s'empêcher de penser Emily.

Il se sent désormais comme un accoucheur d'âmes, un pédagogue du goût et s'il aime chiner seul pour ses « amis clients », comme il les appelle, il lui arrive souvent de les emmener, pour leur apprendre à déceler, dans une salle des ventes ou un marché aux puces, les pièces qui s'accorderont à leur tempérament et résonneront avec leurs rêveries les plus intimes.

Même si son style est reconnaissable entre tous, par son dépouillement et son élégance fruste, écrit un journaliste, ses clients sont ravis car ils ont l'impression d'avoir eux-mêmes agencé et décoré leur lieu de vie. Cette appropriation d'un espace qu'il a créé comble Delarive. Il est parvenu à s'effacer, à se faire oublier et c'est là l'essentiel. Ne restent que les atmosphères qu'il a suggérées et dans lesquelles se coulent les propriétaires.

Il aime à dire qu'il participe, à sa mesure, à inventer des manières d'être au monde. Il est persuadé que notre intérieur influe sur notre personnalité, et que la beauté peut faire de nous des êtres meilleurs...

Pourquoi ne peut-elle s'empêcher de douter de sa bonne foi ? Comme si elle se méfiait de la séduction unanime qu'il semble exercer. Ou peut-être que son histoire avec Tom lui a appris à ne pas se laisser aveugler par les images sur papier glacé, à ne pas oublier l'envers du décor de la réussite et de la notoriété...

Quoi qu'il en soit, à la lecture de ces articles, Emily est bien forcée d'admettre qu'elle n'est pas insensible à l'aura qu'il dégage.

Elle qui craignait la fatigue, le décalage horaire ! Elle se sent rajeunie soudain. L'idée d'aborder un continent nouveau la réjouit !

DEUXIÈME PARTIE

Mark Delarive

En semaine, lorsqu'il est à Melbourne, Mark aime s'engouffrer au hasard dans un petit cinéma d'art et d'essai. Il choisit les séances du matin, généralement désertes. Il s'enfonce dans le velours cramoisi d'un fauteuil et plonge dans l'inconnu de la projection. Sans attente, sans préjugé, l'œil neuf, il s'abandonne et transforme une simple séance en voyage immobile. C'est la façon qu'il a trouvée de s'échapper de son quotidien d'homme affairé.

Mais ce matin-là, le documentaire du réalisateur chinois Wang Bing l'a d'emblée arraché au sentiment de confort procuré par la chaleur du loden qu'il a gardé sur ses genoux.

Sur l'écran, c'est l'hiver. Un pays sans soleil, de la boue, des murs lépreux, un fil à linge où pend une lessive gelée. Un long plan-séquence montre une fillette en train de laver un énorme tas de pommes de terre. Elle souffle par moments sur ses mains rouges et gercées pour les réchauffer, essuie la morve qui lui coule du nez, remplit enfin la lourde bassine de pommes de terre, et courbée, rentre dans une mesure obscure où un feu maigrelet achève de se consumer. Le grand-père est assis au foyer. Il donne un ordre et la fillette ressort chercher du petit bois pour attiser la flamme. Gros plan sur ses pieds nus dans des chaussures en plastique trouées.

Choc des images et bande-son réduite aux aboiements du grand-père. Mark a froid soudain et se crispe sur son fauteuil de velours. Entre fascination et répulsion, il n'a pas la force de se lever et assiste, impuissant, au quotidien effarant d'une orpheline des montagnes du Yunnan.

Les misérables version chinoise...

À la sortie de la salle de cinéma, le soleil l'agresse. Il titube dans la douceur exceptionnelle de cette matinée d'hiver. Les jolies façades colorées des anciennes maisons coloniales aux lambrequins ouvragés, qu'il aime tant détailler, lui paraissent tout à coup bien artificielles. Il se réfugie dans un café, repense à son

dernier voyage dans le Yunnan, au miroitement des rizières, aux coquets champs de tabac et se sent floué...

Regarde sa montre et s'aperçoit soudain qu'il va être en retard à son cours individuel avec Ora.

Le cœur lourd, il pousse la porte du studio de yoga, espérant que la séance l'aidera à chasser son malaise.

— Observez la façon dont votre corps repose sur le tapis, rentrez en contact avec vos sensations... Contentez-vous d'observer et installez petit à petit une respiration plus ample, plus lente et plus régulière...

Si des pensées vous viennent, laissez-les vous traverser sans jugement, comme les nuages traversent le ciel...

Allongé sur son tapis en laine — Fairtrade, noué à la main, avait spécifié le vendeur —, Mark s'accroche à la voix de son professeur comme à une bouée de sauvetage. Mais plus il essaie de retrouver son calme, plus sa respiration s'emballe.

— Acceptez les pensées qui vous viennent, poursuit la belle Ora, sans les rejeter mais sans vous y agripper non plus.

Mais Mark ne parvient pas à accepter. Le visage de la fillette a pris possession de son être. Il cherche en vain à l'écarter.

— Et moi avec ma quête spirituelle, mes questions existentielles et mes lampadaires d'usine vintage sous lesquels ont trimé des générations d'ouvriers ! C'est quoi ce monde !

— Tout va bien Mark ? lui demande gentiment Ora, qui a perçu son trouble.

— Heu, oui... En fait non, pas vraiment, répond-il en soulevant les paupières. Pardonne-moi, dit-il en se redressant et en rassemblant ses affaires, je crois qu'aujourd'hui, je n'y arrive pas.

— Aucun problème. Si tu as besoin de discuter, on peut aller prendre un thé, propose Ora. Je suis libre à dix-sept heures.

— C'est très gentil mais je crois que j'ai besoin d'un peu de solitude, dit-il en embrassant son amie.

La belle Ora. Un corps souple et félin, une longue chevelure d'ébène, un trait de khôl au coin d'un œil de chatte, une bouche saignant le vermeil dans un visage doré par le soleil. Mark avait tout de suite été conquis par son professeur de yoga. Et sa voix, un timbre doux et sensuel à la fois. Il aurait voulu que cette voix l'accompagne au fil de ses journées. Ils étaient voisins et Mark avait agencé son studio lorsqu'elle s'était installée à côté de l'atelier. Elle appréciait la compagnie des hommes plus âgés, il ne dédaignait pas les jeunes femmes dans la fleur d'un

âge qui se refuse à faner.

Ils s'étaient retrouvés un matin dans le même lit, après une soirée arrosée chez des amis communs. Elle avait ri et plaisanté : « Est-il possible que nous soyons restés côte à côte en Savasana ? » Lui ne se souvenait de rien. Peut-être d'un parfum d'ambre dans la nuit et d'un soupçon de moiteur dorée...

Le lendemain, Ora tombait amoureuse d'un artiste de son âge, et lui se promettait le célibat à perpétuité. Une solitude joyeuse entrecoupée d'aventures mais nul compromis boiteux, s'était-il juré.

La quarantaine vigoureuse, des mains d'esthète fines et racées, un regard de velours qui présageait un don pour assortir les nuances mordorées, une pointe d'accent français tellement charmante ! Ses manières exquises et sa distinction naturelle en faisaient le grand ami des femmes qui se sentaient immédiatement en confiance à ses côtés. Les maris ne s'inquiétaient jamais, le jugeant sans doute trop raffiné. Il avait de la délicatesse, même dans la rupture, et si l'on avait été amants, on restait amis toute la vie.

Jusque-là, son existence avait été un perpétuel enchantement. Dans ce monde aux tendances éphémères, Mark avait su imposer un style qui durait, une philosophie. Il refaisait la décoration des appartements et des maisons de campagne de ses élégantes amies, leur vendait à un prix exorbitant des pièces ethniques qu'il glanait au gré de ses voyages, des canapés suédois des années cinquante chinés au Rastro de Madrid, qu'il faisait recouvrir de lin par un maître tapissier. Les inévitables chaises Tolix et autres appliques Jielde, qu'il ne prenait même plus la peine de faire repeindre, tant la rouille avait la cote ces dernières années. Il aménageait des lofts en faux ateliers d'artistes qui n'avaient d'artistiques que la lèpre des murs conservée à dessein.

À présent que cette tendance se démocratisait, elle n'aurait bientôt plus le même attrait pour sa clientèle fortunée mais ses ressources étaient infinies, et l'on s'arrachait ce décorateur qui avait récemment participé à la résurrection de la fibre végétale. La quête de l'inédit était parvenue à un si haut degré qu'il lui fallait déployer des trésors de créativité pour sortir du déjà-vu.

Son secret et sa dernière audace, le retour à la nature, à la simplicité. Car au fond, songeait-il, la recherche de l'originalité confinait désormais au conformisme. Dans ce monde qui exhortait chacun à cultiver sa créativité, à réveiller l'artiste intérieur, tous pouvaient prétendre à ce statut mythique. À tel point que personne autour de lui ne pouvait se targuer d'avoir une vie normale. La norme, si tant est qu'elle existât, était devenue marginale. Dans son milieu bohème chic, du moins.

Certaines années, on sabrait le champagne dans d'anciennes usines désaffectées reconverties en appartements luxueux et déjantés. D'autres, on atterrissait en jet privé sur des plages indonésiennes pour jouer, le temps d'un week-end, aux Robinson Crusoe dans des cabanes de bois flotté.

Il se souvenait de cette cliente fortunée qui lui avait demandé de transformer en jacuzzi un ancien abreuvoir dans son ranch de Tasmanie. L'année suivante, la richissime croqueuse de Wall Street se mettait intégralement au vert, ne souhaitant que des matériaux naturels pour sa demeure de Sydney.

« Je veux limiter mon impact ! » avait-elle déclaré un soir, au bord de l'ivresse, en balançant sa flûte en cristal contre un mur du salon nouvellement recouvert d'un enduit terre et paille.

Même si cette société le fatiguait parfois, il avait longtemps apprécié cette vie insouciance et pétillante.

Pourtant, depuis quelques années, il commençait à ressentir une certaine lassitude. Lui qui avait toujours répugné à se qualifier de « décorateur » avait le sentiment d'être devenu ce qu'il redoutait le plus, un décorateur à la mode, un architecte d'intérieur tendance.

On lui prêtait unanimement le monopole du bon goût. On louait ses partis d'aménagements minimalistes et la fantaisie de ses décorums d'antan. Il était devenu incontournable dans ce milieu parce qu'il avait réussi, d'après *Harper's*, à se renouveler là où certains s'enterrent dans un style.

Mais lorsque son œil s'accrochait aux formes qu'il avait créées, aux volumes qu'il avait agencés ou plutôt « déconstruits », comme l'avait écrit le journaliste, il se demandait quel était le sens profond de sa démarche.

À une époque, il avait déclaré vouloir « repenser le Vivre », un peu plus tard, « permettre à l'espace de respirer » et depuis quelques années, il s'attachait à favoriser « la pacification de l'esprit », la sérénité. Tel était son credo et son nouveau créneau. Contenter et reposer l'esprit, suggérer l'harmonie plutôt que la souligner.

Ce soir-là, la chaîne savamment huilée de ses petites certitudes venait de dérailler. Il ne savait plus très bien s'il avait seulement inventé ou réellement su vivre les vertus de la belle philosophie qu'il prônait. Cette sobriété, ce *slow living* qu'il vantait, étaient-ils compatibles avec l'agenda d'un homme perpétuellement occupé par ses affaires ?

Il se sentait comme un piano désaccordé. Comment faire résonner la note juste dans son travail et dans sa vie, lorsque la foi s'étiole et qu'on se prend à douter ? Même Patañjali ne lui était d'aucune utilité.

Il caressa distraitement le pelage de Mario, alluma l'iPad qu'il s'enorgueillissait de ne jamais utiliser durant la soirée et tapa sur Google le nom du documentaire qu'il ne parvenait pas à oublier. *Three Sisters*, de Wang Bing. Wang Bing, précisait la notice, un réalisateur chinois exilé à Paris. Ses films étaient interdits en Chine.

Il cliqua sur les liens proposés pour tomber sur le blog du réalisateur, et laissa un commentaire sur l'article consacré à la sortie du long-métrage, comme on jette une bouteille à la mer.

Si je peux aider, de quelque manière que ce soit, n'hésitez pas à me contacter, écrivit-il à la hâte, avec en lien, le site de son atelier.

Espérait-il vraiment une réponse à son mot naïf ?

Il regretta un instant sa curieuse initiative, un geste irréfléchi qui ne lui ressemblait pas, puis songea au visage qui le hantait depuis le matin et se dit que la seule honte à avoir dans ce monde était qu'une telle existence soit possible.

Un *Delivery status notification (failure)* lui parvint quelques minutes plus tard. Il se sentit impuissant.

Parfois, un simple détail suffit à tout faire basculer.

Mark réalisa que son malaise n'était pas nouveau. Il s'était installé en douce ces dernières années, pour éclore au moment où il s'y attendait le moins. Ce jour-là, sa vie lui parut plus dérisoire que jamais. Il savait pourtant que la misère existait partout et que les mouvements migratoires qui s'amplifiaient laissaient aux portes des pays industrialisés des existences déchirées.

D'ailleurs, quelque temps auparavant, la lecture d'un ouvrage, *This Changes Everything*, l'avait ébranlé. Naomi Klein, une journaliste canadienne spécialiste des questions environnementales, y dénonçait les conséquences terrifiantes du lobbying des climatosceptiques aux États-Unis. En 1972, à l'apogée des Trente Glorieuses, le club de Rome, un groupe de réflexions d'avant-garde composé de scientifiques et d'économistes, avait interpellé l'opinion avec un rapport choc intitulé « Les limites de la croissance ». On les avait accusés de catastrophisme. Comment ralentir ou, pire, faire marche arrière, quand l'argent coulait à flots et que l'industrie se portait à merveille ?

Jared Diamond était revenu à la charge dans les années quatre-vingt-dix avec ses thèses sur l'effondrement systémique des civilisations, et partout commençait à se murmurer sous cape que les prévisions dramatiques annoncées n'étaient peut-être pas que des cauchemars d'oiseaux de mauvais augure... Les bouleversements climatiques allaient entraîner des changements radicaux dans ce fragile équilibre que la planète était parvenue à maintenir jusqu'à présent. Les « collapsologues »,

une équipe de chercheurs trentenaires qui s'étaient eux-mêmes surnommés ainsi, comme une boutade estudiantine destinée à alléger la gravité de leurs thèses, parlaient de l'entrée de la planète dans une ère nouvelle. Celle de l'anthropocène. En cinquante ans, Prométhée avait réussi à bouleverser un état de stabilité vieux de dizaines de milliers d'années...

Lorsqu'il avait tenté d'évoquer ces sujets avec ses amis, Mark avait été surpris de faire face à l'ironie ou à l'indifférence. Le scepticisme et l'aveuglement généralisés le laissaient songeur. Lui qui aimait tant la gaieté et la légèreté, s'était même pris à douter, car il était plus confortable de faire l'autruche que de jouer les Nostradamus. Pour conjurer ce sentiment d'impuissance qu'il sentait sourdre en lui, il avait refermé ses ouvrages apocalyptiques pour tenter de renouer avec la douceur de vivre. Tout en faisant tranquillement sa part.

Car ses lectures, conjuguées à la conscience « verte » qui se développait chez les citadins, lui avaient permis d'intégrer de menus changements qui apportaient à son quotidien une saveur nouvelle et une forme minimale de bonne conscience.

Il limitait ses déchets en s'approvisionnant dans de petites épiceries *organic* de quartier et ne mangeait ses aiguillettes de poulet qu'une seule fois par semaine, ce qui était une petite révolution au pays du barbecue. Il récupérait son panier de légumes bio chaque vendredi et prenait le temps de discuter avec ce jeune producteur passionné, qui s'était retroussé les manches pour se mettre à la permaculture. Un vrai néorural qui avait quitté un poste dans le marketing pour reprendre une exploitation familiale. Sur ses conseils, il avait même installé un composteur dans sa cuisine, autour duquel Mario aimait flâner.

Côté transports aériens, il avait renoncé à aligner ses actions avec ses convictions. C'était mission impossible car son métier le menait plusieurs fois par mois de Londres à New York, en passant par Dubaï ou Tokyo. Il allégeait son empreinte et sa conscience en reversant un pourcentage de ses revenus à des associations œuvrant à la préservation de la biodiversité.

Ces « indulgences carbone » étaient la manière qu'il avait trouvée de faire le colibri, selon le terme de Pierre Rabhi.

Mais sa plus grande vertu, comme s'amusait à le lui répéter un vieil ami gay aux tendances malthusiennes, résidait dans son refus de participer à la propagation de l'espèce.

Il avait conscience de faire partie de ce faible pourcentage de la population mondiale, cette nouvelle aristocratie planétaire libre de voyager où bon lui semblait. Libre de prendre un billet pour l'Asie, de flâner dans les îles grecques,

de boire des rakis à l'ombre odorante d'un figuier pendant que des Africains et des Syriens se noyaient au large.

Le documentaire du matin lui avait rappelé cette injustice criante, ces écarts impitoyables dont chacun avait connaissance mais que le cerveau, par réflexe de protection, maintenait à distance. Comme si dans ce monde du réalisme de l'image, le flot incessant des images, justement, leur faisait perdre leur brutalité, les reléguant aux frontières de la fiction. Un moyen de continuer à vivre comme si de rien n'était. Ou presque...

Ce soir, Mark est pris d'une envie soudaine. S'il ne peut pas aider le monde entier à aller mieux et à se transformer, du moins peut-il s'accorder un moment, suspendre le cours de ses journées d'homme pressé pour examiner sa vie. Son travail le passionne, mais peu à peu il s'est laissé prendre au filet de la compétition. Amasser toujours plus, décrocher les meilleurs contrats et les clients les plus en vue... Lorsque cette peste de notoriété a dressé ses barreaux dorés, on est coincé, forcé de rendre des comptes.

Il ne tient qu'à lui de refuser la routine facile et les chantiers auxquels il ne croit plus. Accepter de perdre son temps sans savoir où cela mènera.

Où aller ? Par réflexe, il rallume son iPad à la recherche d'une idée, mais s'agace soudain de cette emprise inconsciente qu'internet a sur lui. Le referme et s'assied, immobile, les mains sur ses genoux. Mario est venu se couler à ses pieds et sa queue frétille d'une gaieté innocente.

Mark comprend tout à coup qu'il a simplement besoin de se frotter à la réalité.

Pourquoi ne pas louer un fourgon et prendre la route ? se dit-il. Il n'a plus campé depuis qu'il vit en Australie, même s'il a toujours fantasmé à propos de l'esprit nomade...

Saura-t-il encore allumer un réchaud, supporter la fraîcheur des nuits de juin et la pluie tambourinant sur le capot ?

Il lui faut s'éclipser en douce, avant que son aréopage ne puisse glousser d'une idée aussi saugrenue et lui proposer maintes villégiatures luxueuses dont il ne veut plus.

Non sans penser à Bruce Chatwin — l'idole des écrivains voyageurs — quittant son job fructueux chez Sotheby's pour arpenter les plaines ventées de Patagonie, il laisse ces quelques mots sur son bureau : *Parti pour quinze jours en Tasmanie...*

L'échappée belle

Le vrai domicile de l'homme est la route.

BRUCE CHATWIN

Dans l'euphorie du débarquement, il a quitté Devonport pour mettre le cap au sud, zigzaguant tranquillement vers Hobart par de petites routes de campagne. Lorsqu'il a pris la direction du village de Richmond, la nuit venait de tomber. S'il a exulté toute la journée à l'idée de ce souffle de liberté, à présent il se sent moins sûr de lui. Il rêverait de s'attabler dans quelque bonne auberge et de monter se coucher dans des draps fraîchement repassés...

Il est plus de minuit quand il entre dans le village envahi par la brume. Quelques lampadaires blafards éclairent la rue centrale. Le pub est fermé, et l'atmosphère peu rassurante. Il tourne en direction de l'église, passe devant le cimetière. Il n'ose pas s'installer sur le gazon face aux tombes, et se gare un peu plus loin entre la rivière et l'école primaire.

Il est surpris par la densité du silence et le clocher de l'église lui semble bien lugubre. Le vide qui a remplacé le ronron rassurant du moteur lui pèse. Il réalise qu'il a peur. Inutile de compter sur la présence de ce timoré de Mario pour se sentir en sécurité. Le pauvre animal n'a de crans qu'à son pelage et frissonne sur le siège passager, avec l'ostentation d'une cocotte proustienne !

Mark hésite à retourner à Hobart pour trouver une chambre d'hôtel, ou aller sonner chez une vieille amie, dont il a restauré la somptueuse maison face aux docks.

La vie en fourgon ne semble pas aussi romantique qu'il l'avait imaginée. On est loin d'*Into the Wild*...

Il prend le parti de rester quelques instants dehors pour s'habituer à l'atmosphère du lieu. Dormir entre quatre cloisons de métal, il n'avait pas

réellement songé à ce que cela impliquait. Jamais il ne s'est senti aussi fragile. Rien ne l'avait préparé à connaître des doutes et des angoisses de cette nature. Et encore, se dit-il, je suis à Richmond et pas dans la banlieue de Melbourne ! Il mesure pour la première fois de sa confortable existence la précarité de ceux qui vivent dehors, avec pour seule protection un manteau et quelques couvertures.

Il jette un œil autour de lui. Pas une étoile, bonne ou mauvaise, à laquelle accrocher son regard. Partout, une brume suintante et glaciale. Il frissonne, se force à sentir l'air à l'entrée de ses narines, comme le lui a appris Ora, pour contrôler ses émotions et se sent tout à coup plus calme. Allez, au travail !

Le van est petit mais suffisamment grand pour s'encombrer du superflu. En déplaçant caisses et valises pour préparer sa couchette, il s'avise qu'il a emporté trop de choses. Il faudra simplifier. Enfin, pour ce soir, ça ira. Il installe à ses côtés l'édredon de soie de Mario toujours tremblant. Tire les rideaux et s'enfile en se tortillant dans son duvet. La lueur d'un lampadaire l'empêche de s'assoupir et il reste plus d'une heure les yeux ouverts et l'oreille aux aguets.

À l'instant où il commence à se détendre, un bruit de voiture le fait sursauter. Elle vient se garer tout contre la sienne... Si proche qu'il ose à peine respirer lorsque les portières s'ouvrent... Il perçoit le son étouffé de voix masculines. Au comble de l'angoisse, il applique rapidement la main sur le museau de Mario qui s'apprête à gémir et soulève discrètement un pan du rideau pour voir ce qui se trame.

Il échafaude en quelques secondes un plan de fuite. Sauter sur le siège avant, mettre le contact et démarrer si le danger se précise.

Au manège des lampes frontales qui s'affairent au-dehors, Mark comprend tout à coup qu'on ne s'occupe pas de lui. Il a des voisins pour la nuit. Rien de plus. Il peste contre sa sottise, se rallonge en soupirant et s'endort en pensant aux braves villageois, douillettement installés dans leurs petites maisons qui fument dans la nuit brumeuse de ce mois de juin.

Les premiers rayons traversent les vitres du fourgon. Mark jette un œil à la fenêtre. Ses voisins sont déjà partis. Il n'a pas entendu leur voiture démarrer. Les canards commencent à s'ébattre joyeusement sur la rivière. Déjà lundi matin, songe-t-il en s'étirant, tandis que Mario lèche ses joues à grands coups de langue.

Par réflexe, il allume son téléphone portable avec une pensée pour son équipe qui doit s'interroger sur le programme de la semaine. Vendredi dernier, hormis son clin d'œil à Chatwin, il n'a donné aucune précision, et, ce matin, il a le sentiment de les avoir lâchement abandonnés.

À l'atelier, il y a Amy, la doyenne, une femme ronde et théâtrale perchée sur

de hauts talons. Les rives de la cinquantaine passées, des cheveux de jais ramenés en chignon, des lunettes rectangulaires masquant mal un regard de braise, Amy a adopté un fond de teint clair pour atténuer le feu de ses joues. Plus qu'une assistante, Amy est son bras droit. Celle sans qui la vie serait intenable, lui dit-il souvent. Dix ans déjà qu'ils travaillent ensemble.

Elle gère tout. Ses caprices, ses idées farfelues, ses coups de blues passagers. Elle lui permet de se consacrer à l'essence de son métier : la création. Son seul défaut : une anxiété terrible qui lui fait envisager le pire. Sa qualité la plus précieuse : un professionnalisme découlant de cette angoisse qui a évité à Mark bien des problèmes.

Et puis Margot, la graphiste, une liane de vingt-six ans. Discrète mais l'esprit vif. La perfection incarnée. Son calme souriant apaise la tumultueuse Amy. Sans compter qu'elle foisonne d'idées neuves. Des idées qu'elle suggère en douceur, donnant à ses interlocuteurs l'impression qu'ils les ont trouvées eux-mêmes, le credo de l'agence. Margot est une perle qui ne compte pas ses heures, ce que Mark apprécie à sa juste valeur.

Amanda ensuite, le cerveau droit de l'équipe. Une fille organisée, qui sous ses airs pincés de comptable aux ongles manucurés se déchaîne le soir à la chorale avec ses camarades de negro spiritual.

Nick enfin, le jeune webmaster américain, natif de Boulder. Éternel optimiste, vêtu de jeans usés et de vestons serrés, Nick est un hipster à la barbe soignée, qui ne quitte pas sa casquette Patagonia de la journée. Il aime pêcher, grimper ou surfer, et enfourche son vélo à cadre de bambou à la sortie du boulot.

Mark s'estime chanceux. Il est parvenu à fonder une équipe de confiance, sa tribu.

Alors qu'il s'apprête à appeler Amy, son smartphone vibre dans sa main.

— Mark, mais où es-tu ? On te cherche partout depuis ce matin !

— Heu... en Tasmanie. Je t'ai laissé un mot sur le bureau...

— C'est une blague n'est-ce pas ? Ton rendez-vous de Paris est arrivé. Je la fais patienter depuis une demi-heure !

— Mince ! J'avais complètement zappé...

— Faut absolument trouver une solution, insiste Amy au bord de l'hystérie.

Mark imagine son assistante, sanglée dans l'une de ses petites robes noires et prête à exploser.

Si la veille encore, il rêvait de tout envoyer balader, il se sent soudain penaud et égoïste. Il n'a pensé qu'à lui, oubliant son équipe. Il se doit d'assumer.

— Appelle un taxi et réserve-lui une place sur le premier vol pour Hobart.

J'irai la chercher et nous prendrons en charge tous ses frais. Tu prétexteras un rendez-vous de dernière minute sur un chantier important...

— Ok, soupire Amy.

Quelques minutes plus tard, un sms s'affiche sur son écran : *Emily Chandeleur*
– *Your Home, 13 h 40. T'es épuisé !*

Amy remâche sa colère. Par sa faute, Margot, Nick et Amanda doivent raser les murs... Mieux vaut se trouver à sept cents kilomètres de Melbourne que dans le souffle du dragon. En réponse, il lui renvoie un smiley esquissant un baiser. Elle en rougira !

*

Après avoir bu son café, il se sent soudain stupide à l'idée de convoquer une journaliste parisienne dans ce véhicule ridicule. Le flanc du Hyundai est tagué de long en large d'une abominable effigie d'Elvis Presley qui heurte sa sensibilité. Il a bien essayé d'en changer mais impossible, lui a dit le loueur. C'était le dernier. Lui qui avait rêvé de voyager dans un pur VW dans son jus... Comme il était pressé, il avait accepté.

Il peste d'autant plus qu'il se serait bien dispensé de cette énième interview, de ce *portrait*. Ces derniers mois, en acteur fatigué, il a le sentiment déplaisant de se répéter, de jouer un rôle auquel il ne croit plus. Si Amy n'avait pas insisté, il aurait volontiers décommandé... Après tout, annuler le rendez-vous au dernier moment n'aurait pas été correct, mais possible.

À présent, il le regrette. Il lui aurait suffi d'un mot d'excuses bien tourné, accompagné d'un virement pour rembourser les frais engagés. Il trépigne dans le hall de l'aéroport. Quel idiot je fais ! Il vient de passer une nuit détestable à jouer les aventuriers et se trouve pitoyable.

Il réalise qu'il n'en peut plus de répondre à des questions mièvres et prévisibles : « Quels conseils donneriez-vous à nos lectrices pour apporter de l'âme à leur intérieur ? » Question à laquelle il brûle souvent de rétorquer : « De commencer par avoir une vie intérieure et d'arrêter de lire les âneries qu'on leur vend, les rêves prêts à déballer ! » Mais toujours, il s'entend répondre : « Vous savez, chaque femme porte en elle le mystère de la chaleur et de la douceur... bla bla bla... Bien sûr, l'harmonie répond à quelques règles élémentaires mais pour le reste, il suffit d'écouter son intuition... bla bla bla... » Des réponses creuses et vagues qui semblent ravir ses interlocutrices. Son fameux charme opère à chaque fois, anesthésiant l'auditoire à coups de formules complaisantes.

Ah, songe-t-il, parvenir à s'échapper de la pensée commune. De ce moule dans lequel il n'en finit pas de recuire et de se dessécher...

Bon, en attendant, arrêter de s'en faire une montagne, de cette rencontre, se dit-il soudain, en reprenant le contrôle de ses pensées. Primo, lui accorder la journée pour répondre à ses questions avec la meilleure grâce possible. Secundo, la congédier gentiment et la renvoyer à Melbourne où Amy s'occupera d'elle, lui fera visiter l'atelier et les chantiers en cours si elle le désire. Ce n'est pas sorcier tout de même ! Rien de tel que de faire des plannings pour se décontracter...

Il en est à ce point de ses réflexions lorsqu'une voix cristalline l'interpelle.

— Bonjour ! Emily Chandeleur, je suis ravie de vous rencontrer...

Un sourire illumine un visage enfantin où pétillent deux yeux félins. Des gestes souples et ronds. Une silhouette de... lierre, ou de glycine. C'est ce que pense Mark tandis que la jeune femme lui tend la main.

Quand la voix de source ajoute :

— Enchantée !

Il se dit que rien n'est plus vrai...

— De même ! répond-il en adoptant son air *so charming* de circonstance, mais qui lui semble tout à coup déplacé.

Avec ses cheveux relevés en chignon et simplement retenus par un crayon à papier, quelques mèches musardant sur ses pommettes semées de taches de rousseur, elle est charmante. Oui, enchantée... C'est bien l'allure de cette jeune femme.

Ses mots fusent sans affectation avec une fraîcheur désarmante :

— C'est la première fois que je mets les pieds en Tasmanie. Que c'était beau de là-haut, toutes ces forêts, tous ces lacs..., dit-elle en pointant le ciel.

— N'est-ce pas ? L'île est restée très sauvage...

Mark est un peu désarçonné. Il s'était attendu à quelque Parisienne sophistiquée, voilà qu'il se trouve face à un lutin, ou une fée vêtue en militante altermondialiste. Des bottines indiennes à lacets, un jean et un épais pull vert à col roulé. Un discret coup de gloss ravivant ses lèvres. Et pour tout bagage, un sac à dos qui a vécu.

— Je vous prie de m'excuser pour ce changement de dernière minute, et je vous remercie d'avoir accepté de faire le déplacement, lui dit-il en la délestant de son sac.

— Vous m'en voyez ravie, grâce à vous, je voyage !

Et tout à coup, sans comprendre pourquoi, Mark se sent emplir d'une saine gaieté. Décidé à saisir les amarres et mener la barque de la conversation.

— Quand reprenez-vous votre avion pour Paris ?

— Dans quatre jours, répond Emily.

— Parfait ! Si ma compagnie ne vous importune pas trop, j'ai le temps de vous faire découvrir quelques-uns de mes lieux préférés, ce qui vous permettra d'emporter à Paris un portrait plus vivant que celui que vous auriez croqué dans mon atelier !

Emily ne peut réprimer un sourire lorsque le célèbre architecte ouvre la portière de son fourgon de location. Avant qu'elle ne puisse poser une question, il s'éclaircit la gorge :

— Hum... Je vous présente Mario, mon cocker adoré !

La jeune femme ébouriffé la tête du chien qui fourre sa truffe humide entre ses mains, tandis que Mark ajoute :

— Bivouaquer est l'une de mes marottes... Sortir de ma zone de confort et rompre avec le quotidien, j'en ai besoin pour me ressourcer. Comme j'avais un chantier dans la région, j'en ai profité pour louer ce van...

Le mensonge est éhonté mais cela donnera du relief à son personnage, pense-t-il. Après tout, une légende s'échafaude !

— J'espère que voyager en compagnie d'Elvis Presley ne vous ennuiera pas, plaisante-t-il en montrant du doigt la face du chanteur.

— Oh non, je trouve ça drôle ! sourit Emily. À moins, peut-être, que vous ne m'infligiez sa playlist !

Le dernier rivage

Ils ont roulé jusqu'à Port Arthur. Pour retarder le moment de parler de lui, Mark a raconté l'histoire de cette petite ville tristement célèbre pour son ancien pénitencier. Emily en a frissonné. Ainsi, ce lieu sauvage et âpre avait servi de prison à l'Australie... On disait que la plupart de ses habitants étaient des descendants de proscrits et d'assassins...

— Est-ce qu'une petite randonnée jusqu'au sommet du mont Brown vous tenterait ? lui demande-t-il, en désignant une haute croupe qui surplombe l'océan. J'ai grande envie de prendre l'air. Nous pourrions discuter ce soir. Je connais une charmante *guesthouse*. Nous y serons très bien. Enfin, si cela vous convient ?

Emily est ravie. Après avoir passé deux journées sans presque bouger, elle rêve d'une bonne marche.

Ils bavardent quelques instants sur le sentier, mais lorsque la pente se redresse, un vent glacial se met à souffler de l'océan, fouettant leur visage et les forçant au silence. Mark lui fait comprendre qu'ils peuvent redescendre, si elle le souhaite, mais elle se sent bien et il la suit, impressionné par son aisance et sa belle foulée.

Le mouvement rosit ses joues. Elle se sent revigorée après ces heures de trajet aérien et respire à pleins poumons en atteignant le sommet.

Port Arthur a disparu derrière le relief. Une anse dentelée et festonnée d'écume s'offre à sa vue. Elle n'en revient pas d'être ici, au dernier rivage, à la pointe de la Tasmanie. Il n'y a plus que la lande, la bruyère et les vagues qui se fracassent sur l'ocre du rocher. Un lieu pélagique où se rencontrent deux océans.

Tout est parfaitement irréel. Il y a trois jours encore, c'était Paris, la peur d'être en retard au métro, à l'école, au boulot... Et maintenant, c'est l'Antarctique, tout droit, face à toi, se dit-elle en contemplant la puissance des remous.

Essoufflé, Mark observe son profil méditatif. Il songe soudain à la fatigue de son long voyage et lui propose de redescendre. Elle se tourne vers lui pour le

remercier de cette randonnée qui la ravit. Le vent fait valser ses mots dans le lointain mais, dans son regard chaleureux, elle sait qu'elle a été entendue.

Ils ont à nouveau traversé la lande en titubant sous les rafales, pour rejoindre le fourgon. Lorsque le moteur ronfle et que la chaleur envahit l'habacle, Emily se sent tout à coup épuisée, ivre de vent et sonnée par le décalage horaire. Ils roulent en silence pour regagner le cottage où Mark a réservé deux chambres.

— Prenez le temps de vous reposer et retrouvons-nous pour dîner à vingt heures, suggère-t-il. La table d'hôte est excellente.

De retour dans sa chambre, Emily se coule dans un bain chaud pour effacer l'étreinte du vent et l'impression, plus glaciale encore, qu'a produit sur son esprit sensible le pénitencier de Port Arthur. C'est un lieu bien incongru pour une interview glamour. Elle devine que Mark n'est pas ici que pour travailler...

Elle réalise l'étrangeté de ce qu'elle vit. Elle qui n'est jamais partie très loin de sa petite Lucie... Alors, elle lui envoie un baiser magique. Le baiser magique est capable de traverser les fuseaux horaires pour atterrir sur la joue aimée, lui avait dit la fillette en la quittant... une version du *flying kiss* de sa mère... Les yeux mi-clos, le corps léger, elle laisse ses pensées se dissoudre dans la chaleur du bain, humant l'exquis parfum de rose qui s'en dégage.

*

Un bon feu crépite dans la cheminée alors qu'ils achèvent de déguster un plateau d'huîtres de la baie.

Mark désigne la côte à Emily :

— Figurez-vous que deux navires français, commandités par Bonaparte, ont minutieusement exploré cette région de la Tasmanie, alors appelée terre de Van Diemen. Leur capitaine se nommait Nicolas Baudin. C'était un humaniste, un homme des Lumières qui avait lu Montaigne. En 1802, lors de son expédition en terres australes, il a accosté avec son équipage sur l'un de ces rivages sauvages. Un voyage purement scientifique, qui n'était tourné ni vers le commerce ni vers la conquête, c'était assez remarquable pour l'époque !

Imaginez, les kangourous paissant en liberté, les perroquets aux couleurs de fleurs chahutant dans les eucalyptus et les tribus pacifiques d'Aborigènes se nourrissant pour l'essentiel de coquillages... Il passa plus d'un mois, ici, avec son équipage, à étudier la faune, la flore et les mœurs des autochtones, croquant de souriants portraits. Sa palette de peintre et son sextant sous le bras, il fit lever l'ancre pour regagner ses pénates, jugeant qu'il serait inopportun de coloniser un peuple qui possédait un tel art de vivre. Assurément, ces gens-là dans leur extrême dénuement ne manquaient de rien. Riches de ce qu'ils ne possédaient

pas, on ne pouvait rien leur apporter, et d'eux, il avait tant appris...

— C'est une belle histoire que celle de ce capitaine, dit Emily.

— Pardonnez-moi, je bavarde... À présent, fermez les yeux et imaginez que vous avez vous-même cueilli ces huîtres sur l'écorce détrempée du rocher comme ces Aborigènes des âges anciens, et savourez...

Paupières closes, Emily laisse glisser la chair tendre et salée d'une huître entre ses lèvres. Hum ! Divin..., se dit-elle.

— Ces mollusques sont un délice qu'il nous faut honorer, reprend Mark. Dieu seul sait quand vous en goûterez à nouveau de semblables !

Un ange passe. Ils écoutent la rumeur proche de l'océan, couverte par le fracas de la pluie qui tambourine de plus belle contre la vitre. Emily imagine le galop féroce des vagues se brisant sur les rochers et songe à la vie de ces hommes d'un autre temps, repliés dans de fragiles abris ou sous l'auvent d'une grotte lors des grandes tempêtes. Serrés les uns contre les autres, à l'affût des éléments en furie leur offrant le spectacle unique et sans cesse renouvelé de la puissance en mouvement. Ressentaient-ils de la peur ou étaient-ils parvenus à vivre une forme de fatalisme joyeux ?

À cette pensée, elle rompt le silence :

— On apprécie d'autant plus la chaleur d'un bon feu et un toit lorsque la tempête fait rage au-dehors. Et l'on comprend pourquoi le feu était le pôle magnétique, l'axe central de la maison.

— À lui seul, le feu crée le foyer, en effet, même et surtout chez les nomades, renchérit Mark. Tout cela nous éloigne beaucoup du monde du design et de l'architecture d'intérieur, n'est-ce pas ? Et pourtant, si l'on y songe, à quoi devrait servir la décoration, sinon à recréer cette atmosphère essentielle de sécurité et de chaleur...

— Chacun bricole comme il le peut son bonheur personnel, sourit Emily, mais le véritable *habiter* a lieu là où sont les poètes...

— Ça alors ! Vous faites référence à Bachelard ?

— Je n'ai guère de mérite car j'ai écrit un mémoire, resté inachevé, précise-t-elle, sur *La poétique de l'espace*...

— Dites-m'en plus, demande Mark saisi par la curiosité.

Emily sent le rouge lui monter aux joues.

— Eh bien, poursuit-elle en retrouvant son assurance, j'ai essayé de pratiquer ce que Bachelard appelait une "topo-analyse", c'est-à-dire, pour le citer de mémoire, *l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime*. Pour illustrer son essai, Bachelard puisait dans l'œuvre des grands poètes et des grands

romanciers. De mon côté, je me suis attachée à examiner la façon dont nos contemporains se réapproprient leur espace vital.

Enfin, j'imagine que votre métier vous permettrait d'étayer mon propos mieux que je ne saurais le faire car vous êtes au cœur de ma problématique, sourit-elle. Mais je ne veux pas vous ennuyer avec mon jargon d'universitaire...

— Vous ne m'ennuyez pas du tout, au contraire ! Mais dites-moi, demande-t-il d'un air gourmand, quelle rêveuse de demeures êtes-vous ?

— Oh, une très grande rêveuse... répond Emily, songeuse, et pas que de demeures. D'espace tout court, plutôt... Et la journée d'aujourd'hui m'a emportée loin de moi... Bref, je crains de m'aventurer sur des sentiers où je risque de nous perdre l'un et l'autre !

— N'ayez aucune inquiétude, l'engage chaleureusement l'architecte, nous avons tout le temps.

— Bien..., dit-elle en inspirant profondément avant de poursuivre. Lorsqu'il m'arrive de passer devant un portail rouillé, qui n'a pas été ouvert depuis des années, et que j'entrevois une haie touffue de charmes voilant le mystère d'un parc peuplé d'arbres centenaires, je voudrais me faire souris et me glisser par cette faille moussue que j'aperçois là, dans ce vieux mur, pour visiter clandestinement la propriété. À défaut, je poursuis mon chemin mais mon esprit abrite désormais une glycine ensauvagée qui fraie sous une tonnelle entre un chèvrefeuille et une clématite...

J'ai toujours aimé me promener les yeux au ciel et rêver à la croisée modeste d'une fenêtre voilée d'une vieille dentelle. Plus encore que les riches propriétés, les chambres de bonne me reposent et m'inspirent. Je m'y sens chez moi. Nul encombrement. Cela fleurit l'essentiel, la liberté et la lecture. C'est dans ces petites chambres d'étudiant à lucarne que j'ai le plus voyagé, que je me suis installée en douce dans le boudoir 1900 d'Odette de Crécy avec ses vases de porcelaine chinoise emplis d'opulentes orchidées, ses cartes d'amants négligemment posées sur les guéridons incrustés d'ivoire...

— Ah oui, la nonchalance des méridiennes de velours, l'interrompt Mark, les chaises longues en rotin et l'exotisme satiné des oiseaux de paradis brodés sur les tentures... Pardonnez-moi si je vous coupe, mais j'ai un faible, moi aussi, pour le salon d'Odette ! Une vie alanguie où l'on sonnait à l'heure du thé au risque de fouler un fragile poignet... Mais je vous en prie, continuez...

— À l'opposé, ou peut-être à la suite, il y a la chambre de bonne de Denise, dans le *Bonheur des Dames* de Zola.

Mark acquiesce.

— Elle me rappelle un conte de mon enfance, *La petite princesse*. Ma chambre

d'étudiante ressemblait à ces chambres-là. Froides, pleines de courants d'air, où la pluie bat l'unique tabatière. Une pauvre chambre où l'on s'endort habillée et se réveille à quatre heures pour finir une dissertation, ou, comme Denise, pour raccommorder avec rage des bas troués, dompter une chevelure sauvage ou ajuster en frissonnant une robe de faille noire trop large à la taille...

— Et espérer peut-être émouvoir Octave Mouret, lance Mark pour la taquiner.

Emily sent un rouge inexplicable lui monter aux joues, et pour faire diversion s'empresse de poursuivre :

— Des chambres où l'on se forge, plutôt... Comme dans la mansarde sri-lankaise de Nicolas Bouvier, l'auteur du *Poisson-Scorpion*. C'est l'un de ces lieux de passage qu'on ne fait que frôler et qui offrent le sentiment paradoxal d'être là et de vivre vraiment. Des berceaux de rêverie et d'ennui, si dépouillés qu'ils en deviennent propices à la plus vive des libertés comme à l'enfermement le plus stérile, lorsque les épaules nous manquent et que guette le désenchantement... Épuisé par un long voyage et de trop vives exaltations, Bouvier y a frisé la folie, s'absorbant dans des contemplations minuscules qui lui ont peut-être sauvé la vie. La visite d'un crabe ou d'une armée de fourmis !

Je me souviens encore de l'un des paragraphes de ce livre. Je l'avais appris par cœur tant je le trouvais juste. Ces phrases m'ont toujours accompagnée quand j'investissais un nouveau lieu...

Mark est suspendu à ses lèvres, alors Emily cite l'écrivain de mémoire :

— *S'installer dans une chambre, pour une semaine, un mois ou un an est un acte rituel dont beaucoup de choses vont dépendre et dont il ne faut pas s'acquitter avec l'esprit brouillon. Ne pas engorger une frugalité qui est salubre, limiter ses interventions, surtout ne pas bousculer les rapports de ton. Dans une chambre digne de ce nom, les couleurs ont pris le temps de s'expliquer, de parvenir par usure et compassion réciproque à un dialogue souhaité et fructueux.*

L'architecte a sorti un carnet de sa poche.

— Quelle fabuleuse mémoire vous avez ! Et qu'il me plaît, cet homme ! Il exprime avec une clarté saisissante ce que je m'attelle à faire depuis des années. Auriez-vous la gentillesse de me noter ce passage ainsi que les références du livre ?

Emily saisit l'élégant stylo-plume que lui tend Mark et s'accomplit, tentant d'élargir au mieux le tracé asthmatique de ses pattes de mouches.

Lorsqu'elle en termine, elle s'excuse de sa volubilité. Ce sujet la passionne.

— Ah, non, je vous en prie, continuez, l'encourage-t-il.

— Eh bien, pour conclure, dans un tout autre style, reprend la jeune femme, que le jeu commence à ravir, il y a le cloître baroque de Jean des Esseintes, le

héros d'*À rebours* de Huysmans. La pauvre tortue-bijou qui se meurt de ses feux sur les tapis persans, les bibliothèques regorgeant d'in-folio et de grimoires étranges...

— Bien sûr ! s'exclame Mark. Et la toile mystérieuse de Gustave Moreau avec Salomé réclamant la tête de ce pauvre Jean-Baptiste. La grande plante vénéneuse, fatale de tatouages et de voiles, qui faisait fantasmer ce cher Floressas !

— C'est exactement ça ! s'enthousiasme Emily. C'est amusant, nous avons fait les mêmes lectures ! Mais j'en ai suffisamment révélé. À votre tour maintenant. Parlez-moi de vos rêveries de demeures...

— Vous avez mis la barre très haut, ma chère ! Bon... Vous allez me trouver sans doute moins érudit mais voyez-vous la maison de Kate dans *La consolante* ?

— Oui bien sûr ! s'exclame la jeune femme. Les écuries abandonnées dans lesquelles les enfants ont élu domicile, le vieux chien que Kate soulève devant Charles impressionné par la vitalité de cette femme. Je me souviens avoir lu quelque part qu'Anna Gavalda avait refusé une adaptation cinématographique prétextant qu'aucun repérage n'en aurait trouvé d'aussi belle. De maison, j'entends, et de femme peut-être aussi d'ailleurs... Et elle avait raison, n'est-ce pas ?

— Absolument, poursuit Mark. Car il y a toute cette vie qu'on a inventée, la lumière d'un soir d'été qui escamote l'inachevé et la misère, révélant la dentelle fine d'une toile d'araignée. La chaux imparfaite d'un vieux mur qui se dore vers cinq heures, la cuisine généreuse et dépareillée. On sent que l'auteure a été invitée à la table de Kate, qu'elle y a bu le café en mangeant des tartines et que c'eût été la trahir que de leur donner corps, à elle et à sa maison. Elles en ont suffisamment, de corps, à elles deux. Elles respirent la vie sur le papier et cela suffit. Et comme Charles est archi, sans doute me suis-je un peu reconnu ! sourit Mark avant d'ajouter :

— Les maisons d'artistes et d'écrivains m'inspirent beaucoup dans mon travail. Le Santo Sospir et la maison de Milly, de Cocteau, ou dans une atmosphère tout à fait différente, l'appartement parisien de Charlotte Perriand dans sa période post-japonaise. J'adore aussi la fantaisie et la gaieté de la maison de Charleston où se réunissaient les membres du groupe de Bloomsbury, dont Virginia Woolf et sa sœur Vanessa Bell faisaient partie.

J'aime également la simplicité du refuge de l'écrivain au fond de son jardin anglais. Le vert pistache de son salon, si inhabituel pour l'époque ! Cette couleur, déclinée dans toutes ses nuances aujourd'hui et si appréciée dans l'aménagement intérieur pour ses vertus rafraîchissantes, sa symbolique de nature et d'espoir, n'a pas toujours eu la cote. Savez-vous qu'elle a longtemps été censée porter malheur,

à tel point qu'elle était bannie des théâtres ? Molière serait mort sur scène, vêtu d'un habit vert...

Pour en revenir au salon de Virginia, difficile d'imaginer que la romancière ait pu quitter l'une de ses vastes bergères à oreilles pour s'enfoncer dans la rivière voisine les poches pleines de pierres... Comme quoi, contrairement à ce que j'affirme si souvent, le décor ne guérit pas de tout...

Il se tait un instant et Emily respecte son silence. Elle ne se sent nullement gênée car elle les aime ces respirations qui permettent à la réflexion de son interlocuteur de mûrir. Sans doute lui en sait-il gré, car il reprend, plus sérieusement :

— Peut-être allez-vous trouver cela étrange mais j'ai passé du temps dans la hutte dénudée de Thoreau, près de l'étang de Walden, et dans celle de Han Shan, le poète et ermite chinois. Je me souviens de ces vers :

J'habite dans les montagnes

Nul ne me connaît

Au milieu des nuages blancs

Toujours silencieux, silencieux

Pourquoi les cabanes plus que les grandes propriétés ? La cabane renvoie à l'enfance, à l'inachevé, au transitoire. Et puis dans "demeure", il y a "meurs...", avouez qu'il fait un peu tombeau, ce mot ! La demeure sent l'enfermement, l'aliénation aux choses, l'esclavage domestique et les compromis. La cabane, au contraire, se fond dans l'espace, dans la nature sauvage. Comme dans les estampes chinoises, elle s'intègre à son environnement. L'étang et les montagnes sont les véritables habitants du lieu et pas seulement un paysage charmant fait pour contenter les besoins esthétiques de l'homme.

Chez Thoreau, j'aime aussi l'idée des trois chaises, pour les visiteurs de passage. *Less is more*, disent les Américains. Ne trouvez-vous pas remarquable que ce soit chez les champions de la consommation que naissent les consciences les plus rebelles et les plus aiguës ? Enfin... je le crois vraiment et de plus en plus. Apprendre à se désencombrer, c'est vivre plus profondément. Vous allez finir par penser que je veux fermer boutique et peut-être aurez-vous raison ! plaisante-t-il.

— Oh non, je vous comprends. Ce rêve-là est universel. J'ai vécu dans l'une d'elles, il y a quelques années..., murmure Emily, songeuse.

Alors que Mark s'apprête à lui demander des précisions, la jeune femme plonge sa main dans son sac de toile et en sort un livre :

— Connaissez-vous *L'éloge de la cabane* ? J'aime beaucoup cette maison

d'édition, ils font de beaux ouvrages, simplement reliés. La forme s'accorde au fond... Je vous l'offre.

— C'est adorable. Je ne sais comment...

— Je vous en prie, c'est pour moi un privilège que d'être avec vous ici.

— Mais dites-moi, reprend Mark. Comment se fait-il qu'une jeune femme fine et cultivée...

— Rédige de petits articles frivoles ? le coupe-t-elle d'un air taquin.

— Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit..., poursuit Mark. Je suis simplement surpris. J'ai rencontré beaucoup de journalistes dans ma vie mais aucune d'entre elles ne vous ressemblait. Comment en êtes-vous arrivée à faire ce métier ?

— Eh bien, j'ai mis mes projets de recherche entre parenthèses pour gagner ma vie. J'élève seule une petite fille. Mais je ne suis pas à plaindre. J'aime raconter des histoires, même légères. En faisant du bien à mes lecteurs, je m'en fais aussi ! Sans compter que ce n'est pas en restant dans une bibliothèque universitaire que j'aurais eu l'opportunité de vous interviewer, conclut-elle. À ce propos, je m'aperçois que je n'ai rien noté...

— Oh ! s'exclame Mark en regardant soudain sa montre, tout est de ma faute. Nous allons remettre cela à demain. Il est tard, j'ai dû vous épuiser avec toutes mes questions, et vous avez besoin de récupérer après ce long voyage. Un petit déjeuner à huit heures vous convient-il ? Je vous propose une virée en bateau sur la côte de basalte que j'ai envie de revoir depuis longtemps. Je vous souhaite une très bonne nuit !

— Fantastique ! répond-elle. Bonne nuit à vous aussi.

En regagnant sa chambre, Emily est surprise du temps que Mark lui accorde. Après tout, rien ne l'oblige à prolonger la conversation avec une journaliste inconnue. Elle est émue, surtout, car elle a apprécié ces instants en sa compagnie. Jamais elle n'a eu l'occasion de partager ses lectures et ses rêveries, au fond si intimes.

En se brossant les dents, elle se dit qu'il faudra qu'elle lui parle un jour de la maison de sa grand-mère... Mais enfin ma fille, se ravise-t-elle soudain en contemplant, dans le miroir, sa bouche dégoulinant de dentifrice. Reviens à la réalité ! C'est déjà mercredi ! Et vendredi matin, tu ne le reverras plus. L'important, c'est de rapporter ce papier. Alors demain, trouve un moyen de poser tes questions, et de ne pas te contenter de répondre aux siennes ! se houspille-t-elle comiquement devant la glace.

En s'allongeant sur le lit, Mark songe que cela fait des années qu'il ne lui est pas arrivé de vouloir mieux connaître quelqu'un. Emily Chandeleur, murmure-t-il pour lui-même. Une femme au sourire de tournesol. Et des yeux qui dégagent une lumière... Mais que va-t-il chercher ? Elle repartira en France dans quelques jours. Sans bien comprendre pourquoi, cette pensée l'agace.

Totem Pole

C'est seulement lorsque nous savons habiter que nous pouvons bâtir.

MARTIN HEIDEGGER

C'est si bon de sentir les embruns fouetter son visage et le vent saturé d'iode jouer dans sa chevelure ! jubile silencieusement Emily, alors que la frêle coque longe de grandes falaises de roche volcanique aux formes géométriques. Au sommet des colonnes, on aperçoit des cormorans occupés à sécher leur plumage entre deux plongeurs.

Mark lui a expliqué qu'en cette saison les baleines quittaient les eaux froides et se rapprochaient des côtes sauvages pour mettre bas. Elle imagine ces bêtes fabuleuses, croisant dans le grand silence des profondeurs marines.

Le bateau ralentit et elle sort de sa rêverie. Mark lui presse le bras pour lui montrer une étroite flèche noire d'une centaine de mètres de haut, plantée dans un étroit fjord d'eaux sombres, entre deux parois, celle du cap et de l'îlot d'une aiguille rocheuse. Un équilibre fragile la maintient d'une façon d'autant plus inconcevable qu'elle s'évase légèrement de la base vers le sommet.

Sam, le vieux pêcheur, coupe le moteur et s'engage avec précaution dans le passage resserré où le vent forcit. Les bourrasques font claquer leurs manteaux et Emily a rabattu sa capuche pour se protéger. Dans ce rétrécissement, l'océan se déchaîne et la barque tangue de plus belle. Mario s'est collé à ses jambes et a fourré son museau dans sa main. Depuis son arrivée, il ne la lâche plus.

La marée est remontée et on peut encore apercevoir les énormes ventouses des grandes algues chevelues qui valsent au gré du ressac.

— *Hey, watch, there are two climbers up there...*, crie le pêcheur en leur montrant du doigt le haut de l'aiguille.

Ils lèvent les yeux. Stupeur, il y a là deux hommes accrochés à la paroi. Ou

plutôt, un homme... et une femme. Celle-ci grimpe au-dessus de son compagnon sur l'arête sommitale.

Emily aperçoit ses cheveux virevolter dans le vent. Elle semble évoluer avec sérénité sur le fil du pilier, apparemment insensible au froid et aux rafales glaciales. « Lucie... », murmure Emily, en pensant à sa fille.

Mark n'en revient pas.

— *Crazy and dangerous, but so beautiful*, ajoute le vieux Sam. *So crazy and beautiful !*

— Il a tellement raison, renchérit Emily.

— Vous trouvez ? dit Mark, interloqué.

— Mais oui, sans un brin de folie, la vie serait bien triste !

Et elle cite en riant ces mots du poète André Velter : *Vivons, prenons tous les risques possibles et si nous vivons vieux nous n'y serons vraiment pour rien !*

Mark la contemple avec étonnement. Cette fille est imprévisible !

Et le pêcheur demande :

— *What did she say ?*

Mark traduit et le vieux répond :

— *Oh yeah ! I definitely agree !*

Il remet les gaz et le bateau vire de bord pour ressortir du défilé. Les parois s'éloignent. Emily et Mark ne quittent pas des yeux les petites silhouettes des grimpeurs qui se détachent sur le pilier jusqu'à se fondre dans le paysage minéral.

Lorsque l'aiguille disparaît, Emily sent son cœur se serrer et ne peut pas retenir une larme qu'elle essuie prestement du revers de sa manche.

Le vieux marin les dépose dans cette baie déserte où le van les attend. Ils regardent le bateau s'éloigner avant de s'en retourner vers le visage radieux d'Elvis Presley, bien incongru en un tel lieu.

Mark met le contact. Le véhicule est pris d'un hoquet mais ne démarre pas. Il retente plusieurs fois de suite mais rien à faire. Le fourgon est en panne. Ils sont bloqués à plus de vingt kilomètres de piste de Port Arthur et le portable ne passe pas. Le soleil vient de se coucher et la forêt s'assombrit. Emily propose de soulever le capot.

— Vous y connaissez quelque chose, vous ? lui demande Mark, l'air surpris.

— Non, mais dans ces moments-là, c'est ce qu'il est coutume de faire, n'est-ce pas ? répond malicieusement la jeune femme.

Après avoir trouvé le levier, ils ouvrent le capot, puis commentent en pouffant la tuyauterie noire de cambouis, aussi mystérieuse pour eux que la Voie lactée.

Assis sur son arrière-train, Mario les observe, stoïque, avec la raideur d'un majordome.

— Bon, plutôt que d'entreprendre une longue randonnée en pleine nuit, je vous propose de dormir ici, suggère Mark. J'ai des couvertures en surplus. Le fourgon est équipé et les placards remplis de nourriture.

— Je crois que nous n'avons pas le choix, acquiesce Emily, qui s'affaire déjà dans la minuscule cuisine. Pardonnez-moi mais j'adore la dinette !

Elle a fait le point en un clin d'œil sur les ingrédients.

— Un curry de coco, ça vous dit ?

— Formidable ! Puis-je vous aider ?

— Tenez, dit-elle en lui tendant les carottes et un couteau. En rondelles d'un centimètre, s'il vous plaît.

— À vos ordres, ma chère !

Le fourgon est exigu et ils masquent leur gêne en badinant.

Un parfum d'épices et de coco envahit bientôt l'habacle. Emily a entrouvert la fenêtre et tandis que le repas mijote, Mark verse une généreuse gamelle de croquettes à Mario. Lorsque son maître lui en donne le signal, le cocker y plonge goulûment la tête en poussant des grognements de satisfaction. Sa distinction s'est évanouie, et Emily ne peut s'empêcher de sourire à la vue des longues oreilles qui balaient le plancher. Mark la réprimande :

— Voyons, chère amie, on ne se moque pas ! Sachez que les ancêtres de Mario rapportaient les bécasses tirées par la reine Victoria elle-même, ajoute-t-il en mimant la raideur d'un officier de la Couronne.

— Et sa grand-mère avait sans doute le même coiffeur qu'Odette de Crécy, s'amuse Emily. Une fameuse alliance !

Mark a débouché une bouteille de vin rouge, achetée dans un vignoble proche de celui où a grandi sa mère.

— Hum... C'est délicieux, dit-il en goûtant le curry. Je ne crois pas avoir autant savouré un plat depuis bien longtemps.

— Merci ! Je suis heureuse que ça vous plaise !

Après le repas, Emily lui demande de répondre à ses questions. Il se prête au jeu de l'interview sans sourciller, cette fois. Son verre de vin l'a égayé. Il se sent à l'aise et a envie de se dévoiler.

De son côté, la jeune femme réalise qu'il était temps car elle repart le surlendemain.

— Votre univers est très naturel par les matières et les couleurs utilisées, commence-t-elle. On vous sent attaché à cette authenticité dans le choix même des matériaux...

— Oui, en effet, j'aime la terre et les nuances qu'elle décline. J'ai peu d'attrait pour le style scandinave en vogue aujourd'hui. Le blanc ne m'émeut pas. Il manque de caractère. L'utiliser, c'est ne pas parvenir à choisir. Et en décoration, comme dans la vie, il faut être capable de faire un choix, de l'assumer. Pour moi, ce n'est pas une couleur. Dans la nature, il n'existe pas, d'ailleurs. Il n'est jamais absolu.

Voyez les nuages, ils ne sont pas blancs, ils sont en perpétuel mouvement et restituent une palette de nuances variées selon la position du soleil. Quant à la neige, elle se définit avant tout par sa substance, plus que par sa couleur. C'est la densité de ses cristaux qui crée ces sensations feutrées, poudrées ou au contraire scintillantes qui en font une matière si propice à la rêverie.

Si l'on choisit le blanc pour des enduits, je conseille d'y ajouter un léger pigment selon l'intention recherchée. Ombre naturelle ou terre de Sienne par exemple, selon qu'on souhaite rafraîchir ou au contraire réchauffer l'atmosphère d'un lieu. Et bien sûr, cela dépendra du climat. Il faut être à l'écoute de l'espace et de la nature environnante. Et toujours privilégier ses sensations à la décoration.

J'ai souvent eu besoin d'adoucir les espaces qu'il m'a été donné d'investir. En ville, j'essaie de façonner des intérieurs intemporels, qui donnent envie de se blottir et de rêver. Se sentir au chaud et en sécurité est une nécessité vitale pour les urbains qui passent leur vie dans des lieux impersonnels.

— Ces nids que vous agencez sont tout de même spacieux et luxueux, l'interrompt Emily.

— Le luxe n'est pas toujours ce qu'on croit. Regardez autour de vous. Le luxe est là. L'espace, la lumière et le silence. La sensation que nos poumons s'emplissent d'une nourriture subtile est sans prix. Ne trouvez-vous pas que l'air marin que nous avons respiré aujourd'hui était un grand cru ?

— En effet !

— Entre nous, reprend Mark, dont le ton assuré a laissé place à celui de la confiance, je dois vous avouer que si je sais aménager un lieu, j'ai toujours déploré de ne pas savoir l'habiter...

Il se tait, le front soucieux. Emily le laisse un instant à ses pensées avant de nuancer :

— Mais tout de même, j'ai vu des images de votre maison. C'est un lieu splendide qui reflète un art de vivre singulier, une façon d'être au monde

originale et harmonieuse.

— Vous avez dit le mot... “reflète”... On peut créer l’illusion pour soi-même et les autres mais rappelez-vous qu’il s’agit d’un décor. Procurer l’illusion, c’est mon métier. Habiter vraiment, c’est autre chose. C’est une qualité, une disponibilité d’âme que je regrette de ne pas cultiver davantage...

Vous savez, poursuit-il, pensif, j’ai passé ma vie à courir après un mirage. Je me souviens que j’adorais sortir marcher sans but dans Paris, le soir, lorsque j’étudiais à Camondo. Marcher à la nuit tombée pour surprendre les veillées familiales, ces instants de communion et d’intimité à l’heure où l’on s’attable dans la joie et la bonne humeur, et celle, à peine plus tardive, à laquelle les enfants en pyjama sont priés de dire bonsoir alors qu’ils aimeraient jouer toute la nuit. Oui, ces soirs-là, je tentais, comme vous le disiez en citant Bachelard, de pénétrer le germe du bonheur central, sûr et immédiat. Imaginer ce bonheur, l’anticiper, suffisait à panser mes blessures et à me rendre heureux. Car la tendresse est un sentiment que je n’ai plus connu en famille, après la mort de ma mère... Alors tout mon travail a peut-être consisté à tenter d’en reproduire le goût et la saveur. Ce qui me plaît, c’est d’anticiper ces instants précieux et hors du temps. Projeter une harmonie qui ne se réalisera peut-être pas, mais dont la possible éclosion suffit à m’animer. Il y a un fond de nostalgie dans tout cela bien sûr !

La jeune femme est émue du tour intime qu’a pris la conversation. Ah, la nostalgie, songe-t-elle, n’a-t-elle pas souvent été tentée, elle aussi, de faire du passé fable rose, comme l’a écrit un jeune auteur ? Alors, elle dit à Mark :

— La nostalgie, c’est un frein terrible si l’on n’en fait pas quelque chose. Mais vous, vous avez su la convoquer pour créer.

Mark hoche la tête :

— Je l’espère...

Ils se taisent. Dehors, la nuit remue doucement. Un mince croissant de lune perce à travers le feuillage, comme épinglé au ciel. Emily se penche à la fenêtre pour l’admirer.

— C’est si paisible et si beau..., murmure-t-elle. Au bord d’un tel rivage, on en oublierait presque les soubresauts du monde.

Mark acquiesce et ajoute :

— Hier, nous parlions des rêves de cabanes. Ce que je ne vous ai pas dit, c’est que j’ai rénové un cabanon de pêcheur, il y a quelques années. Je l’avais appelé “Le repos du capitaine”.

— J’ai lu cela, en effet, dans l’une de vos interviews, dit Emily.

— Pour tout vous avouer, j’avais imaginé que ce merveilleux petit cabanon,

idéalement placé au bord d'un lac, m'offrirait des moments de paix et de contemplation en me réconciliant avec la vie sédentaire. Je pensais qu'un refuge isolé du monde permettait de rêver, de créer... De se reconnecter à la nature, de s'abandonner au simple bonheur d'exister. De révéler, en somme, le meilleur de soi en cultivant sa vie intérieure, à supposer qu'elle existe ! Mais la magie fut de courte durée... Passé la phase de rénovation et l'ivresse des deux premiers automnes, durant lesquels je me plaisais à découvrir mon nouveau territoire, je sentis peu à peu mon enthousiasme s'émousser. De nouveau, je me surpris à souhaiter quelque nouveauté susceptible d'interrompre ma retraite. La visite de la mésange à ma fenêtre, l'attente de la pleine lune et du renard à la nuit tombée n'avaient déjà plus le même charme. Cette perte d'attrait pour l'objet de mon rêve, le simple fait d'entrevoir que ce qui avait été censé me rendre *parfaitement* heureux ne produisait pas l'effet escompté, me déprima. Ainsi, à peine goûté, le paradis se fanait ! Au fond, je n'étais bon qu'à créer la possibilité d'un refuge, le caprice d'une île, qui une fois abordée, ne tardait pas à me lasser.

Pour effacer ma déconvenue, je cherchai à me divertir. Acceptant les invitations de mes amis, je sautai d'un avion à l'autre, et me pris à rêver d'un nouvel ermitage, d'un paysage neuf. Une maison dans les Cyclades, blanchie à la chaux et bordée d'un champ d'oliviers, un chalet d'alpage en Suisse entouré de prés fleuris, une maison ouverte sur la jungle brésilienne ou une tour en Toscane, comme celle de Chatwin.

Un jour de désenchantement, je gravai à l'opinel ces mots fameux de Baudelaire sur la porte de mon cabanon : *Anywhere out of the world*. N'importe où hors du monde, tel était peut-être mon salut.

À l'occasion d'un voyage au Japon, un ami architecte avec lequel je partageai ces réflexions m'a fourni des éléments de réponse qui sont restés gravés dans ma mémoire. Je me souviens comme si c'était hier de ses paroles :

“Ici, la maison vit lorsqu'elle est occupée par ses habitants. Déserte, elle n'est qu'une coquille vide. Un intérieur est un contenant qui n'a de raison d'être que dans l'accueil. Cette conception a façonné notre manière d'habiter. Elle est également liée, bien sûr, à l'impermanence dans notre philosophie, au sentiment que tout est mouvant, flottant, qu'on ne peut s'attacher à rien tant les choses nous échappent. Du fait même de sa géographie, le Japon est un pays fondé sur l'instable. Il suffit d'un séisme ou d'un tsunami pour réduire nos biens et nos espoirs à néant. Cela nous incite à vivre le moment présent. En Occident, vous avez tendance à tomber sous la coupe du matériel, à exagérer l'investissement affectif de vos lieux de vie. À devenir esclaves de biens ou d'animaux que vous humanisez de manière déraisonnable.”

Alors qu'il poursuivait en citant Kamo No Chomei, ce lettré qui avait choisi de pouvoir porter sa maison sur son dos, comme la coquille d'un escargot, l'image du vieux moulin, le paradis à jamais perdu de mon enfance, me revint comme une évidence. Ces jours heureux que j'avais vécus avec ma mère, au bord de la Dordogne, ces instants suspendus, hors du temps, qui me semblaient destinés à devoir durer toujours, n'étaient-ce pas eux, au fond, que je m'acharnais à recréer en bâtissant des cabanes en forêt, en rénover des fermes pour mes clients ?

En somme, j'ai demandé à mes habitations successives de m'apporter la paix dont j'étais dépourvu, quand un Japonais, lui, sait d'instinct que ce n'est pas l'ermitage qui fait l'ermite ! Je suis un inconstant, croyez-moi. Je me délecte du privilège de la possession mais dès que l'habitude s'installe, je recouvre la vue, celle de la banalité et des jours communs. Et l'ennui surgit. Cet ennui que partout, l'on emporte avec soi.

Emily est surprise par cette amertume soudaine, tandis qu'il reprend, comme pour lui-même :

— Je ne trouve un semblant de paix que dans le mouvement, dans la fuite même, et si parfois, j'ai des velléités de contemplation, c'est pour bien vite m'apercevoir que je n'en possède pas le talent. Je l'abandonne à Mario... Ce qui me fait vivre, c'est le désir, c'est l'élan... J'aime l'excentricité, l'excès ou l'austérité. Le lustre en cristal ou la chandelle unique.

Attentive, Emily prend des notes sur son carnet.

— En revanche, j'ai en horreur ces mausolées de béton aux multiples baies vitrées ouvrant sur la mer où se cognent les oiseaux. La vue, toujours la vue. La lumière, d'accord, mais la vue... La vue sans intelligence et une lumière trop intense et directe pétrifient. Elles condamnent et enferment à l'intérieur. La maison est le lieu où s'affrontent nos polarités. Se blottir ou sortir. Il faut choisir. C'est cet équilibre, cette tension qui m'intéressent. Pour vendre, évidemment, je me suis adapté, mais rien ne m'agace plus que d'entendre qu'un vieux mas provençal à l'abandon a du "potentiel". Rien ne m'est plus triste que de transformer une grange en piscine intérieure ou de voir, dans chaque jardin de curé, les mêmes transats et parasols prétentieux. Comme je vous le disais, je suis un grand nostalgique qui se refuse à l'être..., ajoute-t-il en esquissant un sourire. Enfin... pour en revenir à mon cabanon, je n'ai pas à rougir de mon inconstance. Après tout, Henry David Thoreau, lui, n'a tenu que deux ans. C'est peu lorsqu'on pense avoir trouvé le paradis, n'est-ce pas ?

— Si je puis me permettre, avance Emily, je ne crois pas que "tenir" soit le terme approprié. Thoreau menait une expérience. C'est très clairement exprimé

dans *Walden*. Il ne voyait sans doute pas l'intérêt de persévérer dans une existence qui n'avait plus rien à lui offrir et dans laquelle il était seul engagé. Il en avait tiré la substantifique moelle, et si elle lui avait appris beaucoup, sur lui-même et les hommes, la poursuivre l'aurait empêché de mener à bien la suite de ses réflexions. Peut-être était-ce également le cas de Rimbaud qui arrêta brusquement d'écrire de la poésie pour s'aventurer à Harar...

Mark écoute avec attention la jeune femme, qui conclut :

— Peut-être que les artistes et les poètes les plus fulgurants ont davantage besoin d'inconnu et de nouveauté pour nourrir leur création.

— Bon nombre d'écrivains, de "voyants" purement sédentaires, pourraient contredire votre thèse, ma chère, sourit Mark, heureux de parvenir à lui opposer un argument. Emily Dickinson, Glenn Gould... Aimez-vous Christian Bobin ? N'est-il pas l'écrivain par excellence du domicile, du lieu natal ?

— Je ne crois pas, renchérit Emily. Il dit lui-même qu'il aurait pu écrire partout ailleurs. Le Creusot est le creuset de sa poésie, mais par simple hasard de naissance. Prenez Giono, poursuit-elle. À tous ceux qui voulaient le cantonner dans le rang des écrivains provençaux, il répondait avoir adopté Manosque par défaut, et qu'à choisir il aurait volontiers vécu dans un pays verdoyant et pluvieux.

— Ce serait donc une question de tempérament, conclut Mark.

— Oui, et je persiste à croire que vous faites simplement partie de l'autre catégorie d'artistes. Les intrépides. Ceux qui ont besoin de se frotter à la nouveauté pour se sentir vivants.

— C'est très généreux de votre part d'excuser ainsi ma versatilité ! Mais vous ? Dites-moi, après avoir tant rêvé, avez-vous trouvé un lieu qui vous comble ?

— Hum..., je crois, répond Emily. Aujourd'hui, mon toit, mes murs, mes fondations, ce sont mes proches. Ma fille, mes parents, mon frère et quelques amis que je compte sur les doigts d'une main et sans lesquels je me sentirais amputée. Oui, ma vraie maison est charpentée des liens avec ceux que j'aime.

— J'envie votre sagesse ! Vous possédez bien plus de discernement que la plupart des êtres que j'ai rencontrés... Notre discussion me rappelle un terme employé par une journaliste d'*Elle*, le "bovarysme immobilier", pour définir cette passion contemporaine que nous entretenons pour les maisons, la décoration, la recherche frénétique d'un nouvel habitat, rendue possible par les annonces du monde entier disponibles sur internet...

— J'avoue que même si ma vie laisse peu de place à ce genre de rêveries, j'y suis sujette aussi, lorsque je songe à quitter Paris pour me rapprocher de la nature...

— Vous êtes donc humaine ! s'exclame Mark. Me voilà rassuré, s'amuse-t-il.

Ils se taisent un instant, à l'affût des bruits de la nuit, alors que les ronflements sourds de Mario envahissent l'habitable. Emily sourit, tandis qu'il poursuit, songeur :

— On croit que la maison a le pouvoir de panser les blessures de l'insatisfaction. Les images sur papier glacé nous renvoient à la nostalgie d'un temps suspendu, à la douceur de ces instants que nous aurions dû vivre. Des volets bleus, une vieille fontaine dont on imagine le chant apaisant, la poésie d'une glycine en fleur... Nous voilà transportés. Découlent de ces lectures une passivité, une velléité qui se meut en mélancolie douce et amère. Ce banc, sous la treille, qui attend le contemplatif, parviendrons-nous jamais à nous y arrêter ?...

Prenez l'image du hamac. Le hamac, c'est un concentré de farniente, c'est de l'onirisme à portée de main. C'est une sandale qui glisse nonchalamment du pied quand le sommeil envahit le rêveur... Mais le hamac, comme la chaise longue, n'est en réalité qu'un simulacre de repos, une habile mise en scène, davantage destinée à apaiser l'œil et l'esprit que le corps tout entier. L'été dernier, je dînais chez des amis lorsque mon hôtesse se plaignit du hamac qu'il fallait rentrer avant que l'orage n'éclate. Cette balancelle qui tanguait voluptueusement dans le vent était devenue sa bête noire. Vide, le hamac la narguait, la mettait face à son incapacité d'arrêter la course de son quotidien de femme d'affaires hyperactive. Il symbolisait l'espoir trahi d'un repos qu'elle n'arriverait jamais à s'accorder. Je ressentis d'autant plus vivement son amertume qu'un tel agacement m'était familier.

— Moi qui vous imaginai confortablement installé dans un lieu à votre image, entouré de quelques rares objets et de beaux livres...

— Oh rassurez-vous, je le suis, mais cela n'est pas aussi naturel pour moi que vous le pensez. J'en viens parfois à me demander s'il ne vaudrait pas mieux renoncer à la propriété ? La fuir même ! N'est-il pas plus simple de feuilleter des magazines en rêvant aux maisons que l'on n'habitera jamais, ou comme Rilke, d'investir mentalement les demeures ou les propriétés croisées sur les chemins du voyage ? Je crois que la possession occulte la rêverie. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis d'accord, mais en partie seulement. Je crois surtout que vous avez eu la chance de transformer vos corps de songe en corps de logis ! Vous êtes un privilégié, ce qui explique que vous soyez aussi sévère et aussi blasé face à la propriété, qui est, reconnaissez-le, un vœu universel, sourit Emily. Les hommes ne se sont-ils pas de tout temps battus pour un territoire ? Même les nomades, dont on a souvent eu tendance à idéaliser le mode de vie, ont besoin d'ancrages. La transhumance de pâturage en pâturage n'a rien de romantique. Elle est

seulement dictée par la nécessité de survivre à des climats rigoureux dans une nature aride. Rien à voir avec l'errance extravagante du *Wanderer* dans le romantisme allemand ! Vous pourriez lire, à l'occasion, *L'enracinement*, de la philosophe Simone Weil...

— Bien sûr, vous avez raison, reprend Mark, tout à coup gêné par ses propres affirmations.

Pensive, Emily coule son regard vers la plage envahie par l'obscurité, avant de poursuivre.

— Il y a quelques années, je suis partie à la rencontre d'un groupe d'"électrosensibles" vivant dans une zone blanche, un lieu ayant échappé à la trame du réseau, et préservé pour un temps des pollutions électromagnétiques. Évidemment, on m'avait mise en garde contre ces individus qu'on taxait de névrosés somatisant des peurs imaginaires... Mais ces critiques m'avaient laissée de marbre. Où s'arrête le réel et où commence la fiction ? Qui peut le savoir ? Si les ondes participent, comme on le pressent aujourd'hui, à la disparition des abeilles, pourquoi n'auraient-elles pas une influence tout aussi néfaste sur l'homme ? Il existe d'ailleurs à Genève une maison destinée à accueillir des électrosensibles...

Bref, j'étais décidée à ne pas m'encombrer de préjugés. Ce qui m'intéressait, c'était l'impératif de survie dans lequel se trouvaient ces hommes et ces femmes. L'absence totale de choix. On choisit généralement de se retirer dans un lieu sauvage par goût de la nature et de la solitude, mais dans leur cas, c'était une nécessité dictée par une contrainte extérieure. C'était d'autant plus étrange qu'en débarquant depuis Paris dans cette campagne idyllique, j'avais été fascinée par la beauté de ces lieux préservés. Un petit coin de paradis des Alpes du Sud. Imaginez une vieille maison forestière blottie dans un vallon, entourée de grands pins et protégée du monde par une belle falaise de roche bleue...

J'ai garé ma voiture et éteint mon téléphone portable. Au même instant, un fourgon utilitaire est arrivé à ma hauteur. La porte arrière s'est ouverte et une femme en est sortie. Elle avait l'air épuisé. La conductrice est descendue à son tour. Je leur ai demandé d'où elles arrivaient. Elles m'ont dit qu'elles venaient de faire le tour de la région, dans ce fourgon blindé, pour trouver un nouveau lieu. Moi qui m'apprêtais à les complimenter sur leur magnifique refuge... Je me souviens encore du regard douloureux de cette femme, me disant, en levant le doigt au ciel comme pour le prendre à témoin : "Ici, on n'est plus à l'abri... Il commence à y avoir du réseau et mes brûlures repartent de plus belle."

Il ne m'appartenait pas de juger de la réalité de ces symptômes mais j'ai tout de suite senti que je n'étais pas en face d'une affabulatrice. Juste d'une femme en

grande détresse. Le plus impressionnant, c'est qu'il n'y avait pas de solution à son problème. L'étau se resserrait...

Imaginer que cette inconnue et ses compagnons d'infortune n'auraient bientôt nulle part où aller sur terre m'a bouleversée. Si leurs symptômes et leurs maux sont démontrés, ils seront un jour considérés comme des martyrs, sacrifiés sur l'autel du progrès.

Lorsque j'ai repris la route, j'ai savouré comme jamais le bonheur de pouvoir jouir des parfums et de la beauté du paysage dans une parfaite insouciance...

— Impressionnant en effet... *Anywhere out of the world*, puissance mille..., dit Mark qui n'avait jamais entendu parler de ce problème.

— Pardonnez-moi d'avoir un peu plombé l'ambiance avec mes souvenirs, s'excuse Emily dans un sourire, tandis qu'il détaille la finesse de ses petits doigts qui roulent une minuscule boulette de pain sur la table.

— Et si vous n'aviez à vous soucier ni de temps, ni d'argent, ni... d'ondes, reprend-il, taquin, où iriez-vous vous installer ?

— D'abord, je prendrais la route avec ma fille... et ensuite, à la campagne certainement... et plus exactement, au pied d'un figuier ! J'aime la terre. Peut-être est-ce de la nostalgie car le pigeonnier dans lequel je vis à Paris depuis plus de dix ans n'a rien de champêtre ! Je trouve infiniment beau et humain l'acte de jardiner. S'occuper d'un arpent de terre, planter des arbres ou des fleurs, cultiver un potager, c'est prendre soin. C'est accepter de vieillir, aussi, car l'arbre planté figure le temps qui s'écoule. Vous avez attendu avec impatience de le voir s'épanouir, et un beau jour, la maturité des fruits que vous espériez tant vous ramène à votre finitude. Le jardin est une école de philosophie !

— L'arbre est plus chanceux que nous, continue Mark. Il se déploie en vieillissant, devient sublime et vénérable...

— Peut-être avons-nous simplement désappris à voir la beauté dans la vieillesse, s'anime Emily. Je me souviens d'une vieille mendiante, entrevue dans un bus indien. Rien ne m'avait tant émue que son visage ridé comme une vieille pomme où brillaient deux yeux noirs. Des pupilles d'enfant émerveillée !

— Vous m'étonnez, ma chère, je croirais entendre un vieux maître chinois ! s'amuse Mark. Il me semble que je pourrais rester des heures en votre compagnie... Notre conversation va son cours, comme un fleuve nullement pressé d'atteindre la mer. Qui sait si les hasards de la vie ne nous donneront pas l'occasion d'explorer un jour ses méandres ! À présent, il faut aller se coucher, ajoute-t-il en se levant pour installer le lit à l'arrière.

— De quel côté souhaitez-vous dormir ?

— Peu importe, dit Emily. Choisissez vous-même.

— À vrai dire, ça m'est égal à moi aussi. Choisissez.

— Si nous sommes aussi polis l'un que l'autre, nous risquons de passer la nuit debout, sourit la jeune femme, en s'asseyant vers l'ouverture. Tête-bêche, nous aurons davantage de place, suggère-t-elle, en se roulant dans la couverture qu'il lui a tendue.

— Parfait, vous avez raison, je n'y avais pas pensé.

D'un bond, Mario se glisse entre eux.

— Il ne vous gêne pas ? dit Mark, en se tournant vers la cloison, un bras traînant sur le pelage fauve.

— Oh, non ! Je rêve d'avoir un jour un brave animal comme le vôtre, dit-elle en caressant la tête de Mario.

Leurs mains se frôlent un instant sur la fourrure du chien qui soupire d'aise.

Lorsque Emily s'éveille, elle est seule dans le lit, son foulard en travers des yeux pour échapper à la lumière matinale. Un parfum de café lui chatouille les narines. Elle se redresse, s'étire et ébroue sa crinière. Mark est assis. Il lève les yeux du livre dans lequel il est plongé et lui sourit :

— Vous avez bien dormi ?

— Merveilleusement, dit-elle, sans pouvoir réprimer un soupir de bonheur. Je crois que j'en avais besoin. Mais j'en suis confuse, vous devez m'attendre depuis un moment déjà ? Avez-vous passé une bonne nuit ?

— J'ai le sommeil assez léger mais j'ai apprécié le calme de notre bivouac. J'étais en train de réaliser qu'il ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps de m'éveiller sans me soucier de ma boîte mail... Je me suis permis d'emprunter ce livre qui dépassait de votre sac.

— Ah, Romain Gary... *On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné...*, murmure Emily. Il n'y a pas beaucoup de livres qui me font cet effet, poursuit-elle. Rire, et pleurer à la ligne qui suit...

— Je n'en suis pas encore à ce passage, mais quelle plume !

— Si vous aimez, je vous le laisse. Je l'ai déjà lu quelques fois.

— Ce qui me fera donc deux cadeaux de retard, sourit Mark, en enchaînant, que prenez-vous pour le déjeuner ? Thé ? Café ? Tartines ou céréales ?

Elle mord à belles dents dans une tranche de pain beurrée que Mark a insisté pour garnir lui-même de confiture d'orange.

— Si vous aimez, celle-ci est à tomber !

— J'adore...

— Sans être indiscret, puis-je vous poser une question ?

Emily acquiesce.

— Vous m'avez paru émue, hier, en quittant Totem Pole.

Le visage de la jeune femme pâlit légèrement.

— C'est vrai. Cette scène a ravivé mes souvenirs... J'ai aimé un alpiniste autrefois. C'est le père de ma petite fille. Il a disparu sans avoir le bonheur de la connaître...

— Oh, je suis désolé..., murmure Mark.

C'est affreux de le penser mais il se sent presque soulagé. Soulagé qu'elle n'ait personne dans sa vie... Et toujours, la réalité qui lui revient. Elle part le lendemain. Et sans qu'il puisse comprendre pourquoi, il en ressent un léger pincement au cœur.

Après le petit déjeuner, alors qu'ils s'apprêtent à rallier le goudron à pied pour retrouver du réseau et appeler une dépanneuse, un bruit de moteur rompt le silence de la baie. Un bateau accoste sur le rivage. C'est Sam, le pêcheur, venu récolter des huîtres sauvages.

Le vieil homme propose de les raccompagner à Port Arthur. De là, il sera facile d'envoyer une dépanneuse chercher le fourgon.

Le soir, durant le repas, ils sont pensifs tous les deux, et moins bavards qu'à l'accoutumée. Flotte entre eux un air de départ, un air de regrets inavoués.

En plongeant dans son bain, Mark réalise que ce qu'il n'a pas osé dire la veille à Emily, c'est que sa théorie de la fuite s'applique à toutes les facettes de sa vie, et en particulier à ses amours. Comme Chatwin, il a toujours eu en horreur le domicile, surtout lorsque celui-ci risquait de devenir conjugal... Sa seule vraie maîtresse, c'est sa liberté. Mais sa solitude l'exalte-t-elle autant qu'autrefois ? Il n'en est plus si sûr...

Pour noyer ses interrogations, il plonge sa tête sous l'eau, demeurant en apnée jusqu'à ce qu'une inspiration soudaine l'arrache du fond de la baignoire. C'est une vieille habitude. De coureur de fond et de jupons. Il a toujours eu besoin de se priver d'air pour respirer.

*

À présent, elle était partie, et il soupira en mettant distraitement le contact.

Au moment de la quitter, il avait enserré sa petite main dans les siennes plus longuement que la courtoisie ne l'eût exigé. Était-ce une manière de la remercier, de lui signifier la valeur de cette rencontre, ou quelque chose de plus profond ? Comme une difficulté à la laisser repartir...

De son côté, elle l'avait regardé plus intensément que ne le réclamait la

politesse. Il avait senti ses yeux briller. Était-il possible d'entendre battre à distance un cœur inconnu ? Peut-être avait-il rêvé, mais il avait senti le sien s'accélérer.

Elle avait caressé la tête de Mario qui avait couiné tristement en la regardant s'éloigner. La parenthèse se refermait. Il était resté quelques instants dans le hall, les mains vides, le cœur en creux, avant de retourner au fourgon.

C'était la première fois qu'il échangeait *naturellement*, lui semblait-il. Sans doute, par tact, n'avait-elle pas osé lui avouer qu'elle ne le connaissait pas avant de le rencontrer — il l'avait senti —, mais, alors que cela aurait dû l'agacer, c'était l'inverse qui s'était produit.

Cette rencontre l'a rajeuni, lui a montré combien la notoriété est une chose relative. Mark réalise qu'il est l'un de ces rois de pacotille, régnant sur une sphère minuscule.

Sans le soupçonner, elle lui a ouvert les yeux, lui a soufflé le sens qu'il peut donner à sa vie d'homme « inspirant ». Tenter d'incarner les valeurs qu'il prône. Redonner à l'espace intime sa valeur primitive de refuge et d'ancrage, d'accueil et de partage. Revenir à l'essentiel au fond, une vie simple, fondée sur une conscience vigilante. Apprécier le luxe authentique. Le temps, le silence, l'amour et la nature...

Dans un monde de l'image, où des tribus bobos et des personnalités *so inspiring* exhibent des quotidiens modèles, qui exercent un pouvoir de fascination quasi hypnotique, mais qui peuvent, aussi, éveiller la jalousie, il est salutaire de parler *vrai*.

Pour suggérer à ses admirateurs d'apprécier leur vie dans la beauté de sa singularité, plutôt que de rêver à celles d'autrui, il se devait de dévoiler ses fragilités, ses doutes et ses questionnements. Chacun de nous a son rôle à jouer, quel que soit son métier, se dit-il.

En roulant, il ressent le besoin de laisser infuser en lui les mots et les idées qu'ils ont partagés. Jamais auparavant, il n'a pris le temps de se poser, de réfléchir vraiment...

Il appelle Amy, pour lui dire que tout s'est bien passé, mais qu'il va poursuivre son voyage quelques jours encore.

Correspondance

Je me suis laissé prendre à cette présence absence (...).

NICOLAS BOUVIER

Ce soir-là, assis dans la cabine du ferry qui le ramène à Melbourne, Mark prend un stylo et une feuille de papier. Une évidence s'impose. Il souhaite prolonger la conversation de la semaine passée. Il n'arrête pas d'y penser. Il se souvient qu'elle a mentionné sa rue. Proche de l'église de Saint-Séverin. Il pourrait demander à Amy de se renseigner sur l'adresse exacte mais n'en fait rien, préférant garder pour lui l'intimité de ce geste, et trouvant charmante l'idée d'envoyer une lettre à une adresse approximative. Avec un peu de chance, elle parviendra à bon port. Et si c'est le cas, il se plaira à y voir un signe !

Emily Chandeleur, Le Pigeonnier, rue Saint-Séverin, Paris V, France, note-t-il sur l'enveloppe d'une écriture soignée.

Il réalise qu'il n'a jamais écrit à une femme de sa propre initiative. En général, il se contente de répondre aux lettres de ses admiratrices, et pousse parfois jusqu'à la rencontre. Il lui est si aisé d'hameçonner une femme impressionnée. Mais là, c'est différent, se dit-il, en se persuadant qu'il ne cherche pas à entrer dans un jeu de séduction mais simplement à poursuivre une conversation, fût-ce à dix mille kilomètres de distance...

*

Emily avait retrouvé sa petite Lucie avec bonheur. Mais durant quelques jours, elle s'était surprise à rêver au carreau en se languissant de la sauvagerie de la Tasmanie et de ses échanges avec Mark, puis ses souvenirs s'étaient fondus dans le tourbillon des jours.

C'était juillet, l'odeur des vacances, les trains au départ, les vacanciers, les valises et les taxis bondés... Paris Plages pour ceux qui restaient, comme elle. La

vie, la chaleur et la pluie, l'insomnie, le rire et les frasques de Lucie, les bouquins dénichés sur les quais, les gâteaux de Fatou et les thés à la menthe dans la mansarde surchauffée de Marcellin.

En attendant de mettre au propre son interview pour l'automne, elle bouclait des articles du numéro de septembre, destinés à prolonger l'été indien : « Une maison ouverte sur la nature en Corse », « Une cabane chic à Ibiza », « Un loft aérien sur l'île de Corfou ».

Au pigeonnier, l'ambiance était gaie. Tandis qu'elle s'escrimait au clavier, Lucie jouait sous son bureau avec Black Iris, le chaton recueilli par Fatou durant son absence.

Un été ponctué d'escapades à Larchant. Black Iris qui miaule à fendre l'âme dans le RER tandis que Lucie tente de le convaincre des bienfaits du voyage : « Tu verras, y a Fifi qui t'attend, elle est aussi noire que toi mais beaucoup plus grosse. T'inquiète ! Elle te mangera pas ! »

Enfin, au bout du quai, papi sauveur. « Papi et sa 4L pourrie », *dixit* Lucie.

Les hortensias de la cour moussue à l'ombre rafraîchissante des vieilles pierres, les tartes bizarres que mamie s'est mise à confectionner avec l'aide de Sylvie. Les salades de fleurs et d'herbes sauvages. Lucie qui invente et clame tout haut le menu : « Achillée... beau mon saladier aux cent soucis, histoire de pas s'en faire la nuit ! »

Lucie ravie, qui apporte à sa grand-mère une tisane « à dormir debout » ! « Mamie perchée plus haut que Saint-Mathurin », dit la fillette. Papi qui sourit et Emily qui tonne : « Mais voyons, Lucie ! »

Lucie-Gribouille grimaçant à la barbe des gargouilles ! Lucie tout émoustillée au contact du grès, Lucie qui danse au sommet de l'Éléphant, son rocher préféré, Lucie qui fait des châteaux de sable en forêt. Lucie qui pêche dans le Loing avec son papi, et ses bons mots en partant : « Ne vous inquiétez pas, on va au loin ! »

Lucie petit chef, qui commande à Fifi : « Assise, Fifi. » Qui réprimande : « Stop, Fifi. » Qui distribue les bons points : « T'es ADORABLE, ma Fifi ! Courage, t'as droit au gâteau de mamie ! »

Lucie, toujours et encore, qui fait l'école aux poules naines alignées sur le rebord d'une chaise de la cuisine. Un tableau, trois craies de couleur et un journal sous la chaise. Le jeune Black Iris au sommet de l'escalier qui assiste à la leçon en rêvant d'en croquer une, mais qui se tient coi, par respect pour sa petite maîtresse.

Et un jour, en fin d'été, presque la rentrée, une lettre. Là, timbrée d'Australie.

Une enveloppe à l'aspect fatigué qui a dû vivre quelques aventures avant de tomber dans la bonne boîte, en témoigne le « Pigeonnier » barré ! La retourne, déchiffre le nom à l'arrière et une adresse. Lui ! Intriguée, Emily monte les six étages au pas de course et ouvre la porte. Elle n'en revient pas... Une lettre de lui, ici, au pigeonnier. Elle la regarde. Longtemps. La retourne. Doucement. Imagine le trajet depuis une *mailbox* de Melbourne — *post office* — dix mille mètres *by plane* au-dessus de tant de mers — jusqu'à sa boîte à elle.

Surprise et troublée, Emily sort le vieux couteau du pépé, celui qui a toujours servi à couper les pages et ouvrir le courrier ; Balzac, les factures et l'almanach du jardinier.

Enfin, déplie le papier recyclé, grammage fin cependant, et de bonne facture, encre de qualité, tracé élégant, écriture bien déliée... Stop, Sherlock, tiens-toi tranquille et lis !

Chère Emily,

Je ne sais si cette lettre vous trouvera au pigeonnier mais la curiosité me pousse ce soir à vous écrire pour vous demander d'avoir la gentillesse de bien vouloir me raconter, par le menu s'il vous plaît et lorsque vous en aurez le temps bien entendu, la maison de votre grand-mère. Vous souvenez-vous de votre promesse ?

Ma requête doit vous paraître bien étrange mais elle est d'une importance extrême pour moi. Je pressens en effet que nous avons eu la même aïeule, ou peut-être ai-je simplement rêvé d'avoir la vôtre...

Je vous souhaite un très bel été, et j'espère que votre petite fille n'a pas trop souffert de votre absence.

Au plaisir d'avoir de vos nouvelles.

Votre très dévoué Mark

PS : et soyez assurée que je n'ai cessé de penser à vous depuis notre rencontre. Rencontre qui continue d'illuminer mes journées.

Emily est touchée par le ton chaleureux et ce post-scriptum délicat. Prise d'une inspiration soudaine, elle s'attable pour lui répondre.

Cher Mark,

Votre lettre me fait l'effet d'une heureuse surprise. Paris est encore désert en cette fin d'été et j'ai tout le temps de me replonger dans mes souvenirs.

Vous me demandez de vous décrire la maison de ma grand-mère, qui était aussi celle de mon grand-père évidemment, mais si je l'appelle « maison de ma grand-

mère », c'est qu'il me semble que cette vieille ferme était le prolongement de son corps. Ne dit-on pas avec raison des femmes d'une autre époque qu'elles étaient l'âme du foyer ?

Le paradis des vacances de notre enfance, c'est un lieu commun n'est-ce pas ? Et pourtant, je m'aperçois que c'est surtout un lieu unique, le siège d'émotions à la fois personnelles et universelles. Quel privilège, pour un enfant, d'avoir eu des coins et des greniers, un poulailler ! Pas de cave mais un chai ! Des coffres sur pieds appelés « maies » et dont on relevait le lourd plateau pour prendre dans sa menotte précautionneuse les œufs de la veille et les apporter dans la cuisine.

La cuisine, c'était le royaume de mamie qui maniait le fouet de son poignet solide. Mamie qui fleurait l'eau de Cologne et le sucre vanillé.

Je me souviens du buffet du salon aux effluves d'anis. Les ronds de table bon marché et les verres à pied, alignés sur des étagères ornées d'une dentelle ancienne. Ceux qu'on faisait briller pour les grandes occasions !

Je me souviens de cette armoire qui embaumait chaque matin le gâteau que ma grand-mère faisait cuire pour le petit déjeuner. On le conservait sur un plateau d'osier recouvert d'un torchon repassé aux initiales de mémé. Mémé, c'est ainsi qu'on appelait la mère de ma grand-mère paternelle. On perpétuait son souvenir en recyclant ses draps brodés en torchons immaculés.

Je me souviens de cette chambre aux volets clos qui donnait sur la rue. On y valsait en patins de feutre sur des parquets cirés.

Je me souviens du grand escalier de bois tournant avec sa rampe astiquée que je rêvais d'enfourcher comme dans les films de Fred Astaire.

À l'étage, il y avait les chambres. Vides la plupart du temps. La bleue, et la rose surtout, qui donnait sur la rue et dans laquelle j'aimais fureter. On l'appelait « la rose » en raison de sa tapisserie fleurie et de la couleur du dessus-de-lit satiné rehaussé de coussins brodés de panthères dorées. Les tables de nuit étaient gonflées de prose à l'eau de rose bien entendu. Des romans sentimentaux appartenant à ma grande cousine, et que je lisais, un peu honteuse, à la dérobée.

Il y avait une armoire moderne dans cette chambre, comprenez une armoire des années cinquante. Papi y rangeait le surplus de cravates qu'il ne mettait jamais et le linge de bain repassé qu'on n'utilisait plus. Des serviettes en trop mais qu'on gardait « au cas où ». Car ma grand-mère, qui avait manqué, petite, ne jetait rien !

Je me souviens encore de cette commode installée dans le renforcement d'une ancienne cheminée. Elle était assortie à l'armoire. Sur son plateau reposait une boîte ornée de coquillages nacrés. Un cadeau d'amis qu'on avait trouvé charmant, ou laid, peut-être, mais qu'on avait conservé par amitié. Je me délectais des menus trésors qui s'y trouvaient : un dé à coudre, une vieille broche, un collier de fausses perles, une

gourquette ancienne...

Un peu en retrait, il y avait une autre chambre, plus vaste, meublée de lits bateaux et d'édredons gonflés. L'immense armoire — il m'aurait fallu une échelle pour accéder aux dernières étagères — était remplie des fripes seventies de ma tante. Des minijupes en corolles de daim, de grandes lunettes de soleil rondes qui mangeaient le visage, des chemises fleuries, des jeans s'évasant en pattes d'éléphant. J'adorais me déguiser. Quelle aubaine d'avoir une tatie taillant du trente-six quand on est une gamine !

J'y glanais des sacs à main en cuir poinçonné, comme ceux que les Sénégalais vendent sur les plages l'été.

Et parfois, j'en redescendais une boîte à chapeau dans laquelle ma grand-mère conservait le manteau de lapin qu'elle avait confectionné pendant la guerre, pour le plaisir de m'en entendre conter l'aventure. Imaginez le luxe ! Il lui avait fallu attendre dix civets pour se l'offrir ! « Du clapier à l'atelier du grand couturier », riait-elle, en repensant à sa coquetterie d'antan. Après avoir dépecé les bêtes, elle en avait patiemment tanné les peaux pour les assouplir... Le manteau était mérité et je n'ai pas hérité d'un tel savoir-faire !

Et pour conclure cette visite, je vous invite à approcher de la porte sombre au fond de la grande chambre. Celle qu'on craignait d'ouvrir, avec sa cible de fléchettes sur laquelle le grand cousin marquait tous les points. Une chambre un peu étrange et sacrée, imbriquée dans la grande. Aujourd'hui encore, même en rêve, j'ose à peine l'entrebâiller.

« La maison natale est plus qu'un corps de logis, elle est un corps de songe... », me souffle Bachelard.

Avec toute mon amitié,

Emily

PS : Je termine de mettre votre interview au propre et vous l'envoie dans un prochain courrier.

Ma chère Emily,

Je vous remercie pour votre lettre, qui m'a ému et amusé.

Je me permets de vous faire passer un petit texte écrit de retour de Tasmanie, et qui je l'espère trouvera un écho en vous.

En voyageurs, nous avons restreint nos murs et notre toit aux frontières de notre corps, tout à la joie de laisser filtrer le vent et la grande rumeur du monde dans nos chambres intérieures. Heureux de nous laisser dépoussiérer, désencombrer.

Le sentiment d'étrangeté que nous éprouvons à l'égard de notre logement, de notre vie, lorsque nous rentrons, n'en est que plus fort. Tout nous paraît soudain trop grand

ou exagérément meublé. C'est cette impression de « trop » qui domine. Trop de tout. De linge, de meubles, de vaisselle, de relations, de rendez-vous... Toutes ces choses que nous possédons et qui nous possèdent bien davantage.

La plupart du temps, ce flottement entre notre univers et nous, cette incertitude face aux objets, à ce qui façonne notre vie, ne dure pas. Très vite, trop vite peut-être, nous préférons oublier cette sensation inconfortable pour chausser nos pantoufles. Réintégrer l'image familière que nous nous faisons de notre existence. Notre empreinte sur les choses nous rassure. Elles sont bien à nous, nous sommes bien à elles. Sentiments d'appartenance mutuelle et d'identification apaisants...

Certaines fois, plus rares, il se produit une rupture soudaine, un craquement net, que seul peut percevoir celui qui le vit. Aux yeux des autres, rien n'a changé. Mais pour soi, tout est différent. Inquiétante étrangeté...

Ce sentiment de séparation est si fort qu'on est prêt à tout abandonner sur-le-champ. En réalité, ce qu'on prend pour un brusque chavirement de tout l'être n'est que la rupture de cette étoffe fragile qui nous reliait au passé et qui avait commencé son lent travail d'usure en silence. Pour se déchirer tout à fait, il ne lui manquait que l'occasion de se distancier. Ce que procurent le voyage, la rencontre. L'occasion de porter un regard neuf sur l'existence. Est-ce bien cela ma vie, la vie ? se dit-on soudain. Lorsqu'on en doute, un point de non-retour est atteint. On n'en revient jamais.

J'espère que ces lignes vous permettront de comprendre ce que j'ai traversé sans oser m'en ouvrir à vous explicitement. Si vous souhaitez en utiliser quelques passages pour votre portrait, sentez-vous libre de le faire.

Je vous ai par ailleurs affirmé aimer l'inconnu, le bivouac... J'en suis confus car je n'avais pas dormi dehors depuis plus de vingt ans... Je vous prie de me pardonner ce mensonge puéril !

*Au plaisir de vous lire,
Bien affectueusement,*

Mark

Cher Mark,

Je vous pardonne bien volontiers vos prétentions d'aventurier, qui pour tout vous avouer, m'avaient paru légèrement suspectes ! Il se trouve que j'ai quelque habitude des bivouacs...

Votre texte est magnifique et je me suis permis d'émailler l'interview de quelques-unes de vos citations. En vous lisant, j'ai songé à Fitzgerald, The Crack-Up, la fêlure...

À mon tour de partager avec vous ces quelques mots écrits ce matin, au réveil, dans la maison de mes parents :

Un matin frais de septembre, les sens en alerte, l'humidité des prés qui vous monte à la tête, vous lave alors que vous n'avez rien demandé. Comment ne pas remercier le noyer, les cosmos en fleur, le rouge-queue qui pépie dans la haie, les nuages, les merveilleux nuages et le soleil qui pointe son nez aux lèvres de l'horizon ?

La journée se tient là, tout entière dans cet instant, et vous comble du simple regard que vous avez su lui accorder.

Vous vous sentez élargi, capable de contenir plus d'espace que vous ne le pensiez.

Vos racines fendent tous les bétons du monde

Elles épousent la rondeur de la Terre

Un matin d'automne

À peine levée

La journée couronnée...

Avec toute mon amitié,

Emily

Leur correspondance avait pris un rythme régulier. Emily envoyait trois lettres par mois. Parfois, elle recopiait pour Mark quelques mots de son journal qu'elle pensait susceptibles de l'intéresser, d'autres fois, elle répondait à ses questions, en lui racontant son quotidien parisien, ses amis, Lucie, et l'avancement de ses projets.

Dans sa dernière lettre, elle lui avait parlé de Marcellin, et en retour, elle avait reçu ce courrier :

Ma chère Emily,

L'évocation de votre ami Marcellin m'a profondément touché. Cette assignation à résidence consentie m'a rappelé le souvenir d'un homme que j'ai connu en arrivant à Melbourne.

C'était un vieil écrivain qui se plaignait du quartier dans lequel il vivait. Un quartier qui avait changé, qui était devenu sale et bruyant. La plupart des vieilles maisons avaient été détruites par des promoteurs et remplacées par d'affreux immeubles. Pourtant, mon ami s'obstinait à y demeurer. Jamais il ne songea à déménager. Prise dans un étau de laideur, sa maison me faisait penser à la bicoque charmante et biscornue d'un vieux magicien. Et c'est ce qu'il était. Un magicien des

mots...

Il avait troué les mailles de sa propre clôture pour que les chats du quartier puissent trouver refuge chez lui. Il aimait me parler de la relation qu'il avait tissée avec sa maison. Pour lui, il y avait l'espace du dehors et celui du dedans. Le dehors, ce monde instable et menaçant qui s'effaçait une fois sa porte refermée. En entrant chez lui, j'avais d'ailleurs le sentiment de pénétrer un univers. Sa maison était une prolongation de son imaginaire et de sa plume. Un espace hors du temps, hors du réel décevant. L'abri de sa création et de sa liberté.

Un jour, j'eus l'impudence de lui suggérer que s'il souhaitait déménager, un tel univers se recréerait sans peine. Il m'a foudroyé du regard et sa réponse est restée gravée dans ma mémoire : « Mais mon cher, vous n'y pensez pas ! Il ne s'agit pas d'un décor à reconstituer à sa guise ou l'une de ces illusions de havres de paix que vous échafaudiez pour des clients frileux. Que faites-vous de l'empreinte ? Cette lente imprégnation qui a lieu entre un corps d'homme et un corps de maison. Cet apprivoisement mutuel qui ne concerne pas seulement les objets mais le foyer, les murs, le plafond, le jardin, les arbres et les animaux. Voilà quarante ans que j'échauffe mon esprit, que je forge ma plume et ma discipline dans cet âtre. Quarante ans que mon âme éploie ses ailes hors de mon cerveau, que mon imagination déborde et vient envahir chaque recoin de cette maison.

« Chaque parcelle de l'air que vous respirez est chargée d'idées ! Tenez, je parie que sur la patère où vous avez accroché votre manteau sommeille un titre... Et regardez là-haut, voyez-vous ce personnage pris dans cette toile d'araignée ? Voyez son visage d'ombre, sa bouche ouverte et ses grands yeux effarouchés ! Il attend que je le tire du piège dans lequel il est englué. Que je l'élève au monde !

Cet espace recèle ma vie intérieure. Mes livres en germe, mes idées. C'est ainsi. Je ne peux pas le quitter. Il enlôte tant de rêves et de promesses. »

J'osai timidement rétorquer : « Ainsi, vous acceptez d'être prisonnier d'un lieu. N'est-ce pas paradoxal pour un homme dont les romans sont un appel à l'aventure et à la liberté ? »

« Ah mon jeune ami, ça n'est pas qu'un lieu, vous l'avez bien compris, c'est une matrice, un athanor ! Cet espace qu'on nomme "maison" faute de mieux est le seul moyen que j'ai trouvé pour circonscrire le débordement de mon univers, en retenir le flot, comme le lit d'un fleuve dont le cours varie au gré des saisons.

D'ailleurs, regardez-vous. À chacune de vos visites, vous revenez d'un coin différent de la planète ou du pays. Mais pourriez-vous pour autant affirmer que vous vous sentez libre ? »

Je me souviens avoir bredouillé une réponse confuse qui n'était guère convaincante.

« Ne sommes-nous pas à jamais prisonniers de notre corps ? reprit-il. Acceptez

l'idée que cette maison fasse partie du mien. Vous savez, plus les années passent, plus je suis persuadé que notre seule liberté réside dans notre capacité à maîtriser, un tant soit peu, ce véhicule où résident nos émotions, notre esprit et notre langage. Parvenir à exercer cette liberté à l'intérieur du cadre qu'on s'est fixé, n'est-ce pas la plus haute et la plus belle preuve d'indépendance ? Vivre le surgissement de l'instant, sans se soucier du passé ni de l'avenir...

Lorsqu'un écrivain parvient à saisir une nuance qui lui échappait, à fixer un infime vertige autour duquel il tournait comme un fauve en cage depuis des nuits, sa journée est gagnée. Il s'attable en ogre, prêt à dévorer la vie, au sortir de la cellule dans laquelle il était enfermé. La voici ma liberté.

Bien sûr, il est des écrivains capables d'écrire partout mais, chez les enracinés de mon espèce, un imaginaire singulier ne peut se déployer de façon propice que dans la certitude de cette sécurité, de cette paix, patiemment élaborées, de cette connivence avec les choses, les habitudes et le paysage. Si je devais partir, il me semble bien que je perdrais tout, ma force, ma stabilité, ma plume. Que je deviendrais fou... Alors oui, en un sens, je suis un esclave consentant, assigné à la résidence d'une écriture qui ne peut avoir lieu qu'ici.

Et puis, bouger, quelle perte de temps quand on porte tout en soi ! »

Par ce « en soi », il voulait dire bien sûr sa maison et lui, comme l'escargot qui ne peut vivre sans sa coquille... En anglais, ne dit-on pas homebody, pour évoquer un casanier ?

Son jardin était minuscule et il n'avait que trois arbres dans sa cour, mais il émanait une telle force, une telle assurance de ses propos qu'à présent je suis certain que son fantôme doit encore hanter les lieux.

Je passe parfois dans le quartier. La maison est toujours là, comme une incise dans le temps. Elle résiste aux promoteurs et je me demande parfois si elle existe réellement. Si je ne suis pas le seul à la voir. Les volets sont fermés mais il me semble qu'elle parle d'un ailleurs au rêveur que je suis...

En attendant le bonheur de vous lire, et d'en apprendre davantage sur votre petite tribu, je vous souhaite une très belle journée,

Mark

Cher Mark,

Il ne me reste qu'à vous présenter ma mère. Enfin, telle qu'elle était autrefois, avant que sa maladie ne soufflé un à un ses souvenirs...

Maman vivait dans un monde de fleurs, de feuilles et de mousses. D'arborescences invisibles. De réseaux de racines, de gonflements de sève et de bourgeons. Accaparée

par le liseré d'un lys ou le vert tendre d'une crosse de fougère, elle répondait à mes questions, mais je la sentais très loin lorsque nous nous promenions. Pourtant j'aimais ce silence habité. Elle m'incitait à ouvrir l'œil, à percevoir des choses que je n'aurais jamais entrevues sans elle.

En sa compagnie, la forêt s'animait, se révélait.

Quand nous cherchions les morilles, j'étais l'aveugle qui tâtonnait au milieu des feuilles mortes. Elle, la souris qui connaissait son sous-bois.

Elle me laissait toujours la primeur de la découverte. C'était notre jeu.

— *Tu y es presque, me disait-elle.*

— *Désolée, je ne vois rien.*

— *Un peu plus à gauche... Là, tu brûles !*

Le nez collé à l'humus, j'essayais vainement, comme dans un jeu d'optique, de voir au-delà de la première image. Un amas de feuilles brunes et de chatons de saule, piqué de primevères. Je clignais des yeux, attendant qu'une forme surgisse du chaos.

— *Encore un peu, m'encourageait-elle. Observe. Ouvre les yeux... Oui, juste là !*

Sans elle, le chapeau délicatement ourlé comme un ris de veau m'aurait échappé.

Elle sentait, elle humait, elle connaissait tous les parfums de la forêt. Elle me montrait ses indices. Les bords de fossés, les vieilles souches, les buissons pour chat, propices aux morilles. Et cette ruine dans laquelle nous aimions fureter au printemps, lorsque le soleil brillait après la pluie. On l'appelait « la maison hantée ». Sous le couvert des hêtres, il faisait tiède et humide. Le sol était tapissé de pâquerettes aux feuilles vernies.

Je tranchais délicatement la morille avec mon opinel, et elle me répétait : « Recouvre bien le pied de terre pour protéger le mycélium, sinon, il s'épuise et le champignon disparaît. Je sais maman, lui soufflais-je... »

Elle avait des regrets que je ne comprenais pas. Si certains se désolent de rater la saison des soldes, maman, c'était celle des chanterelles. Nous avons tous des ruminations inexplicables. Impossibles à partager...

Je la détestais quand elle me défendait mille menus plaisirs : grimper aux arbres ou sur les murailles de la basilique de Larchant, pédaler à perdre le souffle sur le sable de la forêt, respirer l'air des nuits d'été avec mes amies...

Elle m'agaçait lorsqu'elle levait les yeux au ciel pour se remémorer le nom latin des fleurs. Je l'adorais quand elle me contait la vie d'ivresse des papillons...

Aujourd'hui, je donnerais cher pour pouvoir éprouver tour à tour ces sentiments.

Vous connaissez sans doute ces mots de Prévert : « J'ai reconnu le bonheur au bruit qu'il a fait en partant. » C'est ce qu'il m'est arrivé avec ma mère. Si le quotidien me pèse, je me répète ces vers écrits par Apollinaire alors qu'il était enfermé à la prison de la Santé :

*Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vite
Comme passent toutes les heures*

Jamais plus je ne veux manquer de vigilance.

*Et vous, Mark, qui sont vos parents ?
Avec toute mon amitié,*

Emily

Ma chère Emily,

Le portrait de votre mère m'a beaucoup ému. À mon tour de vous parler de la mienne, perdue hélas il y a fort longtemps. Ma mère était franco-australienne. Elle a fui un père conservateur, quelques années après la mort de sa mère. Il était propriétaire d'un petit vignoble en Tasmanie, du côté de Richmond. (Peut-être vous souvenez-vous de cette belle région que nous avons traversée en rentrant sur Hobart.)

Leur relation s'est dégradée lorsqu'il a refusé qu'elle parte étudier les beaux-arts à Melbourne. Il avait pour elle d'autres projets. Lui faire épouser un riche vigneron voisin et agrandir son domaine. Mais c'était une âme rebelle... Le jour de ses dix-huit ans, elle a préparé son sac et s'est évanouie dans la nature, direction la France, le pays natal de sa mère.

Arrivée à Paris, elle a passé deux années sur les quais de la Seine à croquer les jeunes amoureux de votre quartier, devant Shakespeare and Co, et au Louvre, à imiter les maîtres.

Un été, après avoir enchaîné les petits boulots pour payer son studio et ses études aux Beaux-Arts, elle a eu envie de visiter le Périgord. Une manière de retrouver l'atmosphère du Richmond de son enfance. Elle avait lu Beauvoir et rêvait de traverser la France à vélo. Elle est partie sur les petites routes avec une amie qui l'a quittée aux portes de la Dordogne pour rejoindre ses parents à La Rochelle.

C'est en Dordogne qu'elle a rencontré mon père, un antiquaire bordelais. Ils se sont mariés et ont acheté un ancien moulin de la région dont ma mère était tombée amoureuse. Mais mon père s'ennuyait à la campagne et il est resté vivre à Bordeaux où il tenait une galerie réputée d'art et d'antiquités, tandis que j'étais avec ma mère au Moulin.

Elle avait installé son atelier dans une serre ancienne qui ouvrait sur le jardin. Elle y passait ses journées à peindre et à sculpter.

Chaque matin, nous y préparions un feu. Puissant en hiver. De paille, en été.

J'étais chargé de remplir un panier de petits bois et de pommes de pin, que nous glanions en septembre, tandis qu'elle fendait des bûches pour les faire entrer dans le vieux Godin.

Ces gestes simples l'inspiraient et la ramenaient à l'essentiel, disait-elle. Elle avait coutume d'en plaisanter : « Ce qu'il y a de bien avec le bois, c'est que ça chauffe deux fois, d'abord quand tu le fais et puis quand tu le brûles ! »

Elle attachait à ce rituel autant d'importance qu'à son travail de création.

J'adorais la regarder travailler. Elle avait des bras puissants. Pour attendrir les blocs de glaise, elle les soulevait et les battait sur son établi avec une énergie qui me fascinait. Parfois, un son rauque s'échappait de sa gorge à l'instant où le bloc de terre fusait de ses mains. « Tout part du ventre, me disait-elle. C'est là qu'est la vie, qu'est l'énergie. »

Et chaque matin, la lutte reprenait avec la terre qu'il s'agissait de pétrir sans relâche pour la rendre élastique et propice au modelage.

Lorsqu'elle la façonnait, son corps tout entier entraînait dans la danse. Elle avait une approche sauvage, corporelle de l'art. Je la sentais vibrer dans ces instants-là. Plus rien d'autre ne comptait. Aux prises avec une puissance invisible, elle m'oubliait. Je sentais qu'elle aspirait de tout son être à donner forme à ses élans, à ses désirs. À se laisser traverser par ses émotions et ses sensations, pour modeler.

J'avais à peine dix ans, et je me souviens encore de ses paroles qui sont devenues mon viatique :

« Lorsque tu crées, laisse-toi porter, m'a-t-elle dit un jour. Mais avant tout, soigne ta technique. La technique est essentielle. C'est la porte de la liberté. Sans elle, tu serais impuissant. Mais une fois acquise, sache t'en libérer. Ne la laisse jamais devenir un but en soi, sans quoi ton œuvre n'aura pas d'âme. »

Elle citait souvent le poète Yves Bonnefoy : « L'imperfection est la cime », ajoutant : « L'imperfection est la vie... »

J'avais mon propre petit bureau dans un coin de l'atelier. Je dessinais tout ce que j'avais sous les yeux. Les meubles et les objets. J'essayais surtout de saisir l'atmosphère de la pièce, ses tonalités et ses lumières changeantes.

La seule chose que je ne parvenais pas à rendre, c'était cette odeur de feu de bois, mêlée à l'argile humide les jours d'automne, qui enveloppait les femmes sauvages modelées par ma mère. Des amazones de terre aux lèvres charnues, aux seins gonflés et victorieux, aux ventres bombés et fertiles. Il se dégageait de ces statuettes une extraordinaire puissance de vie. C'étaient des guerrières et des mères.

J'en aimais particulièrement une, plus douce et moins impressionnante que les autres. Elle avait les yeux fermés, un léger sourire aux lèvres, comme s'il s'épanouissait

de l'intérieur. Ses paumes de mains ouvertes vers le ciel étaient jointes en signe d'accueil et reposaient sur le haut de ses cuisses, comme celles d'un bouddha. D'un bandeau ceint autour du front dépassait une plume finement ciselée dans la glaise.

Sa beauté méditative m'inspirait. À la belle saison, je déposais une fleur dans chacune de ses paumes. Ma mère me laissait lui vouer ce culte enfantin.

« C'est une femme repue des beautés de la vie, me dit-elle un jour. Elle est jeune encore mais on dirait qu'elle a tout vécu. C'est une vieille âme... »

Quelques jours plus tard, je la retrouvais gisant sur le sol de son atelier. Elle venait de mourir, à trente-quatre ans, foudroyée par une embolie pulmonaire.

La suite est moins heureuse, hélas, car les relations avec mon père n'ont jamais été fameuses. Et c'est un euphémisme...

Je conserverai toute ma vie le souvenir des chants grégoriens qu'elle aimait. Je n'ai plus été capable d'en entendre certains sans m'effondrer.

Mais en sa présence, j'écoutais comme si ma vie en dépendait. Le cœur près de l'oreille, tenant au plus près de moi chaque son, j'avais le sentiment de m'élever en compagnie des anges. C'était un bonheur indicible... Chaque note m'emplissait, j'aurais souhaité que la musique ne s'arrêtât jamais. Le Miserere d'Allegri était si beau que seule une âme éprise de lumière pouvait l'avoir composé, me disais-je. Et lorsque je pense à ma mère, c'est cette sensation que j'invoque en mon cœur... la lumière...

J'espère que mes longues confessions ne vous ont pas accablée...

Sachez que frayer les chemins de mon enfance m'a permis de renouer avec cette mère adorée. Écrire m'a apaisé. C'est étrange. Comme si écrire, c'était vivre deux fois...

Je vous remercie de m'en avoir offert l'opportunité.

Avec toutes mes pensées affectueuses,

Mark

*

Mark attend ses lettres avec une impatience grandissante. À l'heure d'internet, prendre une feuille et un stylo, écrire pour prolonger une conversation. Écrire comme un rendez-vous... Cette douceur épistolaire l'enchantait. Attendri, il revoit sa jolie frimousse ensommeillée au réveil, dans le fourgon d'Elvis, sur cette plage déserte. Il aurait pu tenter de la charmer. Il n'y avait pas même songé. Il s'était surpris à la contempler sans arrière-pensées.

Lui qui toute sa vie a rejeté avec mépris l'idée de famille, lui, l'adolescent exilé, l'éternel solitaire, brûle désormais d'appartenir à la sienne. Il ressent le désir de participer au bonheur de cette femme qu'il aurait à peine remarquée il y a quelques années.

Dans ses lettres, il se sent chez lui, révélé à lui-même dans ses questionnements profonds. Parfois, il s'agace de cette emprise inconsciente qu'elle exerce sur lui. Et songe, attendri, à la réplique qu'assène Bourdoncle à Octave Mouret, dans *Au Bonheur des Dames*, un roman qu'ils aiment tous les deux : « Une femme vengera toutes les autres. »

Et il sent que *la femme* est arrivée.

L'article d'Emily avait eu un écho inattendu. Les propos de Mark avaient séduit, à tel point qu'ils étaient sortis du cadre étroit du magazine pour se diffuser plus largement dans la presse.

En faisant l'éloge du temps, de la lenteur et de la simplicité, contre l'impératif de rentabilité d'une société devenue inhumaine, Mark avait pourtant le sentiment de n'avoir rien proclamé que de très banal, car on n'avait jamais autant martelé qu'il était urgent de privilégier l'être au paraître. Mais dans ce monde fragilisé par l'image, la vitesse et l'obsolescence, il y avait comme une déperdition quasi immédiate du sens des mots. On cherchait des réponses rapides et réconfortantes, mais on ne prenait plus la peine de méditer une parole.

Si Mark n'avait rien dit de nouveau, il l'avait fait avec une sincérité touchante qui donnait du poids à ses aveux. Cette mise à nu de ses faiblesses et de ses fragilités eut pour conséquence de transformer sa notoriété en popularité. Mark était devenu un phénomène que tout le monde souhaitait s'approprier. « Le pape du *slow living* nous met en garde contre le voile des apparences », titrait le journal *La Croix*. « Cessez de décorer, vivez ! » affichait *Madame Figaro*, « Changeons le monde plutôt que nos canapés ! » clamait *Kaizen*.

Soulagé et heureux d'avoir su répondre de manière honnête et authentique, Mark vécut cette période dans une douce euphorie.

Les sollicitations et les contrats pleuvaient. Il était adulé pour ce qu'il était *vraiment*, ou du moins, ce qu'il croyait être, et ne cessait de penser à Emily. Cette tendresse qu'il ressentait pour sa lointaine amie le rendait aimable. À ses yeux et à ceux des autres.

Au bout de quelques mois, il réalisa cependant que les multiples requêtes dont il était l'objet, si gratifiantes soient-elles, étaient source de dispersion. S'il lui était impossible de ne pas éprouver de gratitude pour cette nouvelle position, il devait prendre garde à ne pas en devenir l'esclave. Ces dernières semaines, il éprouvait

moins de plaisir et d'enthousiasme à répondre aux questions des journalistes. Il avait à nouveau la désagréable impression de se répéter. Sans compter qu'à se démultiplier, son message risquait de voir sa force s'étioler.

Heureusement, il y avait cette correspondance précieuse. Inexplicablement, il se sentait devenir fidèle. Fidèle à cette relation étrange qu'ils avaient tissée. Fidèle aussi à ses aspirations les plus profondes. Grâce à elle, il s'était approché de ce qu'il avait toujours tenté d'être. Cette image idéale qu'il affichait autrefois dans la presse. Mais ce n'était plus une image. Il était réellement devenu un tout petit peu plus sage et plus respectueux, bienveillant et tolérant.

Pourtant, lors de son dernier passage à Paris, il avait renoncé à contacter Emily. Il avait craint de la perdre durant une entrevue rapide, devant un thé ou un café. Peur que leur complicité ne résiste pas à une nouvelle rencontre. Peur des différences, de cette impossible équation qu'étaient leurs vies séparées par dix fuseaux horaires.

S'il avait poussé plus avant sa réflexion, il se serait aperçu qu'il retombait dans ses vieilles habitudes. Lui qui avait prétendu vouloir vivre désormais « les yeux ouverts » préférait, une fois encore, se contenter du songe. Ses appréhensions étaient une nouvelle manière d'éviter l'engagement, alors même qu'il le professait.

En quête d'essentiel

Après des années de recherches infructueuses, alors qu'ils avaient abandonné tout espoir de découvrir un jour la maison idéale, quelle ne fut pas la surprise de Charlotte et de Julien de tomber, au cours de leur promenade dominicale, sur un panneau « À vendre », apposé sur le portail d'un ancien manoir qui avait toujours fait rêver Charlotte.

Un rendez-vous avec l'agence fut pris sur-le-champ et, quelques heures plus tard, en pénétrant dans la cour, ils surent que cette demeure serait la leur. Tout était à refaire car le manoir n'avait pas été habité depuis de nombreuses années, mais avec ses plafonds à la française, ses écuries d'époque et son parc peuplé d'arbres centenaires, il dégageait un charme envoûtant.

Pour redonner à la propriété son lustre d'antan, le couple a fait appel à des artisans du pays. Excellent bricoleur, Julien a retroussé ses manches et Charlotte, passionnée de déco, a couru les brocantes de la région pour trouver des meubles adaptés aux proportions des vastes pièces.

Emily terminait son intro lorsqu'elle reçut un mail de Nina.

Dépêche, ça part au bouclage cet aprèm et MCM commence à vibrer :)

Pas de problème ! répondit-elle en deux clics.

Mais elle ne se pressa pas car elle était passée maître dans l'art de rédiger ces articles dont elle mesurait le « capital rêve ». Elle avait bien le sentiment de pécher par excès de romantisme mais elle savait que ses lectrices se pourléchaient les babines comme des chattes en ouvrant le magazine.

Dans la chambre, un boutis chiné apporte une touche de douceur et un vieux meuble de métier accueille une vasque de cuivre dessinée par Charlotte, et réalisée sur mesure par un artisan de la région...

Elle relut sa légende, biffa « vieux » qu'elle remplaça par « ancien ». *Un ancien meuble de métier...* hum... Et pour le titre : « Luxe, calme et volupté dans le Perche ». L'ensemble lui sembla assez pompeux mais ça sonnait bien.

Quelques coups sur le clavier plus tard, son papier partait. Et voilà le travail ! se dit-elle.

Elle soupira, un peu honteuse en pensant à ce qu'elle avait omis d'écrire. L'article n'évoquait pas les tonnes de gravats qu'il avait fallu évacuer avant de commencer les travaux, ni les infernaux problèmes de plomberie auxquels les nouveaux propriétaires avaient dû faire face. Il négligeait également la sciatique de Julien et surtout, plus récemment, la malheureuse séparation du jeune couple... Leur histoire s'était terminée en même temps que le chantier et la maison était à nouveau en vente. Pour qu'une telle demeure renaisse, on doit s'en faire, des cheveux blancs, songea Emily.

Mais son travail consistait à régaler son lectorat de belles histoires qui le transporterait de ses pavillons de banlieue vers des propriétés raffinées.

*

— Réuounione de l'équipe à dix heures trente ! clame Nina dans les couloirs, le lendemain matin.

Emily rejoint ses camarades dans le bureau de la patronne. En dépit du bouclage tardif de la veille, Madame a l'air en forme aujourd'hui, et démarre son briefing sur les chapeaux de roue. Motiver les nouveaux venus et rappeler les valeurs du magazine à toutes ses rédactrices, cette adepte du *storytelling* adore ça.

— Chaque jour, on déclare moribonde la presse papier, attaque-t-elle, mais, dans notre domaine, permettez-moi de vous dire que je n'y crois pas. D'ailleurs, les chiffres le prouvent. Pour ses moments de loisir, la Française continue de préférer le papier glacé, qui rend le rêve palpable, à l'écran, même tactile !

Imaginons le quotidien de Sylvie, notre petite lectrice de province, poursuit-elle avec malice.

Emily sait qu'ils vont avoir droit à son show préféré. Depuis toutes ces années, elle commence à connaître le refrain.

— Sylvie sort du boulot, pousse la porte d'un bureau de tabac et se dirige vers son rayon favori. *Maison à vivre, Arts et décoration, Maison Française, Shabby et Chic...* Elle feuillette par curiosité un peu tous les magazines pour retarder le rendez-vous avec sa revue préférée. Et c'est à cet instant qu'il faut se démarquer, je vous le rappelle !

Après s'être assurée que rien ne la ferait rêver autant que *Your Home*, elle contemple amoureuxment sa couverture classique et chic, ouvre le magazine au hasard et commence à lire : "Après des années de recherches infructueuses, alors qu'ils avaient abandonné tout espoir de découvrir un jour la maison idéale..."

— clin d’œil de Marie-Chantal au papier tout frais d’Emily — mais s’empresse de le refermer pour ne pas déflorer la suite du récit... Patienter jusqu’au moment tant attendu. Cet instant où elle sera rentrée chez elle et douillettement installée dans son salon.

La patronne se tait un instant. Elle savoure d’avance ses effets. Bon public, l’assistance sourit pour l’encourager à poursuivre tandis qu’Emily se crispe sur sa chaise.

— Imaginez donc la scène, reprend-elle. Ce serait un vendredi de janvier, elle se préparerait un plateau avec du thé et des macarons. Un thé de chez Kusmi, offert à Noël par sa meilleure amie qui habite Lyon et qui a la chance de pouvoir aller aux Galeries à l’envi, minaude la patronne. Elle se blottirait dans son fauteuil et feuilletterait *Your Home*.

“Pour la chambre principale, Charlotte a choisi un bleu de Hollande, de chez Farrow & Ball, couleur propice à la rêverie qui se marie avec le sol en carreaux de ciment de chez Emery et compagnie.” Hum, ce bleu pourquoi de Hollande ? Ça elle n’en sait rien mais c’est vrai qu’il apaise l’œil, voyons la suite...

“Installé dans les anciennes écuries, le jardin d’hiver est agrémenté d’une grande cheminée de pays. C’est sous cette verrière que Charlotte aime recevoir ses amies à l’heure du thé. Théière et tasses Bernardaud pour le Bon Marché, nappe et serviettes en lin brodé, cadeaux de mariage de la grand-mère de Charlotte.”

Sylvie jette un regard mécontent à sa tasse en solde achetée chez Casa...

On pouffe.

Ravie, MCM se tait quelques instants avant de conclure :

— Vous l’aurez compris. C’est là notre objectif ! Changer le regard de nos lectrices. Attiser leur convoitise. Leur suggérer qu’elles échapperont à la morosité en achetant. D’où la page “Carnets d’inspiration”, située en fin d’article, et dans laquelle nous déclinons le mobilier et les objets qui leur permettront de se rapprocher d’une ambiance qu’elles ont aimée. Rappelez-vous qu’un magazine, c’est avant tout de la pub et que nous en sommes les prescripteurs !

Emily ne tient plus et se lève.

— Eh bien ? Où allez-vous, ma chère ? s’exclame la patronne, outrée qu’on interrompe son discours.

— Ce cynisme me fatigue ! se contente de répondre la jeune femme. Je m’en vais.

Et sans la laisser répliquer, elle ouvre la porte. La rumeur enfle dans son dos mais elle se sent légère !

Elle ne supporte plus cette ironie méchante et gratuite. Ces airs méprisants et

supérieurs qu'adoptent ses camarades en évoquant le mauvais goût et la laideur des lotissements de province.

On se croit tendance parce qu'on vit à Paris, mais la plupart de celles qui se moquent de ces ménagères, dans leurs maisons de beaux, habitent dans vingt mètres carrés, en rêvant d'investir dans un souplex... Un nouveau concept inventé pour faire fructifier les caves parisiennes...

Le grand écart entre les valeurs qui l'animent et le matérialisme forcené du monde dans lequel elle évolue n'est plus tenable. Il est temps de revenir à l'essentiel.

*

Cher Mark,

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je viens de donner ma démission. Je quitte Paris le mois prochain pour prendre la route avec Lucie. Mon frère revient même de Singapour pour nous accompagner quelque temps. Vous n'imaginez pas combien ce voyage m'enchanté ! Et encore moins, sans doute, combien vos lettres et nos échanges ont forgé cette décision.

Votre dernière lettre m'a profondément émue, et je dois vous révéler à mon tour l'effet que me font vos courriers. Je les attends chaque semaine avec impatience. Je les guette, même, hantée par la crainte que le service des postes ne mette la clef sous la porte ! J'ai besoin de vos mots, de la tendresse et de l'humanité que je devine à travers eux. En vous dévoilant mes proches, en vous les faisant aimer, je mesure à quel point vous faites désormais partie de ma vie.

Lorsque je repense à ces instants passés avec vous en Tasmanie, à cette proximité de cœur que j'ai ressentie quand nous évoquions les lieux, les maisons de papier que nous aimons, je réalise que jamais je n'avais éprouvé une telle résonance avec personne. Comme si tout ce que vous m'aviez dit faisait écho à mon propre cheminement. Vos rêves, vos questionnements, cette lassitude de vivre loin de l'essentiel...

Je sais que je risque de me ridiculiser, mais comme me le dit ma petite Lucie, dans la vie, il faut oser !

Je vous aime.

Emily

PS 1 : Je n'aurai plus d'adresse durant quelques mois mais je serais heureuse d'avoir de vos nouvelles et de pouvoir vous donner des miennes par e-mail. Voici mes coordonnées : emilychandeleur@gmail.com.

PS 2 : J'espère que cette déclaration enflammée ne vous incommodera pas. Sans doute me suis-je illusionnée, et si j'ai mal interprété certains signes de votre part, je

vous prie de m'en excuser. Si vous ne souhaitez pas me répondre, n'ayez crainte, je le comprendrais.

Emily pose son stylo, s'interrogeant un instant sur les conséquences de son aveu et de ce double post-scriptum maladroit. C'est sans doute idiot et irréfléchi, mais tant pis.

Elle est prise d'une urgence de transparence qu'elle n'a jamais ressentie auparavant.

En cachetant l'enveloppe, elle mesure les regrets qu'elle aura peut-être à se priver de ce lien.

Mais son projet l'accapara bientôt tout entière et elle se sent de force à oublier Mark s'il ne lui donne pas de nouvelles. Ce sera douloureux mais c'est ainsi.

Sur ces bonnes résolutions, elle descend poster la lettre au coin de la rue.

À l'instant où elle perçoit le léger impact du papier au fond de la boîte, elle se sent comme libérée d'un poids. Après tout, elle a fort à faire et se doit d'être pragmatique.

Préparer un tel voyage avec Lucie n'est pas une mince affaire, sans compter Guillaume qui ne va pas tarder à arriver !

En se couchant, elle essaie de ne pas penser au destin de sa mince enveloppe reposant au fond d'une boîte du Ve. [<https://www.bookys-gratuit.org/>]

Un père

Amy frappe à la porte de son bureau.

— Un appel pour toi, de France.

Surpris par ce coup de téléphone tardif, Mark saisit le portable que lui tend son assistante.

Les mots du notaire l'ont laissé sans voix. Son père agonise. Il ne lui reste que quelques jours à vivre. Étant donné leur relation, il n'attend pas que son fils accoure à son chevet mais il a certaines choses à lui communiquer.

Mark est sous le choc.

Il aimerait pouvoir effacer cette conversation de son esprit, ou du moins, la prendre avec distance, mais rien à faire. Il se sent désemparé. La tristesse fond sur lui. Le désarroi d'un gamin solitaire et mal aimé, qui toute son enfance a guetté un regard ou une approbation de son père, sans jamais les obtenir. Qui toute sa vie a regretté d'avoir perdu la tendresse et la complicité d'une mère.

Par-delà le mépris douloureux que lui inspire son géniteur, il songe qu'il se doit de répondre à son appel et le voir une dernière fois. S'il ne le fait pas pour son père, du moins le fera-t-il pour l'enfant qu'il a été.

Le temps presse et il a sauté dans le premier avion pour rejoindre Bordeaux.

Quelques heures plus tard, alors qu'il est enfoncé dans son fauteuil de *business class*, peinant à trouver le sommeil, des bribes de son enfance lui reviennent. Tout ce qu'il a patiemment enfoui au plus profond de son cœur ressurgit.

*

Son père. Cet antiquaire de renom qui a préféré l'amour des choses à celui des vivants.

Éperdument épris de sa femme, disait-on. Mais l'a-t-il vraiment aimée pour ce qu'elle était ? se demande Mark. Il le soupçonne de l'avoir plutôt adorée comme l'incarnation d'une délicate peinture à l'huile qu'il avait toujours rêvé de posséder. Un certain petit Greuze... *La jeune fille aux colombes*. Il avait maintes fois surpris

son père absorbé dans la contemplation d'une reproduction de cette toile. Au point qu'il a passé des heures, adolescent, à imaginer la rencontre de ses parents. Il en était persuadé : en la voyant pour la première fois, assise à la table de marbre d'un café de Bergerac, ce qui a dû le fasciner, c'est de *la* reconnaître.

Un spectateur aurait perçu son trouble comme la cristallisation d'un amour naissant. Pourtant, ce n'était pas un vulgaire coup de foudre mais bien ce ravissement extatique, né de la rencontre avec ce frêle visage dont il aurait pu dessiner les contours les yeux fermés. L'arrondi délicat qui s'alanguissait soudain à la naissance du délicieux petit menton. Une rupture de courbe à peine perceptible. Les grands yeux, un peu plus écartés du nez que la moyenne. Les paupières légèrement tombantes et comme ourlées de songe. Et les boucles de cette longue chevelure dorée, la blancheur de la gorge, il avait tout retrouvé.

Était-ce amour ou émoi esthétique ? Qu'importe, ils s'étaient mariés sur un malentendu. Elle avait été sensible au charme un peu guindé de cet homme élégant, préférant voir dans sa froideur et son mépris des choses humaines un goût de la discrétion qui complèterait à merveille, pensait-elle, son enthousiasme enfantin et son goût immodéré des petits plaisirs simples.

Mark sourit à cette idée car l'envers du tableau s'était révélé plus turbulent que son père ne l'avait prévu, plus sauvage et empli d'une saine vitalité. Il en était effrayé. La femme de chair ne coïncidait pas avec son rêve. Aussi ne pouvait-il vraiment se relier à son émotion première que lorsqu'elle reposait sur le lit conjugal. Elle avait le sommeil profond de l'enfance et, dans la nuit animée par les reflets dorés de la longue chevelure, sous le jour froid d'une opaline ancienne qu'il réservait à cet usage, il jouissait en paix des belles paupières brunies par le rêve. Il s'immergeait dans la douce irréalité de sa carnation, un peu plus pâle à présent que la nuit l'emplissait. Dans son corps offert au sommeil, il retrouvait cette attitude d'abandon qui l'avait subjugué lors de leur première rencontre. Mark l'avait surpris ainsi, au chevet de sa mère, absorbé dans la contemplation de la belle endormie.

Il avait souvent tenté d'imaginer sa naissance. L'effort qu'avait dû faire son père pour masquer son dégoût lorsqu'elle lui avait tendu la chose geignante et violette. Sa répugnance à prendre dans ses bras le petit animal dont l'odeur de lait l'incommodait... Tout en lui avait dû refuser la présence bruyante de l'enfant, tout son être se cabrer quand il fallait tenir un instant sa menotte servile. C'est pour cette raison qu'il s'enfermait de longues heures, prétextant les commandes croissantes de clients à satisfaire. Et Mark avait grandi, pour ainsi dire, sans père.

Il avait toujours gardé en mémoire cette expression étrange qu'il avait entrevue

sur le visage de son père lorsqu'il avait pénétré dans la chambre où reposait le corps sans vie de sa femme. Cette sérénité, ce calme étal... Le petit garçon qu'il était avait capté cette évidence. Son père *la* voyait, *la* retrouvait. *L'autre*... Son attitude était la même aux moments où il se perdait dans la reproduction du Greuze.

Affligé par ce qui se jouait, Mark s'était enfui dans le jardin pour se réfugier dans le noyer, l'arbre préféré de sa mère.

Son père était resté des heures dans la pièce, insensible à la peine de son fils.

Après la cérémonie, son enfance avait pris fin subitement. Il avait onze ans et son père lui avait fait tailler d'austères costumes d'un autre temps dont toute l'école se moquait.

Lorsqu'il poussait la haute porte aux plaques de cuivre astiquées de la maison bordelaise, la vieille gouvernante le débarrassait de son cartable et l'entraînait vers la cuisine où il prenait ses repas.

La vieille femme n'était pas méchante mais imperméable à son malheur. Elle était pourtant bien chez ce patron qui ne lui demandait rien d'autre que de gérer sa maison, le plus discrètement possible, tout en s'occupant du petit garçon qu'il évitait de croiser.

Mark grandit dans la solitude de sa chambre. Plus jamais il n'avait été question de retourner en Périgord. Un jour, la bonne lui avait dit que le Moulin était vendu... Elle avait entendu son père en parler au notaire...

Il eut le sentiment d'avoir tout perdu.

Le soir, allongé sur son lit à colonnes, son imaginaire lui tenait lieu de mère. Il s'amusait à mettre en mouvement la tapisserie d'Aubusson. Elle figurait des scènes de chasses sanglantes. Il imaginait qu'une fée taquine, aux traits de sa maman, réveillait tous les trophées d'un coup de baguette magique. Cling ! Perdrix, cerfs, lapins et sangliers ! Le petit peuple des forêts perçait les tristes croisées de la chambre, qui d'un coup de sabot, qui d'une aile ou du museau, pour rejoindre le jardin. Dzing ! La biche lui faisait un clin d'œil en pourchassant à grands bonds gracieux un chasseur effrayé.

Souvent, au cœur de la nuit, il ouvrait tout grand une des deux fenêtres donnant sur le jardin. Même l'hiver. Il avait plaisir à faire entrer la nuit avec ses froissements d'ailes, ses bruissements de feuilles et ses cris lugubres. L'obscurité lui faisait moins peur que le silence glaçant qui régnait dans la maison.

En jeune veilleur de nuit, il rêvait à la revanche éclatante de la vie sur l'absence.

Lorsque le sommeil tardait à venir, il se laissait bercer par le doux paradis de

son enfance, ce moulin à colombages qui enjambait un petit affluent de la Dordogne. Il revoyait sa mère, si belle, si vivante, si maternelle. Comme il avait besoin de sa chaleur, de la vigueur de ses mains qui modelaient son front et sa poitrine languissante les soirs de fièvre...

Il aimait ses sculptures et ses toiles. Des fleurs et des fruits à profusion. Un jardin bien réel et une cuisine simple. Ses courges mettaient l'eau à la bouche et ses roses donnaient envie de les respirer. Il adorait l'aider à arranger un bouquet, à créer une atmosphère qu'il retrouverait ensuite dans l'une de ses toiles. Ses tableaux disaient son amour de la terre, de l'enfance et de la vie.

— Plus tard, j'ai envie de vivre dans tes tableaux, lui disait-il.

Elle le taquinait.

— Mon amour, regarde autour de toi ! Tu y es !

— Oui mais dans tes tableaux, j'ai l'impression que le monde est plus beau et puis on est juste tous les deux...

Elle souriait et l'embrassait.

— Ne sois pas injuste envers ton père. Je l'aime, tu sais. Il n'est pas aussi insensible que tu le crois.

Que sont devenues les œuvres de cette artiste féconde et inspirée ? songe-t-il en se retournant sur son siège d'avion, sans parvenir à trouver le sommeil.

La vie n'attend pas

Et souviens-toi que l'ombre est plus légère que celui qui la porte.

NICOLAS BOUVIER

À son arrivée, il trouve un message de l'hôpital. Le malade manque de linge. La clef est cachée sous un pot de fleurs à l'entrée, a précisé la secrétaire. Voilà qui est bien étrange de la part de son père, toujours angoissé à l'idée qu'on puisse en vouloir à ses objets...

Lorsque le taxi s'arrête devant le portail, il se retient de demander au chauffeur de faire demi-tour et de le ramener illico à l'aéroport. Il n'a qu'une envie, rentrer à Melbourne et éviter de remuer la vase dans laquelle s'enlise son enfance.

Mais en automate, poussé par une force obscure, il paie sa course et sort de la voiture.

Elle se tient là, face à lui, derrière les grilles. Il la trouve laide, hostile et inflexible, avec sa façade grise et son prétentieux perron ouvragé de demeure patricienne.

En gravissant les marches, puis en introduisant la clef dans la serrure de la lourde porte, il s'aperçoit qu'il ne ressent rien. Ni tristesse, ni émotion particulière.

Et il entre. Un arôme lointain de papier d'Arménie mêlé à une odeur de naphthaline lui saisit les narines. Un parfum qu'il ne connaît que trop bien et qu'il a tenté de se remémorer dans l'avion. En remuant ce souvenir, il en avait exagéré l'aigreur, lui semble-t-il.

Une mince lumière filtre de la grisaille des rideaux. Ils sont clos, comme ils l'ont toujours été, pour préserver le mobilier... La vie des choses, songe-t-il. Son père a vécu dans leur ombre. Mark se souvient combien il avait en horreur l'éclat de la lumière qui ternissait les velours, les vernis et les ors d'une passementerie.

Les objets, les choses... Rien n'a bougé. Les tableaux, les bronzes et les lourdes armoires sculptées. Tout est là. Les commodes ventrues et les profondes méridiennes sur lesquelles plus personne n'a dû se reposer depuis l'Empire...

Elles attendent, toutes ces choses accumulées avec tant de fièvre durant une vie entière, exsudant leur parfum d'immortalité avant d'être dispersées et s'en aller meubler d'autres désirs, d'autres demeures. Elles trônent alors que leur propriétaire se meurt, songe Mark en soupirant.

Avant de gravir l'imposant escalier pour rejoindre la chambre de son père, il a cédé à une curiosité lointaine. Elle l'a poussé jusqu'au bureau, et plus précisément vers ce petit coffret en marqueterie, disposé sur une sellette ancienne, à l'aplomb exact de la reproduction du Greuze. Ce coffret l'intriguait, enfant. Jamais il n'en avait vu la clef.

Aujourd'hui, elle est là, dans la serrure...

Il contemple avec étonnement cette petite clef qu'il voit pour la première fois. Comme si des portes interdites de son enfance allaient s'ouvrir...

Sa simplicité contraste avec la préciosité du coffret. Il soulève avec délicatesse le couvercle orné de motifs exubérants : filets chantournés de folles arabesques, richesse des frises miniatures aux feuilles d'acanthé stylisées, profusion de fleurs et de rinceaux.

Au fond, une simple carte, illustrée d'une photo fanée du château de Chenonceau. Mark la saisit et la retourne. Elle est datée du 5 mars 1954. Un timbre de la Croix-Rouge pâlit dans un coin. Il l'examine de plus près. C'est la miniature exacte du tableau de son bureau. *La jeune fille aux colombes*...

Il avait dix ans lorsqu'il avait reçu cette carte d'anniversaire envoyée de Tours par une cousine éloignée. En contemplant le timbre, Mark comprend soudain le rêve insensé d'un petit paysan. Sa mère lui en avait parlé, se souvient-il à présent. Mais il était si jeune pour l'entendre, pour le comprendre...

Toute sa vie, son père avait cherché à s'entourer des objets qui avaient peuplé ses rêves. Dans l'enroulement des lierres aux troncs des hêtres, l'enfant avait dû rêver aux moulures finement ciselées qu'il avait entrevues dans les salons de Mme de Buisson, où sa mère blanchisseuse l'envoyait porter le linge fraîchement amidonné.

Dans les ondulations moirées de sa Dordogne natale, il avait dû entrevoir le galbe des commodes Louis XV qu'il passerait toute sa vie à rechercher, en particulier les commodes Hache, chefs-d'œuvre d'une célèbre famille d'ébénistes de province.

Son père n'avait jamais cessé de meubler son château imaginaire, et il avait fait

de sa mère, en son moulin de Dordogne, sa Diane de Poitiers...

Mark s'apprête à quitter le bureau lorsqu'il aperçoit une boîte à archives posée sur la table. En dépasse une image qui ne lui est pas inconnue. Intrigué, il ouvre le dossier sur lequel il a la surprise de lire son prénom inscrit en lettres majuscules.

Il contient toutes les parutions qui le concernent. Toutes ses interviews et les moindres articles dans lesquels il a été mentionné. Des débuts de sa carrière à ses récents succès...

Les articles sont soigneusement découpés, ses citations soulignées et même annotées de points d'exclamation et de petites notes manuscrites. Mark n'en revient pas... Le père qu'il croyait indifférent s'est tenu au courant de son évolution.

Sa rancœur s'évanouit brusquement, comme une chose ancienne, et qui n'a plus de poids.

*

Les doigts osseux s'agrippent à son poignet comme des serres.

Il abandonne sa main à celle du vieillard. Un geste qu'il n'aurait jamais imaginé pouvoir faire autrefois.

Un souffle ténu lie encore l'homme à la vie, et cela change tout. Ce n'est plus le père qu'il a connu mais un être sur le point de disparaître. Il ne peut pas prétendre l'aimer, mais il est ému.

Sur les encouragements de l'infirmière, il se penche vers le visage aux yeux clos et murmure : « Je suis là. »

Une larme glisse le long de la joue creusée par la maladie. Un gargouillis caverneux et inintelligible s'échappe de sa gorge. De rage et d'impuissance, ses doigts enserrent davantage sa main comme s'ils ne voulaient plus la lâcher. Son père l'a reconnu.

L'infirmière se penche vers Mark et lui glisse à l'oreille :

— Il ne parlera plus, hélas. Les cordes vocales ont été endommagées durant l'opération. La fin est proche. C'est comme s'il vous avait attendu...

Un râle enfle la poitrine du malade et Mark sent la pression se relâcher doucement.

Il frissonne. C'est fini...

Un sanglot trop longtemps contenu lui monte à la gorge.

Jamais il n'aurait pensé pouvoir le pleurer un jour.

Quelques jours après les obsèques, Mark est assis face au notaire, dans un état second.

Le vieil homme a ouvert un dossier et en a sorti une enveloppe.

— Voici la lettre que votre père m'a chargé de vous remettre. Je vous laisse en prendre connaissance, lui dit-il en se levant pour quitter la pièce.

Mark fronce les sourcils. Une lettre ?... Cela ne lui ressemble pas. Il avait imaginé que ce rendez-vous se bornerait à faire le point sur l'héritage et la collection.

Étonné, il observe, sans oser la toucher, l'enveloppe posée face à lui, sur le sous-main de cuir patiné de ce vieux bureau. Le vestige statutaire d'une époque où la charge se transmettait de père en fils, songe-t-il machinalement.

Hésitant, il saisit enfin l'enveloppe et fait glisser la lame du coupe-papier à tête de scarabée laissé à cet effet par le notaire. Un modèle début XX^e, se dit-il alors que le métal fend le papier avec la douceur d'un fil dans une motte de glaise.

En sortant les deux feuillets, il reconnaît l'italique fleuri choisi par son père pour l'en-tête de sa correspondance. Une police prétentieuse, avait-il jugé, adolescent.

Ému, il se met à lire fébrilement.

Mon cher Mark,

J'espère que tu parviendras à lire ce qui suit sans émettre de jugement hâtif. Il y a tant de choses que j'aurais aimé te dire avant de partir. Ma fierté comme mon désarroi.

Exprimer mes sentiments, hélas, m'a toujours été difficile. C'est ce qui a fait notre incompréhension...

Je n'ai pas été un bon père, cela ne fait aucun doute. Je sais aussi qu'il est désormais trop tard pour me racheter mais, quoi qu'il en soit, tu trouveras ici les clefs du Moulin.

Cette maison, j'avais rêvé de te l'offrir. J'avais anticipé ta joie et la reconnaissance que cet héritage me vaudrait. Pourtant, lorsque tu as cru que la propriété était vendue, je n'ai pas cherché à te détromper...

Combien de fois l'ai-je regretté... Je ne sais pas ce qui m'a pris. Le dépit, la jalousie...

J'ai failli m'en séparer à plusieurs reprises, mais à chaque fois, quelque chose me retenait. Peut-être ta mère qui veillait ?...

Aujourd'hui, je suis heureux de pouvoir te le léguer, même si je sais la peine que je

t'ai faite avec ce mensonge cruel et absurde.

Je n'attends pas que tu me pardonnes mais permets-moi de m'expliquer.

Lorsque ta mère a choisi de rester vivre avec toi au Moulin, j'en ai beaucoup souffert. Je me suis senti exclu et délaissé.

Sous ses airs de fée du logis, ta mère était une artiste, une femme indépendante et libre. Elle avait un fort caractère et pouvait entrer dans de froides colères si l'on ne se pliait pas à ses désirs. Comme moi d'ailleurs. Plus elle résistait, plus je me cabrais.

J'ai réalisé qu'elle n'avait pas besoin de moi pour mener sa vie, et j'en ai souffert. J'enviais sa liberté de créer, moi qui n'étais capable que de marchander le talent des autres. Tu étais comme elle, beau, brillant et enjôleur.

Dès ta naissance, un fossé nous a séparés. Et lorsque j'ai imaginé renouer avec toi, il était malheureusement bien trop tard. Tu étais déjà loin et j'étais certain que tu ne voudrais pas entendre ce que j'avais à te dire.

Mais quand le médecin m'a annoncé la gravité du cancer qui rongerait ma gorge, mes yeux se sont ouverts brutalement. J'ai compris que j'avais laissé passer quelque chose d'essentiel. J'ai préféré l'art à mes proches, j'ai cultivé l'amour des objets au détriment de celui d'une femme et d'un fils. J'ai pris pour vérité la matière, oubliant que j'étais moi-même mortel. J'ai vécu dans l'obscurité, au propre comme au figuré.

Aujourd'hui, ma vie se résume à cette collection qui m'a privé des vraies richesses.

En ouvrant les mémoires de Cocteau, à l'hôpital, j'ai cru lire le résumé de ma vie. Comme lui, j'ai cherché à être et je n'ai pas vécu.

Tu dois te dire « triste vie » que celle de ton père et pourtant, écrire ces lignes me permet d'entrevoir une petite lumière...

Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'agir avec justesse.

Je ne sais pas si je te reverrai avant de mourir. Je crois qu'il y a peu de chance pour que tu viennes à mon chevet, aussi faut-il que je te le dise :

Je n'ai jamais cessé de t'aimer et de penser à toi.

Il est temps pour moi de te quitter. Accepte donc que je t'embrasse de tout mon cœur pour la dernière (et presque seule) fois.

Avec toute mon affection,

Je te souhaite beaucoup de bonheur.

Ton père

Mark, suffoqué, relit le premier paragraphe. Ainsi, son père n'a jamais vendu le Moulin... Il l'a gardé toutes ces années sans le lui dire ! Une foule de sentiments contraires se bouscule dans son cœur...

La tristesse, le dépit et la colère en repensant à son adolescence douloureuse, et à ce malheureux mensonge. La surprise et l'attendrissement aussi, face à ces confessions inattendues. L'amour d'un père... Un sentiment qu'il n'avait jamais osé imaginer.

Le notaire revient déjà. En passant près de lui, il pose une main ferme et chaleureuse sur l'épaule de Mark dont il a saisi le trouble.

Les coudes ancrés sur le bois, joignant ses paumes sous sa lèvre inférieure, le vieil homme se racle la gorge avant d'entreprendre la lecture du testament. Reléguant sa compassion, il a repris ses fonctions en rajustant ses lunettes :

— Concernant la maison, au lieu-dit “Domaine du Moulin”, que comptez-vous faire ?

— Je la garde, répond Mark d'un ton assuré.

Le notaire extrait un trousseau de vieilles clefs d'une enveloppe de kraft brun. Lorsqu'elles tombent dans sa main, Mark reçoit un choc dans la poitrine.

Cette maison, les arbres de ce jardin et cet étang, si intimement liés au souvenir de sa mère, il lui a fallu des années pour en faire le deuil, des années pour admettre que plus jamais il ne pourrait y remettre les pieds, les voir, les sentir, les toucher... Et voilà que le sésame inespéré glisse enfin dans sa paume... Qu'a-t-il fait, au fond, toute sa vie, si ce n'est tenter de recréer une atmosphère, un rêve évaporé...

Les larmes jaillissent.

— Je suis désolé mais c'est tellement étrange... inattendu..., s'excuse-t-il.

Le notaire lui tend un mouchoir :

— Ne vous en faites pas. Je suis de ceux qui pensent qu'un homme s'empêche trop souvent de pleurer.

Il ménage un instant de silence avant de poursuivre :

— Votre père m'a tout raconté. Il s'en voulait de vous avoir infligé une telle peine...

Pensif, il se tait quelques instants, laissant à Mark le temps d'essuyer ses yeux, avant de conclure :

— Enfin... Quoi qu'il en soit, je vous souhaite de belles retrouvailles avec ce lieu aimé.

— Merci pour tout, maître, répond Mark en serrant vigoureusement la main de l'homme qui a su quitter son rôle officiel pour le reconforter.

*

Lorsque le moulin apparaît, une brutale émotion envahit Mark. Des paroles

de Barbara qu'aimait tant chanter sa mère lui reviennent en mémoire. Les bribes d'une antienne mélancolique qui sonnent comme un avertissement :

Il ne faut jamais revenir au temps caché des souvenirs, du temps béni de son enfance.

Car parmi tous les souvenirs, ceux de l'enfance sont les pires, ceux de l'enfance nous déchirent...

Oh ma mère, où êtes-vous donc aujourd'hui ?

Vous dormez au chaud de la terre et moi je suis venue ici... pour y retrouver votre rire, vos colères et votre jeunesse... et je suis seule avec ma détresse... Hélas...

Il est resté prostré plus d'une heure sur une chaise de la cuisine, donnant raison à Barbara. *Il ne faut jamais revenir au temps caché des souvenirs...*

Son regard accroche soudain une petite huile qui le distrait de ses ressassements. Il ne se souvient pas de cette toile. Il se lève et s'approche pour la détailler de plus près.

C'est un autoportrait de sa mère sur son lit d'accouchement. On y voit l'artiste dans toute la plénitude de sa maternité. Ses traits tout à la fois tirés et apaisés reflètent une joie paisible. Et dans la marge du tableau, un homme, son père, penché au-dessus d'un nourrisson, le visage attendri et troublé.

Pour Mark, c'est une révélation. Un seul geste, un seul regard, ne suffisent-ils pas à faire de vous un homme ? songe-t-il, ému par la douceur qui se dégage de la scène.

À présent, il en est persuadé. D'où lui vient cette confiance naturelle ? Cette aptitude au bonheur qu'il a conservée en dépit du découragement et du doute, si ce n'est du regard aimant de ses parents, de la chaleur des bras qui l'ont soutenu et porté. De la douceur de ces voix qui l'ont bercé, lui insufflant le goût d'exister.

Une seule minute d'amour suffit à faire de vous un être irremplaçable et unique...

La réalité était plus complexe que ses souvenirs d'enfant. Son père n'avait pas seulement été un esthète froid et distant, mais un homme seul, profondément déprimé. Il était demeuré toute sa vie à la lisière du tableau. Il n'avait su que s'éloigner, s'emmurer.

À quoi bon s'apitoyer, se dit Mark. Il y a des conversions plus lentes que d'autres, mais la seule chose qui compte, c'est qu'elles adviennent. L'important n'est-il pas d'évoluer ?

Et pour lui, quel est le risque à prendre dans l'immédiat ? Le visage d'Emily

ressurgit dans son esprit. Comme une évidence. Il aura tout le temps de dépoussiérer son passé.

*

Il se tient là, devant Saint-Séverin, son bouquet à la main, imaginant ce qu'il va lui dire, anticipant la chaleur de sa poitrine contre la sienne, leurs mains se serrant, leurs lèvres se pressant. Le cœur haletant comme celui d'un adolescent à la perspective du bonheur à venir, il en est là de ses rêveries, lorsque la porte de l'immeuble s'ouvre devant une fillette et un homme plus jeune que lui.

— Si on achetait un bon gâteau pour fêter le départ, dit ce dernier.

La fillette hoche la tête en levant vers l'élégant jeune homme un regard qui en dit long sur la complicité qui les lie et l'admiration qu'elle lui porte.

Mark sent son cœur se figer. Ce ne peut être qu'elle, ce lutin gracieux qui danse dans la lumière, cherchant à attraper des rayons de soleil entre ses doigts légers. Le portrait craché de sa mère. La même crinière indisciplinée. Le même sourire...

Le sol s'effondre sous ses pieds. Un homme le bouscule en bougonnant. Il vacille et recule pour s'appuyer contre le mur de l'église. Il n'a plus conscience des bruits de la rue...

Lucie s'est éloignée, la menotte glissée dans la main de l'homme. Un bel homme. Le gendre parfait avec ses lunettes d'intello, son trench-coat et son parapluie sous le bras. Qu'il est idiot d'avoir cru un instant qu'il serait le sauveur de la veuve et de l'orpheline...

La vie n'attend pas, s'était-il dit, en quittant le Périgord. À présent, c'est une évidence. Elle ne l'a pas attendu...

Comment a-t-il pu s'illusionner à ce point ?

Sonné, anéanti, il s'était empressé de rejoindre, le soir même, une ancienne amante dont il avait refait l'appartement sur l'île de la Cité. Il avait fui à l'aube, un goût d'amertume aux lèvres.

Son amour blessé voilait d'ombre son regard tandis qu'il déambulait en automate dans les rues de Paris. La beauté de cette matinée qui s'éveillait le laissait insensible. Le spectacle du cours chatoyant de la Seine bordée de péniches colorées ne l'effleurait même pas. Il n'avait plus goût à rien et ressassait sa peine, accoudé au pont des Arts, en repensant à ces mots de Gary, dans *La promesse de l'aube*, ce livre qu'Emily lui avait offert :

Elle avait des yeux où il faisait si bon vivre que je n'ai jamais su où aller depuis.

— Alors, toujours rien, ni mail ni courrier ? demande Guillaume qui guette le passage du facteur sur le visage de sa sœur.

— Eh non, toujours rien, soupire Emily avec un sourire résigné.

— Comme moi avec Marius..., renchérit Lucie qui se faufile entre eux et qui n'a visiblement pas perdu une miette de ce qui se trame.

— Oh ma chérie, je suis désolée...

— T'inquiète, réplique bravement Lucie, je sais pourquoi ça ne marche pas avec les garçons. Je lis trop bien, j'écris trop bien alors je leur fais peur... Mais je ne vais pas jouer à la poupée pour être aimée !

Guillaume ne peut réprimer un sourire en écoutant sa nièce leur confier ses déboires amoureux.

— Tu as bien raison, mon amour, dit sa mère en caressant ses cheveux. Alors maintenant, à nous l'été ! ajoute-t-elle en dépliant sur la table une carte avec les étapes du périple.

— Par où commencerons-nous ? dit Lucie d'un air gourmand.

— Choisis !

Ravie, Lucie ferme les yeux et s'amuse à faire durer le suspense, en dessinant des cercles au-dessus de la carte avec son index subtilement guidé par Emily...

— Ah ah... Les Hautes-Alpes ! s'exclame sa mère lorsque le doigt de Lucie se pose sur la géographie escarpée de ce département sauvage. Ce sera donc la découverte du village d'Éourres !

— Il y a des chèvres ? demande Lucie.

— Oh oui ! Des dizaines de chèvres, d'ânes et de poules. Des maisons en paille, des yourtes, des tipis, des couchers de soleil splendides et même pas de wi-fi !!!

— Whaou ! La vraie vie ! s'emballe la petite, en sautant au cou de Guillaume.

En refermant la porte, Emily réalise qu'elle ne sera pas de retour avant longtemps. Elle ouvre une dernière fois la boîte aux lettres, espérant confusément qu'une enveloppe ait pu se glisser entre les prospectus et les publicités. Mais rien.

Un autre monde possible

Le soleil n'est jamais aussi beau qu'un jour où l'on se met en route.

JEAN GIONO

Ils avaient quitté la vallée du Rhône un peu avant Montélimar. Lucie avait pointé du doigt une grosse tour sur laquelle une fresque représentait une enfant brune, versant de l'eau, un coquillage à la main.

— C'est quoi ? avait-elle demandé.

— C'est la centrale nucléaire de Cruas-Meysses, avait répondu Guillaume.

— Quel culot, cette décoration ! n'avait pu s'empêcher de lâcher Emily.

Lucie s'était retournée sur le siège arrière. Le menton appuyé au sommet du dossier, elle avait suivi, d'un œil rêveur, la vapeur qui dessinait un étrange panache blanc dans le bleu du ciel.

La monotonie de l'autoroute avait laissé place aux départementales bucoliques. Alors qu'ils s'enfonçaient peu à peu dans l'arrière-pays, chaque virage leur offrait un nouveau point de vue. C'était un pays sauvage, délimité à l'ouest par le Rhône, à l'est par la Durance, au sud par le mont Ventoux, et au nord, par les sommets hauts-alpins.

Du côté de Sault, l'air était sec et embaumait la lavande que des hommes et des femmes en bras de chemise venaient tout juste de récolter. Sur les contreforts de la montagne de Lure, l'atmosphère se fit plus aride encore et la pierre affleurait partout.

Emily avait choisi de voyager sans GPS. On avait tout son temps. Lorsqu'on se trompait, on faisait demi-tour. On s'arrêtait dans un café pour demander la direction. Quand il n'y avait pas de commerce ouvert, on trouvait toujours un petit vieux savourant le soleil, les yeux mi-clos sur son banc, heureux de pouvoir

se rendre utile.

En franchissant la Méouge, en direction d'Éourres, le trio aperçut la silhouette d'une jeune femme qui les héla du bord de la route. Emily stoppa le fourgon et Guillaume tira la porte coulissante pour l'accueillir.

— Vous montez au village ? leur demanda-t-elle. Génial, c'est là que j'habite ! Je m'appelle Camille.

Avec son violon sur l'épaule, ses sandales grecques, sa longue jupe de bohémienne, son châle à franges et sa tresse fleurie de boutons-d'or et de plumes, elle avait une allure charmante. Alors qu'ils la contemplaient tous trois subjugués, elle sourit :

— J'arrive du Larzac. C'était la Fête des fleurs. On a dansé et chanté pendant trois jours sous la lune...

Emily avait redémarré et ils écoutaient gazouiller la jeune musicienne.

— Pardonnez-moi pour la poussière. Depuis ce matin, j'ai voyagé, entre autres, sur un tracteur, une remorque de pommes de terre, un camion transportant du lait, et enfin avec vous ! Mille mercis ! C'est la première fois que vous venez ici ?

— Oui, répondit Emily. On sillonne la France pour recueillir les témoignages de ceux qui ont choisi une vie plus simple...

— Chouette projet ! Si ça vous dit, j'ai plein d'amis à vous faire rencontrer ! Moi, je suis née ici.

Guillaume semblait sous le charme et Lucie n'en finissait pas de regarder Camille avec de grands yeux arrondis.

De lacet en lacet, la route continuait de se rétrécir. Roulant à faible allure, vitres ouvertes pour profiter de l'air qui fraîchissait à mesure qu'on montait, Emily notait rêveusement tout ce qu'elle voyait. Ici un petit champ de maïs, là un minuscule verger et un jardin de fleurs où s'épanouissaient des courges et des tomates. Camille désignait une maison ou une yourte, et en nommait ses occupants.

La route s'acheva net sur un petit parking. On descendit en s'étirant pour admirer le couchant.

Adossé à la montagne, le petit village offrait un panorama spectaculaire. Ondulant au-dessus des collines, le soleil enflammait l'horizon. Emily fut saisie par le calme qui régnait. Guillaume, lui, ouvrit plus largement ses narines pour s'emplier des parfums de thym et de foin qui distillaient leurs essences exacerbées par la tiédeur de l'air.

Pour une fois, Lucie ne pipait mot. Elle avait le sentiment d'avoir atterri au paradis.

On entendit braire un âne puis le soleil chavira. Un concert de grillons ouvrit le bal de la nuit, et Camille les invita à la suivre chez elle.

Après une première soirée chez la mère de Camille, qui avait insisté pour les héberger dans sa chaleureuse maison construite en bottes de paille — recouvertes d'un béton de chanvre — avait précisé sa fille, le trio s'était installé chez la bergère qui faisait chambres d'hôte.

À Éourres, la vie s'écoulait paisiblement. Ce village fourmillait pourtant d'initiatives. On y trouvait une épicerie bio gérée à tour de rôle par les habitants, une école Montessori gratuite, un planning de covoiturage, une fontaine accueillant une espèce rare de grenouilles, une oseraie proposant des stages de vannerie, et un « artiste boulanger » qui avait orné la façade de son dépôt de pain d'un magnifique arc-en-ciel.

Le village proposait un tourisme différent aux visiteurs de passage. Une jeunesse remplie d'utopie se pressait de toutes les régions du monde pour découvrir ici un mode de vie alternatif, s'initier à la construction écolo dans des chantiers participatifs, tenter surtout de vivre en accord avec ses convictions.

Introduite par Camille dans les foyers du village, Emily passait son temps à discuter avec les habitants. Bien qu'elle n'ait jamais été attirée par les vies communautaires, elle aimait comprendre ce qui poussait certains à quitter une voie toute tracée pour l'inconnu des chemins buissonniers. Les réponses convergeaient : c'était la vie *vraie* qu'on recherchait ici, l'ornière, la haie, plutôt que les immenses champs de culture intensive. Le retour aux gestes concrets, au respect du Vivant. Ici, l'existence était rude, le corps mis à l'épreuve mais on vivait à l'unisson des saisons. L'emploi du temps était dicté par les éléments, le parcours du soleil et les cycles lunaires. On s'endormait fourbu, souvent, mais en accord avec soi-même.

Une fois par semaine, Emily se rendait à la bibliothèque du village pour consulter sa boîte mail. Elle recevait ainsi des nouvelles de Fatou, de Georges et de Marcellin. Juliette ne devrait pas tarder à la rejoindre pour illustrer leur futur ouvrage, avec son œil de photographe.

Elle s'était résignée, en revanche, à ne plus recevoir de nouvelles de Mark. Un mois déjà... Sa lettre avait dû lui parvenir et toujours pas de réponse... Son cœur saignait, mais inutile de se leurrer.

Un matin, alors qu'il ne leur restait qu'une dizaine de jours à Éourres, Emily trouva ce message de Juliette :

Ma chère Emily,

Ce petit mot pour te dire que je serai à Marseille en fin de semaine. Je vais couvrir pour le mag le vernissage d'une grande expo organisée au palais Longchamp. Une méga-rétrospective sur la décoration et le design.

Je pensais vous rejoindre à Éourres dans la foulée, et puis je me suis dit que ça serait génial si tu me rejoignais à Marseille ! Nous pourrions ensuite faire la route ensemble.

Je suis sûre que tu vas adorer. Tu y retrouveras Perriand et Le Corbusier, tandis que je pourrai me régaler avec du Paola Navone, pur vintage qui ne faiblit pas ! (Tu t'indignerais du nombre de ses fauteuils que l'on retrouve dans les reportages de ce mois-ci...)

J'ai pensé que cette petite escapade pourrait t'offrir un contraste saisissant entre ton retour à la terre et la vanité du monde que tu as jadis fréquenté :-)

Je t'embrasse bien fort,

Juliette

Emily hésite. Elle se sent bien à Éourres. Elle a presque fini par en oublier Paris et son ancienne vie. D'un autre côté, elle serait si heureuse de passer ce petit moment avec son amie. En plus, ce serait pratique pour Juliette de ne pas avoir à louer de voiture.

— Vas-y, lui dit Guillaume. J'en profiterai pour faire une randonnée de trois jours avec Lucie, Camille... et son âne. J'ai Stevenson dans mes bagages et j'imagine que Lucie adorera marcher comme lui aux côtés de Modestine. Enfin, vu certains détails de son anatomie, nous l'appellerons plutôt Modeste !

Emily sourit. Son frère a l'air de trouver son séjour à Éourres plus dépaystant encore que Singapour ! Et l'idée de cette petite escapade à Marseille pour retrouver sa chère Juliette l'enchanté.

*

Mark a renoncé à se réfugier au Moulin. Son voyage en France lui semble désastreux à tout point de vue. Une avalanche d'émotions et de déceptions...

Ce matin-là, il s'apprête à téléphoner à Amy pour lui demander de lui réserver un billet de retour pour Melbourne lorsque son téléphone sonne. Cela lui arrive en permanence. Il lui suffit de penser à elle, et hop, elle l'appelle ! Son ange

gardien...

— Ah, Mark, comme je suis contente que tu répondes enfin. Je comprends ton silence mais je t'ai laissé au moins dix messages ! J'étais si inquiète ! J'ai appelé l'hôpital la semaine dernière, on m'a dit pour ton père et j'en suis sincèrement désolée... Je commençais vraiment à me demander s'il ne t'était pas arrivé quelque chose !

Mark ne peut s'empêcher de sourire. Amy est comme ça. Il faut lui laisser le temps d'exposer ses propres états d'âme avant de parvenir à placer le moindre mot...

— Tu es toujours là ? reprend-elle.

— Oui, oui... J'allais justement t'appeler pour te demander de me prendre un billet pour rentrer.

— Quand ça ?

— Demain.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée. Tu n'es pas pressé.

Mark ne comprend pas. Le ton d'Amy a changé brutalement.

— Ah bon ? Et pourquoi ? demande-t-il.

— Pour deux raisons.

— Lesquelles, s'il te plaît ?

— Par laquelle veux-tu que je commence ?

— La moins bonne.

— La chargée de communication du palais Longchamp m'a appelée. Lorsque je lui ai dit que tu étais en France, j'ai cru qu'elle allait s'étrangler au téléphone. Elle rêve de t'avoir à Marseille, ce week-end, pour l'ouverture d'une grande expo. Y aura du beau monde !

Amy entend Mark soupirer au bout du fil.

— Et la bonne, s'empresse-t-elle de poursuivre, c'est que tu as reçu une lettre. Une lettre très importante, je crois...

— Une lettre ? s'étonne Mark.

Amy s'empêtre subitement dans des explications confuses d'une voix hésitante que Mark ne lui connaît pas.

— Mais enfin Amy, pourquoi tant de précautions ? Tu as perdu ta langue ?

— Eh bien, c'est une lettre..., comment dirais-je, reprend son assistante en s'éclaircissant la gorge, assez intime, et qui m'est tombée entre les mains par le plus grand des hasards... Oui, c'est cela, par la plus invraisemblable des méprises. Au lieu de finir dans ta boîte, elle a atterri sur mon bureau et je l'ai ouverte...

— Et lue, j'imagine ? Allons, cesse de tourner autour du pot. De quoi s'agit-il ?

— C'est une lettre de femme...

— Eh bien, dis-moi de quoi elle parle ?

— Heu... d'a... d'amour...

— Rien que ça, ironise Mark. Eh bien si tu l'as sous le coude, je t'écoute. Au moins, nous serons deux à nous distraire !

Et Amy se met à lire, en mettant le ton. C'est-à-dire, avec un très léger zèle... excessif, plutôt... Mais Mark est pétrifié...

— Mark ? Tu es toujours là ? murmure-t-elle, après avoir achevé sa lecture.

— Hum... oui... Merci, Amy très chère... Et bonne nuit ! C'est cela... enfin, bonne journée plutôt !

Si Amy était à ses côtés, il l'embrasserait et l'emmènerait illico danser toute la nuit !

Cet homme de l'autre jour, cet homme aux côtés de la petite Lucie, c'était donc son frère !

— Mais quel idiot je fais ! se répète-t-il en se cognant le front avec le poing.

Avant de raccrocher, il a rapidement griffonné l'adresse mail d'Emily sur sa main et promis à son assistante de faire ce crochet par Marseille.

*

— Mark Delarive est ici ? murmure Emily à Juliette, en ouvrant son invitation.

— Comme invité d'honneur, je crois, répond son amie.

Emily sent ses jambes se dérober.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute blanche !

— Hum... un léger coup de fatigue peut-être, ou la chaleur... Je vais m'asseoir un moment en attendant que ça passe, dit-elle en désignant un banc.

— Tu veux que je reste avec toi ?

— Non, vas-y, je te rejoins un peu plus tard...

Emily n'ose plus bouger. Ses jambes la portent à peine et son sang bat plus fortement contre ses tempes. En dépit de tous ses efforts pour l'oublier, force est de constater que la seule idée de le revoir la fait flancher...

*

Tant de mains à serrer, tant de visages nouveaux à mémoriser. Tout ce monde lui donne le tournis. On le salue, on lui présente tour à tour les élus, et les journalistes jouent des coudes pour l'interviewer.

Mark n'aime guère être ainsi au centre de l'attention, et il a une grande envie

de prendre l'air.

Prétextant un coup de téléphone urgent à passer, il s'éclipse quelques instants avant les discours d'ouverture.

À l'instant où il parvient à se faufiler vers la porte d'entrée, une voix haut perchée siffle dans son dos :

— Ah, cher monsieur, quel bonheur de vous rencontrer enfin ! Marie-Chantal de Montmajour, rédactrice en chef de *Your Home*.

— Ah oui, ravi également, répond Mark, en se retournant pour tendre une énième fois sa main avec un sourire crispé.

— Si vous saviez à quel point je suis heureuse ! poursuit la volubile quinquagénaire en papillonnant des cils.

Avec son tailleur Chanel et son impeccable carré brushé retenu par un serre-tête de velours groseille, cette femme a une allure inoubliable...

— Je suis désolée de ne pas avoir pu faire le déplacement moi-même, continue-t-elle. Cette sciatique m'a forcée à vous envoyer l'une de mes rédactrices. Enfin, il faut reconnaître qu'elle a fait un excellent papier, mais cette petite ingrate m'a quittée. J'ai d'ailleurs eu la désagréable surprise de l'apercevoir avant d'entrer...

— Ah !?... l'interrompt Mark, soudain intéressé. Vous tombez bien ! Figurez-vous que je la cherche partout !

Surprise, Marie-Chantal de Montmajour se rengorge :

— Suivez-moi !... Elle était dehors, il y a cinq minutes sur ce banc. Ah !... La voici, là-bas, dit-elle en désignant du doigt Emily, qui vient de les apercevoir, et qui n'a d'autre choix que de se lever pour les saluer.

— Entre nous, j'espère qu'elle ne vous a pas ennuyé avec ses manières de provinciale ! glousse la rouée, sur le ton de la confidence.

— Bien au contraire, réplique Mark en accueillant Emily avec un sourire des plus chaleureux alors qu'elle s'avance timidement vers eux.

Surprise, la jeune femme note l'étrange flamme qui anime son regard et lui tend une main maladroite. Sans qu'elle ait le temps de réagir, il l'attire vers lui et presse ses lèvres contre les siennes.

— N'est-ce pas, ma chérie ? Nous pouvons remercier cette chère madame de Montmajour sans qui nous ne nous serions certainement jamais rencontrés !

Stupéfaite, MCM manque d'en perdre son serre-tête, qu'elle rattrape in extremis. Emily vacille. Sentir son souffle contre sa tempe, la douceur de son pull et l'empreinte légère de ses lèvres. Pour masquer sa confusion, elle n'a d'autre choix que d'offrir à son ancienne patronne le plus épanoui des sourires.

— Oh oui, merci Marie-Chantal, et ravie de vous revoir !

Désarçonnée, Madame ouvre de grands yeux, bredouille quelques mots d'excuses et tourne ses talons qu'elle porte aussi hauts que l'opinion qu'elle a d'elle-même.

Emily se retourne vers Mark.

— À quoi jouons-nous ? dit-elle en le repoussant doucement.

Elle est encore plus jolie que dans son souvenir, avec ses pommettes rougies, ses mèches de cuivre auréolant son visage doré par la vie au grand air, et ses yeux traversés d'incompréhension et de verts éclairs de colère...

Il relâche son étreinte, soudain embarrassé.

— Pardonne-moi, je suis tellement heureux de te revoir ! J'ai agi sur un coup de tête. Peut-être aussi le besoin de clore le bec de cet oiseau de paradis..., sourit-il, en jetant un œil vers MCM qui vient de s'engouffrer dans le bâtiment.

Encore chancelante, Emily trouve la force de se dégager.

— Comprenez ma surprise. Vous ne m'avez pas donné de nouvelles depuis des semaines.

— C'est que je n'ai eu connaissance de ta lettre que mercredi, s'excuse Mark. J'ai souffert le martyre en apercevant à ta porte ta petite Lucie au bras de ce beau garçon...

— Comment ? Tu es venu à Saint-Séverin ? s'étonne Emily, brusquement passée au tutoiement. Tu as croisé Guillaume et Lucie ?

— Eh oui, je voulais te revoir, te dire combien tu comptais. Quand je les ai vus, j'ai cru que tu avais un homme dans ta vie et je me suis enfui... Enfin, c'est une longue histoire... J'ai perdu mon père il y a quinze jours, et durant ces retrouvailles avec mon passé, je n'ai cessé de penser à toi. Dès notre première rencontre, tu m'as illuminé, poursuit-il en lui prenant les mains. Cette difficulté que j'ai eue à te laisser partir, c'était étrange. C'est ce qui m'a poussé à t'écrire, je crois. La peur de te perdre...

Sans le savoir, j'étais déjà amoureux, et tes lettres n'ont fait que confirmer ce que je ressentais, poursuit-il en serrant plus fortement ses petites mains entre les siennes. Je sais que c'est fou mais je t'aime Emily. Et je sais que tu m'aimes aussi.

— Ne crains-tu pas d'être déçu ? ne peut-elle s'empêcher de murmurer, incrédule, sans parvenir à détacher ses yeux des siens. Entre un être de papier et la réalité...

Mais Mark ne lui laisse pas le temps d'achever :

— Souviens-toi de ces mots que tu m'as dits au pied de Totem Pole : "Prenons tous les risques possibles !" Qui nous empêche d'essayer ? J'ai envie de vivre à tes côtés. J'ai envie de les connaître tous : Guillaume, Fatou, Georges, Marcellin, et ta petite Lucie surtout ! Et puis ton père et ta mère. Sans oublier Fifi !

Emily sourit. Ainsi, il l'a lue, vraiment, et se souvient de tout ! Elle n'y tient plus et plonge dans ses bras.

— C'est toi surtout, que je veux connaître dans les moindres contours, lui murmure-t-il à l'oreille, avant de l'embrasser longuement.

Emily s'abandonne à son étreinte et lui rend ses baisers, frissonnant de la tête aux pieds.

— Oh, Mark..., j'ai eu si peur moi aussi de t'avoir perdu.

— Chut, dit-il en lui caressant les lèvres.

En entrant dans la salle, Marie-Chantal de Montmajour, courroucée comme jamais, a foncé sur Juliette.

— Vous auriez pu m'avertir, ma chère. Je viens de me ridiculiser, grince-t-elle.

— Pardon ? lui répond la jeune femme sans comprendre un traître mot de ce que raconte la patronne, visiblement chamboulée.

— Enfin, ne faites pas l'idiote et cessez de me regarder ainsi avec vos yeux de merlan frit ! Je vous parle d'Emily et de Mark Delarive !

— Encore fallait-il que je le sache, murmure Juliette pour elle-même, au comble de la surprise, alors que la patronne a déjà viré de bord en redressant son serre-tête comme un gouvernail.

— Hum, hum...

C'est Juliette qui se racle la gorge.

— Pardonnez-moi de vous interrompre mais l'assistance vous cherche partout ! Monsieur le Maire n'attend plus que vous pour commencer son discours, paraît-il...

Emily rougit et fait les présentations :

— Mon amie Juliette..., dit-elle.

— Mark, enchanté, dit celui-ci en serrant chaleureusement la main de la jeune femme. Bon, je crois qu'il va falloir y aller cette fois, sourit-il, sans lâcher celle d'Emily.

*

Vers vingt et une heures, l'assemblée finit enfin par s'égailler. Mark soupire d'aise en enlaçant la jeune femme.

— Viens, dit-elle. Cette fois, c'est moi qui t'emmène !

Émue par le bonheur de son amie, Juliette a proposé de partir seule pour Éourres, tandis que les amoureux ont pris la route des crêtes en direction de la Gardiole.

La ville est déjà loin. Le calcaire du sentier scintille sous la lune. Au fond, dans la calanque, la mer gronde en s'engouffrant entre les falaises. Ils quittent le plateau pour plonger dans un vallon abrupt. Mark bute contre les pierres tranchantes et se retient aux branches de chênes verts. Emily l'attend en sautillant comme une chèvre dans la pente, malgré le lourd sac à dos chargé de matériel de bivouac qu'elle a tenu à porter.

— Je suis plus solide qu'il n'y paraît malgré mes petites épaules !

C'est vrai, se dit Mark, peinant presque à la suivre. *Et lorsqu'elle marche, on dirait qu'elle danse...* De qui est-ce déjà ? Il dérape. Le terrain n'est pas propice à la réflexion. Il se concentre sur ses pas. Une heure déjà qu'ils cheminent mais il ne pose aucune question. Il la suit, confiant.

— C'est par là, dit-elle, en lui prenant la main.

Ils quittent le sentier pour s'élever tout contre la muraille sur une minuscule sente qui longe des falaises abruptes. Elle a sorti un brin de corde pour l'assurer et le guider sur la paroi, lui indiquant le chemin et les prises qu'il faut agripper. Mets ton pied ici, attrape cette main-là... Il ne veut pas la décevoir et se contente d'agir, malgré sa peur du vide et le souffle du vent qui le déséquilibre. De nuit, le néant est moins intimidant, pense-t-il...

Et soudain, Emily serre plus fort sa main et murmure, comme pour ne pas troubler l'enchantement.

— Regarde là-haut, nous y sommes...

Ils sont au pied d'une large caverne, haut perchée dans la falaise.

Alors qu'ils gravissent les derniers ressauts d'un escalier naturel, creusé dans la roche, elle lance avec une gaieté enfantine :

— *Here we are !* On va bivouaquer ici, je sais que tu adores ça ! ajoute-t-elle pour le taquiner.

— Moqueuse, va ! dit-il en la prenant dans ses bras.

Il reste du bois. Quelques drapeaux de prière tendus entre deux clous sur les parois. Emily éclaire chaque recoin de petites bougies. Les chandelles font chatoyer les cavités et multiplient les profondeurs de la caverne.

Avec une page de journal et quelques brindilles, elle allume ensuite le feu entre trois grosses pierres. Mark l'assiste en silence, cassant le bois, lui tendant les bûchettes. En la contemplant, il songe à sa mère, autre vestale d'un temps lointain.

Accroupis, ils se rapprochent et tendent leurs paumes vers le foyer qui s'anime. L'instant neuf est comme empreint, pourtant, d'une mémoire très ancienne. Celle

des hommes qui se sont abrités ici avant de s'en retourner à la terre.

— As-tu faim ? demande Emily, sortant de sa rêverie.

Mark hoche la tête.

— Moi aussi ! dit-elle en tirant de son sac une bouteille de bandol, un pain frais et... une poche pleine d'huîtres.

Pendant le buffet qui le retenait à l'exposition, elle s'était éclipsée pour faire quelques courses...

Mark n'en revient pas.

— Tu as porté tout ça ! Mais c'était bien trop lourd ! J'aurais dû te prendre le sac de force ou tout au moins partager la charge !

— Ouvre-les, s'il te plaît, sourit Emily en lui tendant le couteau. Je vais préparer quelques tartines de beurre salé.

La nuit étincelle dans la grotte. Une nuit au plus près de la terre, de l'essentiel, assis sur la pierre, les genoux ramassés dans les coudes, les pieds près du cœur.

— Hum..., c'est un délice, soupire Emily, incapable de cacher sa gourmandise en savourant sans hâte ses coquillages. La marche en a décuplé la saveur, tu ne trouves pas ? Tu n'en mangeras pas d'aussi bonnes de sitôt !

Mark sourit en repensant à leur premier dîner en Tasmanie...

Le foyer dore les pupilles de Mark tandis qu'une douce lueur lèche la poitrine d'Emily. Il lâche sa taille et tend une main hésitante pour en happer la rondeur. Emily s'est tue. Attentive soudain, elle le guide sans mot. Elle le laisse tour à tour découvrir et apprivoiser avec des gestes doux comme s'ils avaient l'éternité devant eux. Lorsqu'il plonge son visage dans sa chevelure, il est submergé d'odeurs de bois sec, d'essences de romarin et de cade. Sensation d'embrasser la mer, d'enlacer la terre. *Sa terre...*

Nous ne devrions que sentir, songe-t-elle plus tard, un sourire au coin des lèvres. Hébétée par ce bonheur simple après l'amour. Sentir, ressentir... N'être rien qu'un corps vibrant à l'unisson.

Pour se convaincre de sa réalité, elle guette la respiration tranquille de Mark qui s'est assoupi à ses côtés. Tout est si beau, si soudain, si inespéré...

Emily se souvient des nuits passées ici durant cette saison de douleurs où elle était devenue l'ermite des Calanques.

D'une main, elle flatte le sol de la grotte. Tout doucement, comme une caresse. Pour remercier ce cœur de pierre qui lui a redonné vie.

Le vent se lève au-dehors et une lune énorme monte à l'horizon. Elle sent son ventre répondre à son appel, mouvant comme la mer. Elle comprend soudain les marées intérieures et les cycles de vie. L'éternel retour de la goutte à l'océan et du fruit mûr à la terre.

Frissonnant dans l'aurore pastel, elle s'est levée pour tisonner le feu. En souvenir de son ancienne retraite, elle noircit une branche à la braise et, de ce fusain, dessine d'étranges figures sur la pierre du foyer.

Dans la grotte, les heures retrouvent leurs rondeurs avec la grâce des perles d'un chapelet profane. Le sacré s'abrite sous les voûtes, dans les replis de nos vies, se dit-elle, et il y aura toujours une part sauvage en nous, irréductible, pour enfreindre la règle et rejoindre l'essentiel...

Mark s'étire.

— Déjà levée ?

— Eh oui, les rôles sont inversés ! À toi le sommeil de bébé, à moi l'insomnie ! Elle plonge sur lui en riant et ils roulent enlacés comme deux jeunes chats.

Il y aura toujours un couple frémissant

Pour qui cette aube-là sera l'aube première

Il y aura toujours l'eau, le vent, la lumière...

Épilogue

Faites en sorte que votre existence soit un contre-frottement qui arrête le mouvement de la machine.

HENRY DAVID THOREAU

Dix ans plus tard...

Il fait nuit sur Cruas-Meysse. Lucie se tient au sommet. En équilibre sur l'arête. Insensible aux pentes fuyantes qui dévalent en s'évasant 150 mètres plus bas. Elle vient d'effectuer l'ascension la plus grisante et la plus laide de sa vie.

Une heure plus tôt, des camarades avaient réussi à éperonner, à l'aide d'arbalètes, les sommets des deux tours de refroidissement de la centrale, distantes d'une centaine de mètres. Ensuite, ça avait été à elle de jouer. Elle avait enclenché son Jumar sur la corde noire, en priant pour que le croc fiché derrière l'arête sommitale tienne le coup. Une fois la corde sous tension, elle s'était apaisée. Elle avait l'air solide. À l'aide de ses poignées d'ascension, les pieds dans les étriers, elle avait gravi ainsi la muraille de béton. Quentin, son compagnon, un jeune activiste belge, l'avait suivie.

Lucie aperçoit un bref signe de lampe frontale sur la tour opposée. Les camarades d'en face sont en place. Elle sort le drone de son sac à dos, et son ami active délicatement l'appareil tandis qu'elle vérifie la fixation du fil de pêche qui permettra à l'équipe de récupérer la slackline.

La manœuvre est délicate... Si ça foire, ils passeront la nuit au poste avant même d'avoir pu tendre la sangle. Le jeune homme en tremble d'avance. Lucie, elle, ne pense à rien. Elle a hérité du sang-froid de son père et possède une capacité hors norme à se concentrer, renforcée par des années de danse et d'escalade. Sous ses airs délicats, se dit Quentin, en l'observant, c'est la guerrière

de la bande. Une amazone douce et chaleureuse avec laquelle chacun a plaisir à travailler.

Lorsqu'elle avait intégré la cellule active de Greenpeace, elle avait d'emblée partagé sa vision de l'action. Elle se refusait à transmettre des messages de laideur. Des têtes de mort grimaçantes, des sarcasmes de violence outrés et antihumanistes, qui faisaient le plus souvent du tort aux écologistes. Il fallait parvenir à émouvoir l'opinion différemment. Avec des pitreries, de la beauté et de la poésie ! Elle songeait à Molière, un maître en la matière : « instruire en amusant », et, comme tant d'autres avant elle, elle rêvait de faire le pont entre les arts du cirque et un engagement concret. C'est ainsi qu'elle avait monté le projet « *Sacred Earth* ». L'idée de s'amuser sur un fil tendu entre les tours de la centrale, symboles d'une perpétuation de la bêtise, était hautement réjouissante.

C'était le grand jour. Ce pont symbolique allait se matérialiser en une immense *highline* sur laquelle elle allait danser et chanter, déguisée en pierrot lunaire.

Défier le néant à la recherche de l'équilibre, tel était son message. Elle savait qu'elle serait inquiétée mais le jeu en valait la chandelle. Elle ne craignait ni les menaces, ni les intimidations. La seule chose qui la faisait frémir, qui la mettait hors d'elle, c'était l'indifférence. La résignation et la démission.

Elle rêvait d'un avenir désirable.

Elle aspirait à une épidémie de rêves, une contagion d'idées !

Emily et Mark s'étaient repliés sur la sagesse de Candide, entraînant Fatou et Georges dans leur paisible retraite périgourdine. Ils accueillaient de jeunes migrants au Domaine du Moulin. Mark avait travaillé sur des projets d'habitat d'urgence avec son ami japonais. Les jeunes participaient à des chantiers collaboratifs, tandis que des bénévoles leur apprenaient le français.

Lucie était émue en songeant à la richesse de son enfance mais elle ne pouvait se contenter de philanthropie.

Il était nécessaire d'agir, et encore plus beau de le faire quand des oiseaux de mauvais augure s'acharnaient à vous convaincre qu'il était trop tard. Seules les actions gratuites, absolument dépourvues d'intérêt la captivaient. Elle avait vingt ans et ne se contenterait pas des miettes que prétendait lui laisser ce monde apathique, courant à sa perte.

Pour se donner du courage, elle avait lu et relu les mémoires des résistants de la Seconde Guerre mondiale. Ceux que Vichy et la France collaborationniste considéraient comme des terroristes avaient permis à son pays de se libérer. Il était temps pour lui de s'affranchir du plus pernicieux des poisons. Ce qui

risquait à tout moment de le détruire.

Le grave « incident » de 2029 n'avait pas suffi à accélérer le processus de démantèlement qui ne venait de débiter que récemment. Étrangement, aucun référendum n'avait été effectué au sujet de l'avenir énergétique du pays. Chacun avait gardé en mémoire l'horreur de Fukushima, mais en France, hormis quelques prés contaminés, cela relevait de l'abstraction pour le grand public.

Depuis des années, l'État affirmait avoir renforcé la sécurité des centrales, notamment à l'époque des attentats terroristes des années vingt. Pourtant, depuis plusieurs décennies, des commandos écologistes parvenaient à déjouer les protocoles de sécurité et à pénétrer les zones interdites.

À leur suite, Lucie et ses amis avaient décidé d'opposer au déni du gouvernement la grâce légère et la témérité de leurs vingt ans. Jouer les funambules à la barbe de la sécurité nationale, démontrer les failles des centrales que les instances gouvernementales, entourées de cohortes d'experts, s'obstinaient à sous-évaluer.

Sous prétexte de limiter le CO₂, on continuait à brandir le nucléaire comme la solution miracle, malgré l'inquiétude grandissante des pays voisins. Pour redonner confiance aux citoyens, on appliquait au parc de centrales vieillissantes, dans certains cas à bout de souffle, des programmes de carénage et de mise aux normes qui confinaient à des interventions cosmétiques... On repeignait en priorité les façades et on changeait de nom et de logo.

En colibri convaincu, Lucie avait choisi de consacrer sa fougue à cette lutte car elle avait gardé en mémoire le souvenir de ces « électrosensibles » rencontrés par sa mère. Ces êtres pour lesquels la terre était devenue invivable. Et si un jour, chacun d'entre nous devait vivre ce constat : qu'il n'était plus, sur terre, de vie envisageable, que nous soyons tous délogés de notre unique maison ! Dépourvus de notre seule vraie richesse ! Plus une situation semble désespérée, plus il faut avancer et s'engager, songeait-elle. À son âge, c'était le seul moyen de donner un sens à sa vie.

Alors que la sangle se tend peu à peu entre les deux tours, son pouls s'accélère. Lorsqu'elle se stabilise enfin, une bouffée de joie l'inonde. Ils ont réussi ! Elle se retourne vers Quentin et lui donne une chaleureuse accolade.

Quand les projecteurs s'allumeront, et après avoir accroché le mousqueton de sa longe, elle entrera en scène. Elle n'aura que quelques minutes pour effectuer ses acrobaties avant que les forces de l'ordre n'interviennent. Face au fil tendu entre ces deux rives immatérielles, elle murmure sa formule préférée. Ces mots que Marcellin lui a si souvent répétés : *Souviens-toi que le rôle du poète est d'enchanter*

le monde.

Tous leurs projecteurs s'allument à la fois. Signal du départ. Le jeune belge démarre le drone pour filmer sa traversée, la suivant de près sur le moniteur. Il retient son souffle lorsqu'elle s'engage sur le fil.

Entourée d'un halo de lumière et d'une grande cape de satin blanc qui scintille, la jeune femme semble voguer dans le vide. Ses pieds effleurent la sangle argentée avec une délicatesse irréaliste. Elle évolue sur le fil, enchaînant les pirouettes avec la souplesse et la grâce d'une étoile. Concentrée sur chacun de ses mouvements, le cœur apaisé par l'action, elle n'entend plus le bourdonnement du drone qui vibre autour d'elle.

Arrivée au centre de la sangle, elle s'assied et entreprend de se balancer rêveusement, puis d'un geste théâtral, en riant, dégage de sa poitrine trois colombes palpitantes qui s'envolent dans un nuage de plumes ! La caméra zoome sur le visage rayonnant de Lucie où perlent trois petites étoiles noires, comme trois larmes ciselées.

Elle se redresse et écarte les bras pour entonner son chant dont l'écho se propage sur les parois des tours.

Souviens-toi

Tu es cela

Poussière d'étoile et graine d'univers

Souviens-toi

Tu es cela

Petit poisson voguant dans le vaste océan

Souviens-toi

Tu es cela

L'arbre des forêts et la douceur du vent

Remember... Tat Tvam Asi...

Alors qu'elle reprend le refrain pour le faire résonner dans toutes les langues, un bruit de sirène et de moteurs tranche brutalement ses derniers mots.

Lorsque l'hélicoptère survole la zone, Lucie comprend que les ennuis vont commencer. Mais qu'importe ! À l'heure où le téléphone sonne à l'Élysée et où la presse ne va pas tarder à se déchaîner, les images circulent depuis plusieurs secondes déjà sur les réseaux sociaux. Plusieurs secondes, sur la toile, c'est une éternité !

En attrapant le crochet du câble qu'un gendarme laisse filer, elle rayonne car

elle a le sentiment d'avoir accompli sa mission. Ses pieds décollent de la tour. Temps suspendu et léger vertige... Le rotor fait tourbillonner ses cheveux.

Un homme l'aide à se hisser dans la coque de l'appareil. Elle s'attend à un accueil des plus froids. Il n'en est rien... Sourire médusé, l'équipe d'intervention de la gendarmerie applaudit à tout rompre lorsque apparaît son visage de pierrot lunaire !...

Émue aux larmes, Lucie n'en revient pas.

Une révolution vient de s'amorcer.

www.bookys-gratuit.org

REMERCIEMENTS

Je remercie Matthieu Dersy pour sa disponibilité et ses relectures attentives, Andrea Guiducci et Ludovic Escande, mon éditeur, pour leurs précieuses suggestions.

Toute ma gratitude va à mes proches pour leur disponibilité : Véronique, Arnaud, et tout particulièrement mes parents, mes plus impitoyables et fervents lecteurs.

Maquette de couverture : Michel Duchêne

© Éditions Gallimard, 2019.



Stéphanie Bodet

« Un soir, alors qu'elle escaladait sans assurance une paroi des calanques plus raide et plus haute que les autres, elle avait soudain réalisé l'absurdité de la chose. Le rocher était friable. Elle se mettait bêtement en danger. Si une prise cassait, elle rebondirait le long de la paroi et disparaîtrait dans la mer. Elle réalisa que, depuis son départ, elle avait inconsciemment cherché à imiter Tom, à rejouer sa vie, en empruntant une voie qui n'était pas la sienne.

Cette prise de conscience l'amena à ralentir, à s'extraire d'un rythme devenu frénétique et aveugle, pour faire face au vide et à l'absence. »

À la mort de Tom, Emily repart en quête de l'essentiel pour ne pas perdre pied. Son enfant, sa famille, des amis qui l'aiment et la soutiennent lui permettent de retrouver goût à la vie et de développer une nouvelle manière d'appréhender le monde. Sa rencontre avec Mark, un célèbre architecte d'intérieur qui s'interroge sur le sens de son travail, et, comme elle, porte en lui une fêlure, fera ressortir le meilleur de chacun d'eux.

Née en 1976, Stéphanie Bodet partage son temps entre l'alpinisme et l'écriture. Elle a relaté son parcours dans À la verticale de soi, paru chez Paulsen en 2016. Habiter le monde est son premier roman.

HABITER LE MONDE

DU MÊME AUTEUR

SALTO ANGEL, Guérin, « La petite collection », 2008.

PAROIS DE LÉGENDE, avec Arnaud Petit, Glénat, « Montagne-Évasion »,
2011.

À LA VERTICALE DE SOI, Éditions Paulsen, « Collection Guérin », 2016.

Cette édition électronique du livre
Habiter le monde de Stéphanie Bodet
a été réalisée le 18 décembre 2018 par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072821226 - Numéro d'édition : 341641)

Code Sodis : U21221 - ISBN : 9782072821233.

Numéro d'édition : 341642

Le format ePub a été préparé par [PCA](#), Rezé.